

DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME,

Considérés physiquement

DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.

Par M. DE LIGNAC.

NOUVELLE ÉDITION

Revue & augmentée par l'Auteur,
avec de nouvelles Figures.

TROISIÈME PARTIE.



A LILLE,
Chez J. B. Henry, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

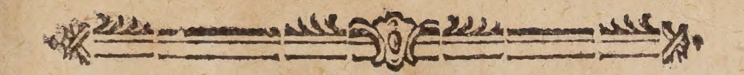


TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce troisième Volume.

Fin de la Table des Chapitres.



DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Virginité.

S'IL est impossible de connoître dans la mer le chemin d'un Vaisseau ; dans l'air celui d'un Aigle ; sur un rocher celui d'un Serpent ; il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un Homme quand il presse amoureusement une Fille.

LE sage qui a prononcé cet oracle, & auquel on pouvoit s'en rapporter, Salo-

mon, connoiſſoit la difficulté, l'impoſſibilité même qu'il y avoit d'être certain de l'*intégrité* d'une femme; & c'eſt néanmoins à cet état que la plupart des hommes s'attachent pour nourrir leur amour-propre. Les hommes, dit M. de Buffon, jaloux des primautés en tout genre, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir poſſéder excluſivement & les premiers; c'eſt une eſpèce de folie qui a fait un être réel de la virginité des filles. La virginité, qui eſt un être moral, une vertu qui ne conſiſte que dans la pureté du cœur, eſt devenue un objet phyſique dont tout les hommes ſe ſont occupés: ils ont établi ſur cela des opinions, des uſages, des cérémonies, des ſuperſtitions, & même des jugemens & des peines; les abus les plus illicites, les coutumes les plus déshonnêtes ont été autoriſés; on a ſoumis à l'examen des matrônes ignorantes, & expoſé aux

yeux des médecins prévenus, les parties les plus ſecrettes de la Nature, ſans ſonger qu'une pareille indécence eſt un attentat contre la virginité, & que c'eſt la violer, que de chercher à la connoître; que toute ſituation honteuſe, tout état indécent dont une fille eſt obligée de rougir intérieurement, eſt une vraie défloration.

J'AI fait voir dans le chapitre II. du volume précédent, combien quelques nations attachèrent d'importance à la virginité, tandis que d'autres ne paroiſſoient en faire aucun cas. Les premiers prennent des précautions extraordinaires, & emploient des moyens honteux pour s'en aſſurer: on ſait que les Ethiopiens, & pluſieurs autres peuples de l'Afrique, les habitans du Pégu & de l'Arabie pétrée, ont la barbarie, dès que leurs filles ſont nées, de rapprocher par une ſorte de couture, les parties que

la Nature a ſéparées, en ne laiſſant libre que l'eſpace qui eſt néceſſaire pour les écoulemens naturels : ces chairs adhérent peu à peu à meſure que l'enfant prend ſon accroiſſement, de ſorte que l'on eſt obligé de les ſéparer par une inciſion, lorſque le temps du mariage eſt arrivé. Il y a certains peuples qui paſſent ſeulement un anneau ; les femmes ſont ſoumiſes comme les filles à cet uſage outrageant pour la vertu ; la ſeule différence eſt que celui des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une eſpèce de ſerrure dont le mari ſeul a la clef..... Mais pourquoi, s'écrie M. de Buffon, pourquoi citer des nations barbares, lorſque nous avons de pareils exemples auprès de nous ? La délicateſſe dont quelques-uns de nos voiſins ſe piquent ſur la chaſteté de leurs femmes, eſt-elle autre choſe qu'une jalouſie brutale & criminelle ?

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs à l'égard des peuples qui méprisent la virginité, & qui regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter. C'est affliger l'amour que de retracer l'image des superstitions horribles qui portent les habitans de *Goa*, à sacrifier les prémices de leurs vierges à une idole de fer : c'est affliger la décence, que de trop détailler certaines coutumes qui autorisent un étranger, un prêtre, à ouvrir la carrière des plaisirs à l'époux qu'une jeune fille s'est choisi. Tous les peuples qui ont trop exalté la virginité, ou qui l'ont trop méprisé, ont donné dans des absurdités révoltantes & quelquefois horribles. La fameuse statue, nommée chez les Romains *Bucca veritatis*, décidoit de la sagesse ou de l'infamie des filles : elles mettoient le doigt dans la bouche, & si une fille avoit perdu

ſon innocence, on aſſure qu'elle avoit le doigt emporté par la ſtatue. Les veſtales qui manquoient au vœu de virginité, étoient enterrées vivantes. Une fille condamnée à mort, chez ces mêmes Romains, étoit déflorée par le bourreau avant que d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la virginité. (*a*) O barbarie affreuſe ! Ecartons l'idée de ces ſpectacles inhumains qui révoltent la Nature.

La virginité eſt conſidérée différemment par les théologiens & les médecins : les premiers diſent qu'elle eſt une vertu de l'ame, qui n'a rien de commun avec le corps, & que dans tel état que ſe trouve une fille, elle ne perd pas pour cela ſa virginité, à moins qu'elle ne conſente à l'acte qui

---

(*a*) *Tableau de l'Amour Conjugal*, prem, part. chap. IV, art. 1.

la lui enlève. Les médecins la considérant du côté physique, regardent la virginité comme un être matériel, & pensent qu'elle est un assemblage, un lien des parties naturelles d'une fille qui n'a eu l'approche d'aucun homme. Exposons les signes que l'on croit certains de l'intégrité *matérielle*; à l'égard de la première, on a vu qu'il n'y avoit aucun signe qui put annonçer sa présence, puisque les pensées, les regards, les paroles, suffisent pour la faire disparoître.

Plusieurs Anatomistes célèbres (*a*) prétendent que le signe le plus certain de la virginité, est la présence de la membrane que l'on a nommée *hymen*, lorsqu'elle paroît fermer le

(*a*) Fallope, Vesale, Riolan, Bartholin, Heister, Ruisch, Bauhin, Casserius, Spigelius, &c.

conduit de la pudeur. C'eſt, dit-on, un cercle, & ſelon quelques médecins, un demi cercle membraneux, qui s'obſerve dans la partie inférieure de l'orifice du vagin des filles vierges : on dit encore que cette membrane eſt charnue, qu'elle eſt fort mince dans les enfans, plus épaiſſe dans les filles nubiles, & qu'on ne la trouve plus dans celles qui ont ſouffert l'approche d'un homme.

L'*HYMEN*, ſelon M. Winſlow, eſt un replis membraneux plus ou moins circulaire, plus ou moins large, plus ou moins égal, quelquefois ſémi-lunaire, qui laiſſe une ouverture très-petite dans les unes, & plus grande dans les autres. (*a*)

M. de Saint-Hilaire, dans ſon *Anatomie du corps humain*, en admettant

---

(*a*) Voyez l'*Anatomie de* M. Winſlow.

l'existence de cette membrane, dit affirmativement qu'elle sert de marque & de preuve de la virginité. (*a*) Heister a fait voir dans une démonstration publique l'*hymen* d'une fille de 13 à 14 ans : cette membrane varie, dit cet anatomiste ; j'ai toujours trouvé l'*hymen* dans les enfans ; mais à mesure qu'ils grandissent, il se détruit peu à peu. (*b*)

Ce qu'ont avancé ces anatomistes paroîtroit démontrer l'existence incontestable de cette membrane, si d'autres anatomistes non moins célèbres n'avoient observé le contraire. (*c*)

Ils soutiennent que la membrane

[*a*] Liv. III. chap. XXI. Edit. de 1684.

(*b*) Voyez l'*Anatomie d'*Heister.

[*c*] Ambroise Paré, du Laurent, Graaf, Dionis, Mauriceau, Columbus, Cappivaccius, Augenius, Hygmor, &c.

de l'hymen n'eſt qu'une chimère, & que cette partie n'eſt point naturelle aux filles.

» QUELQUE diligence que j'aie » faite pour chercher cette membrane, » je ne l'ai point encore vue, quoi- » que j'aie ouvert des filles de tout » âge, aſſure Dionis : on peut, con- » tinue-t-il, avoir trouvé le col de » la matrice fermé d'une membrane à » quelques-unes, mais ce ſont des faits » particuliers & extraordinaires, d'où » il ne faut pas conclure que cela doive » être ainſi à toutes les filles. (*a*)

» POUR moi, dit André du Lau- » rent, j'eſtime que cette membrane » tranſverſale, ſi elle ſe trouve, eſt » toujours outre l'inſtitution & deſſein » de Nature, car j'ai vu pluſieurs pu- » celles & enfans abortifs qui n'avoient

(*a*) *Anatomie*, quatrième Démonſtration.

» point cette membrane. » [a]

» On ne trouve point, dit Paré, » cette tunique, que quelques-uns » veulent qu'on appelle hymen, ou » *pannicule virginal*, lequel au premier « coït, les femmes disent qu'il se » rompt & déchire..... Nous conclurons, ajoute notre auteur, après avoir réfuté Collombus, Fallope, &c. que » la fille pucelle & en âge suffisant, » étant mariée avec un homme qui » aura ses parties honteuses proportion- » nées en quantité aux siennes, n'aura » pas de membrane à rompre, n'aura » pas tel flux de sang, &c. » (b) Paré ne nie pas l'existence d'une membrane à l'entrée du vagin dans quelques sujets, mais il la regarde comme con-

---

(a) *Les Œuvres de* du Laurent, liv. III, chap. XII.

[b] Liv. III, chap. XXXIV.

tre nature, & rapporte même une obſervation qui démontre quelles incommodités peuvent réſulter de la préſence de cette membrane. [a]

BARTHOLIN voulant réfuter ceux qui nient la préſence de l'hymen, & entr'autres Paré, les accuſe de négligence dans la diſſection, & d'incapacité : (b) mais cette imputation eſt injuſte. Paré aſſure avoir cherché, de bonne foi, l'hymen ſur nombre de cadavres de filles âgées de trois, quatre, cinq & juſqu'à douze ans, & toujours inutilement..... » fors une fois, dit-il, » à une fille âgée de dix-ſept ans;

(a) Voyez liv. XXIV. chap. L. D'après cette obſervation l'auteur ajoute..... *Je conſeillerai toujours aux pères & mères qui auront la cognoiſſance que leurs filles ayent ladite* hymen, *qu'ils la faſſent couper..... pource que quelques-unes ..... ſont mortes par faute que le ſang menſtruel n'avoit iſſue.*

(b) *Anat. Barthol.* Lib. I. de infimo ventre.

» qui étoit accordée en mariage : & » ſa mère ſachant que ſa fille avoit » quelque choſe qui pouvoit l'em» pêcher d'être appellée mère, me » pria de la voir...... » elle avoit effectivement une membrane de l'épaiſſeur d'un parchemin dont Paré fit la ſection. (*a*)

CETTE contrariété d'opinions ſur un fait qui dépend d'une ſimple inſpection, favoriſe le ſentiment de M. de Buffon, qui dit que les hommes ont voulu trouver dans la Nature ce qui n'étoit que dans leur imagination. D'ailleurs en admettant le témoignage de ceux qui aſſurent l'exiſtence de l'hymen, il en réſultera que cette membrane, exiſtante ou anéantie, ſera même un ſigne très-équivoque, très-incertain, de

(*a*) Liv. XXIV. Chap. XLIX.

virginité ou de défloration. M. Winſlow que j'ai cité plus haut, en diſant que l'hymen ſe trouve *ordinairement* rompu après le mariage conſommé, convient auſſi que cette membrane peut encore ſouffrir quelque dérangement par des règles abondantes, par des accidens particuliers, par *imprudence* ou par *légéreté*. Il y a donc des cas, où une fille vierge, dans le ſens même que l'entendent les théologiens, ſeroit déshonorée, ſi l'on cherchoit les preuves de ſon intégrité dans l'état de la membrane dont il eſt queſtion. Ce que dit Heiſter eſt encore plus concluant, puiſqu'il avoue, qu'à meſure que les filles grandiſſent, l'hymen ſe détruit peu à peu.

M. Jamès remarque auſſi que l'hymen, ſur lequel les Juifs fondent les preuves de la virginité, eſt ſouvent effacé dans les filles d'un mois, & très-

ſouvent dans celles qui ſont d'un âge plus avancé. J'ai cru devoir avertir le lecteur de cette circonſtance, dit le médecin Anglais, parce que j'ai vu pluſieurs maris qui ont fait divorce avec leurs femmes, pour n'avoir point trouvé en elles cette foible preuve de leur ſageſſe, qui peut être à la vérité de quelque poids en Judée & dans les climats chauds, mais qui ne doit point faire naître le moindre ſoupçon d'incontinence dans les filles de nos contrées. (*a*)

DIONIS, obligé de parler des véritables ſignes du *pucelage*, s'exprime ainſi : je ne prétends pas nier qu'il n'y ait quelque marque de la virginité ; que la première copulation ne donne ſouvent de la peine à l'un & à l'autre ſexe ; qu'il ne s'y puiſſe répandre

[*a*] *Dictionnaire de Médecine*, &c, art. HYMEN.

quelques gouttes de ſang, & que les filles vierges ne reſſentent un peu de douleur dans la première copulation : mais je ne crois pas que cela arrive comme on le prétend, par la rupture & le déchirement d'une membrane imaginaire, y ayant bien plus lieu de croire que c'eſt par l'effort que la verge fait pour entrer, en forçant les caroncules mirtiformes, & en rompant & diviſant les petites membranes qui les tiennent jointes enſemble ; ce qui rend cette ouverture fort étroite : voilà en quoi conſiſte la véritable marque du pucelage. Il n'arrive pourtant pas toujours, continue notre anatomiſte, que toutes les filles donnent ces foibles témoignages de leur vertu, y en ayant chez qui la Nature a épargné cette petite douleur, en diſpoſant ces caroncules de manière que la verge peut entrer ſans faire effort,

quoiqu'elles aient toujours été fort ſages ; & ainſi, on ne doit pas être ſi prompt à décider ſur l'honneur des filles, puiſque d'ailleurs, ni l'étréciſſement du vagin, ni le linge taché de ſang ne ſont pas des marques aſſurées de la défloration. (*a*)

Si l'on veut enfin avoir une connoiſſance complette des contrariétés qui règnent parmi les auteurs ſur la membrane dont nous parlons, il faut conſulter Bartholin, (*b*) Graaf, (*c*) Paré, (*d*) &c. On verra dans Bar-

---

(*a*) *Anatomie de* Dionis, quatrième Démonſtration.

(*b*) *Anatom. Barthol.* Lib. I. Cap. XXXI. de Hymene.

(*c*) *De Partibus genitalibus mulierum.* Cap. V. Voyez ſur-tout le *Traité du pucelage* du même auteur.

(*d*) Liv. XXIV, Chap. XLIX & L. Liv. XXVIII. Chap. II. On peut auſſi conſulter ſur les notions de la virginité, Henri Kornmann, *Virginitatis jure tractatus novus & jucundus*, *&c.*

tholin, les contrariétés de ceux qui admettent ſon ſentiment, & quelles armes il emploie pour combattre ſes adverſaires.

GRAAF paroît admettre une membrane dans les jeunes filles, mais il prétend qu'elle s'évanouit à meſure qu'elles avancent en âge. On ne reprochera pas à cet anatomiſte d'avoir mal obſervé ; il apportoit toute l'application dont il étoit capable dans ſes diſſections, & on peut en juger par l'exactitude avec laquelle il les décrit. Les figures 1 & 2 de la Pl. III. que nous avons tirées des Œuvres de cet auteur, en ſont une preuve. La première offre les parties naturelles d'un enfant nouvellement né : on peut y voir par le deſſein que Graaf en donne, ce qu'il faut penſer de l'hymen à cet âge, & c'eſt celui où cette membrane eſt ſelon lui plus apparente. L'ori-

fice du vagin y eſt marqué, [1, fig. I.] avec les rugoſités de la membrane, (2, 2, 2, *idem*,) auſſi-bien que le clitoris environné des nymphes. (5, *idem*.)

La figure II. offre les mêmes parties dans une fille de ſix ans ; on doit y remarquer que déjà l'hymen commence à perdre ſa forme. Enfin dans une autre figure que donne Graaf de ces mêmes parties dans une fille de vingt-quatre ans, la membrane n'eſt apparente en aucune façon.

Au reſte, ce ſeroit une ſingulière preuve de la virginité, que celle qui exiſtant dans un ſujet auroit permis néanmoins à la génération d'avoir lieu.

J'en ai rapporté des exemples. N'a-t-on pas vu une femme qui, après un accouchement laborieux, ſe trouva inhabile au phyſique de l'amour, par le moyen d'une membrane, de l'hy-

men si l'on veut, qui s'opposoit à l'intromission de la partie distinctive de l'homme ? N'a-t-on pas vu ensuite cette femme devenir enceinte malgré l'hymen, & souffrir une opération douloureuse pour faciliter un passage à l'enfant ? [*a*] Severinus Pinœus, qui a donné un *Traité des signes de la Pudicité*, [*de notis virginatis*,] & qui admet l'existence de l'hymen, assure une chose particulière, & qui démontre combien il faut peu compter sur la certitude de ces signes. Cet auteur dit, que la membrane dont il est question, s'humecte, s'amollit, se dilate & s'élargit si facilement, lorsqu'une fille est dans le flux périodique, *qu'elle peut admettre un homme aussi facilement qu'une femme qui auroit produit enfant*

(*a*) Voyez les *Nouvelles de la République des Lettres*, Novembre 1686. Le *Journal Encyclopédique*, Décembre 1764.

ſur terre, quoiqu'elle ſoit pucelle intémérée *en ſa pudicité.* Cet auteur ajoute, que le flux ayant ceſſé, la force contractive des parties les remet en tel état, que celui qui aura eu ſa compagnie ne pourra récidiver, ſans la rupture, l'infraction de l'hymen, ſans une effuſion de ſang, en un mot, ſans faire une défloration complette.

PINŒUS rapporte deux obſervations pour prouver ſon ſentiment, & je ne crois pas que perſonne les adopte comme très-conſtatées; je n'expoſe ce ſentiment, que pour faire connoître les contrariétés ſingulières dans leſquelles tombent ceux qui admettent une membrane imaginaire, que cependant l'on a nommé *hymen*, *hymenée*, *ceinture*, *zône*, *cloître de la virginité*, & *dame du milieu.* (*a*)

(a) Les deux obſervations de Pinœus ſont aſſez

Un ſigne que les hommes regardent encore comme le garant de la vertu d'une fille, eſt le ſang répandu dans les premières approches; ceux qui ont quelques connoiſſances anatomiques des parties de la génération, ſavent que rien n'eſt plus équivoque que ce ſigne, qui d'ailleurs peut être ſuppléé par l'artifice d'une femme entendue.

Sans entrer dans un certain détail au ſujet des peuples, chez qui la chemiſe enſanglantée eſt une preuve

---

plaiſantes; elles concernent deux hommes *judicieux*, qui ayant épouſé deux filles de *pudicité notable*, dans la circonſtance où l'*hymen* permet à une fille le plaiſir ſans défloration, furent ſur le point de quitter leurs femmes: mais les choſes ayant changées, ils eurent *grand travail* à rentrer dans une carrière où ils avoient trouvé une ſi grande facilité, & reconnurent l'injuſtice de leurs ſoupçons. Duval raconte ces *hiſtoires* dans ſon *Traité des Hermaphrodites*, Chap. XII. *De l'hymen & autres parties adjacentes.*

irréprochable de l'intégrité des nouvelles mariées, nous obſerverons que cette coutume bizarre, eſt dans certains pays plus ou moins rigoureuſe, peut-être en raiſon de ce que les peuples y ſont plus ou moins éclairés. Elle eſt reçue dans les différentes provinces que M. l'abbé Chappes a parcourues dans ſon grand voyage en Sibérie, mais avec différentes modifications qui appuient mon ſentiment. En Sibérie & ſur la route de St. Petersbourg à Tobolsk, cette preuve de la virginité eſt exigée avec rigueur. Les hommes prétendent s'aſſurer de cet état par des experts qui y apportent l'examen le plus ſévère, & qui ſeroit indécent par-tout ailleurs. Voici une expoſition ſuccincte de ce qui ſe paſſe à cet égard.

LES jeunes mariés reſtent ſeuls avec une matrône dans la chambre nuptia-

le ; si la jeune fille est décidée vierge, la matrône qui préside à la cérémonie reçoit un présent ; au lieu qu'on la force de boire daus un verre percé au milieu de l'assemblée, lorsqu'elle n'est point vierge ; ce qui est une espèce d'affront.

Après la consommation du mariage, on fait rentrer les femmes qui déshabillent la jeune mariée toute nue, pour juger de sa virginité. Parmi les différentes preuves, elles regardent comme la plus certaine, celle où le linge a été ensanglanté ; dans ce cas, on place la chemise dans une cassette : on ramène ensuite les deux époux à l'assemblée. La cassette qui contient le dépôt de la virginité de la jeune femme passe la première ; & si-tôt que cette cassette paroît, la musique annonce le triomphe des époux. On montre pendant ce concert à tous les convives,

convives, les marques de la virginité de la mariée, & pendant plusieurs jours on transporte la cassette chez tous les voisins. (*a*)

La noce est troublée par un vacarme étonnant, lorsque la preuve que l'on exige ne se rencontre pas. L'abbé Chappe, qui fut témoin d'une scène de ce genre, en décrit les événemens avec autant d'intérêt que de grace. Cet académicien ajoute qu'à Moscou & à Saint Pétesbourg, on n'est plus aussi rigide sur la virginité. Parmi les grands, on se contente communément d'enlever la chemise de la mariée pendant qu'elle est couchée avec son mari, & cette chemise offre toujours des preuves authentiques de sa virginité.

[*a*] *Voyage en Sibérie, &c.* tom. I, première partie, pag. 164, & suivantes.

EXAMINONS ſur quoi eſt fondée l'aſſertion, qu'une fille vierge répand toujours du ſang lorſque ſon mari l'approche.

Ce ſang que l'on ſouhaite avec tant d'ardeur dans la première jouiſſance, vient ou de la rupture de l'*hymen*, ou de l'entrée du vagin trop reſſerrée & diſproportionnée au corps qui s'efforce d'y pénétrer. A l'égard de l'*hymen* nous n'en parlerons plus; il faut ſeulement démontrer qu'une fille peut avoir conſervé ſa pudeur dans toute la force du terme, & être aſſez malheureuſe pour n'en pouvoir donner, par l'effuſion du ſang, les preuves qu'exige un homme conduit par le préjugé; & qu'au contraire, une fille qui aura eu les careſſes d'un homme, peut encore par certaines circonſtances réunies, ſatisfaire l'amour-propre d'un mari, ſur l'exiſtence de la virginité.

CETTE matière a été traitée avec toute l'exactitude que l'on connoît à M. de Buffon, dans son *Histoire Naturelle.* (*a*)

IL est évident, selon cet auteur, que l'effusion du sang, que l'on regarde comme une preuve réelle de la virginité, ne se rencontre pas dans toutes les circonstances, où l'entrée du vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement. Ainsi toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du sang; d'autres qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre; les unes en donnent abondamment & plusieurs fois; d'autres très-peu & une seule fois; d'autres point du tout: cela dépend de l'âge, de la santé, de la conformation, & d'un grand nombre d'autres circonstances.

(*a*) Tom. IV. *de la Puberté.*

Il arrive dans les parties de l'un & de l'autre ſexe, un changement conſidérable dans le temps de la puberté; celles de l'homme prennent un promps accroiſſement : celles de la femme croiſſent auſſi dans le même temps; les nymphes ſur-tout, qui étoient auparavant preſqu'inſenſibles, deviennent plus groſſes, plus apparentes; l'écoulement périodique arrive en même temps; & toutes ces parties ſe trouvent dans un état d'accroiſſement, & gonflées par l'abondance du ſang, elles ſe tuméfient, elles ſe ſerrent mutuellement, & elles s'attachent les unes aux autres, & dans tous les points où elles ſe touchent. L'orifice du vagin ſe trouve ainſi plus reſſerré qu'il ne l'étoit, quoique le vagin ait pris auſſi de l'accroiſſement dans le même temps; la forme de ce retréciſſement, doit, comme l'on voit, être fort différente

dans les différens ſujets, & dans les différens degrés de l'accroiſſement de ces parties.

M. de Buffon fait à ce ſujet une remarque qui avoit échappée juſqu'à préſent aux anatomiſtes; c'eſt que quelque forme que prenne ce retréciſſement, il n'arrive que dans le temps de la puberté. Les petites filles que j'ai eu occaſion de voir diſſéquer, dit-il, n'avoient rien de ſemblable; & ayant recueilli les faits ſur ce ſujet, je puis avancer que quand, avant la puberté, elles ont commerce avec les hommes, il n'y a aucune effuſion de ſang, pourvu, ajoute cet auteur, qu'il n'y ait pas une diſproportion trop grande, ou des efforts trop bruſques.

Au contraire, lorſque les filles ſont en pleine puberté, & dans le temps de l'accroiſſement de ces parties, il y a très-ſouvent effuſion de ſang pour peu qu'on

y touche, ſur-tout ſi elles ont de l'embonpoint, & ſi les règles vont bien ; car celles qui ſont maigres, ou qui ont des fleurs blanches, n'ont pas cette apparence de virginité ; & ce qui prouve évidemment que ce n'eſt qu'une apparence trompeuſe, c'eſt qu'elle ſe répète même pluſieurs fois, & après des intervalles de temps aſſez conſidérables ; une interruption de quelque temps fait renaître cette prétendue virginité, & il eſt certain qu'une jeune perſonne qui dans les premières approches aura répandu beaucoup de ſang, en répandra encore après une abſence, quand même le premier commerce auroit duré pluſieurs mois, & qu'il auroit été auſſi intime & auſſi fréquent qu'on le peut ſuppoſer.

TANT que le corps prend de l'accroiſſement, l'effuſion du ſang peut ſe répéter, pourvu qu'il y ait une inter-

ruption de commerce aſſez longue pour donner le temps aux parties de ſe réunir, & de reprendre leur premier état. Il eſt arrivé plus d'une fois, ajoute M. de Buffon, que des filles qui avoient eu plus d'une foibleſſe, n'ont pas laiſſé de donner enſuite à leur mari, cette preuve de leur virginité, ſans autre artifice que celui d'avoir renoncé pendant quelque temps à leur commerce illégitime. Quoique nos mœurs aient rendu les femmes trop peu ſincères ſur cet article, il s'en eſt trouvé plus d'une qui ont avoué les faits que je viens de rapporter; il y en a dont la prétendue virginité s'eſt renouvellée juſqu'à quatre & même cinq fois, dans l'eſpace de deux ou trois ans.

Ces filles, dont la virginité ſe renouvelle, ne ſont pas en auſſi grand nombre que celles à qui la Nature a refuſé cette eſpèce de faveur. Pour peu

qu'il y ait de dérangement dans la ſanté, que l'écoulement périodique ſe montre mal & difficilement, que les parties ſoient trop humides, il ne ſe fait aucun retréciſſement, aucun froncement; ces parties prennent de l'accroiſſement; mais étant continuellement humectées, elles n'acquièrent pas aſſez de fermeté pour ſe réunir; il ne ſe forme ni caroncules, ni anneau, ni plis; l'on ne trouve que peu d'obſtacles aux premières approches, & elles ſe font ſans aucune effuſion de ſang. [*a*]

Ne peut-on pas dire auſſi que cette preuve infidelle de la virginité dépend très-ſouvent de la diſproportion des organes? de la manière dont on les emploie? Un homme a quelquefois tort de ſoupçonner l'intégrité de la femme

(*a*) Voyez l'*Hiſtoire Naturelle*, tom. IV.

qu'il approche pour la première fois ; qu'il ſe rende juſtice, peut-être trouvera-t-il en lui la raiſon de l'abſence des ſignes qu'il exige. On a vu au contraire des hommes qui étoient favoriſés au point de trouver la virginité partout, ſi l'effuſion du ſang l'annonçoit toujours. Il y a encore des circonſtances qui peuvent en impoſer ſur l'état d'une fille ; quelques incommodités exigent l'introduction d'un *peſſaire*, qui quelquefois eſt de métal, & alors on ne doit trouver aucun ſigne de virginité, quoique la fille n'ait rien à ſe reprocher. D'ailleurs, doit-on confondre la défloration avec des accidens particuliers, fruits d'une imagination enflammée, & d'un tempérament érotique qui égare une jeune fille qui interroge le plaiſir.

» RIEN n'eſt donc plus chiméri-
» que, dit M. de Buffon, que les

» préjugés des hommes à cet égard,
» & rien de plus incertain que ces
» prétendus ſignes de virginité du
» corps. Une jeune perſonne aura
» commerce avec un homme avant
» l'âge de puberté, & pour la pre-
» mière fois, & cependant elle ne
» donnera aucune marque de cette
» virginité : enſuite la même perſon-
» ne, après quelque temps d'inter-
» ruption, lorſqu'elle ſera arrivée à
» la puberté, ne manquera guères,
» ſi elle ſe porte bien, d'avoir tous
» ces ſignes, & de répandre du ſang
» dans de nouvelles approches ; elle
» ne deviendra pucelle qu'après avoir
» perdu ſa virginité ; elle pourra mê-
» me le devenir pluſieurs fois de ſui-
» te, & aux mêmes conditions. Une
» autre au contraire qui ſera vierge en
» effet, ne ſera pas pucelle, ou du
» moins n'en aura pas la moindre ap-

» parence. Les hommes devroient donc
» bien se tranquilliser sur tout cela, au
» lieu de se livrer comme ils le font
» souvent à des soupçons injustes ou à
» de fausses joies, selon qu'ils s'ima-
» ginent avoir rencontré. » (*a*)

Il résulte un inconvénient beaucoup plus grand, de la certitude que l'on croit avoir de la virginité ou de la défloration; c'est lorsque les tribunaux exigent la visite d'une fille, & qu'elle est faite ou par des matrônes ignorantes, ou par des chirurgiens aussi peu savans. J'ai vu de ces derniers regarder comme un signe irrécusable de la virginité perdue, la couleur du mamelon: d'autres ont confiance aux infusions de quelques plantes, dont ils font boire abondamment à celles dont

(*a*) *Idem, ibidem.*

ils doivent conſtater l'état ; celui-ci prend la meſure du col ; celui-là examine les cartilages du nés ; un autre croit découvrir la vérité par le ſon de la voix, la couleur de la peau, l'état des yeux. Réfléchi-t-on, lorſque l'on porte des jugemens auſſi hazardés, qu'il s'agit quelquefois de la vie, ou du moins de l'honneur d'une perſonne !

On trouve dans Venette, (*a*) un rapport de matrônes concernant la défloration, & rien ne prouve davantage l'ignorance dans laquelle on laiſſoit alors des femmes, dont les bévues doivent être de la dernière importance. J'ai ſous les yeux un tableau dans lequel on a décrit les parties qui annoncent la virginité ou la défloration, ſelon qu'elles ſe trouvent dans tel ou

---

[*a*] Voyez la première Partie, chap. IV. art. III.

tel état : on peut voir dans Venette le rapport dont j'ai parlé, & qui concerne ſeulement les parties de la génération ; j'expoſerai ici les inductions que l'on tiroit autrefois des parties qui n'ont pas une liaiſon bien ſenſible avec celles où s'eſt fait le délit. On verra par cet expoſé, combien la ſaine philoſophie a corrigé les abus qu'il y avoit autrefois dans les jugemens contre la virginité. (*a*)

(*a*) Venette n'a aucune confiance au rapport des trois matrônes qu'il cite dans ſon Ouvrage, & il a certainement raiſon. Il ſeroit facile de détruire les preuves que ces femmes donnent du viol fait à la perſonne qu'elles avoient viſitée. Elles ont trouvé les parties dans un état qui n'eſt pas ordinaire aux filles vierges ; mais cela n'eſt pas aſſez pour aſſurer, après avoir tout *viſité au doigt & à l'œil*, *feuillet par feuillet*, *qu'elles y ont trouvé trace de......* Dans le tableau des ſignes dont j'ai parlé, l'auteur met au rang de ceux qui annoncent la défloration, l'*os pubis entr'ouvert* ; toutes les femmes que l'on viſiteroit ſe trouveroient pucelles

Tableau des Signes qui indiquent le Pucelage & la Défloration.

Indices de Pucelage.	Noms des parties d'où sont tirés les indices.	*Indices de Défloration.*
Beaux & droits....	*Les yeux*.........	Triſtes & baiſſés.
Beau & blanc......	*Le blanc*.........	Terni.
Blanc & poli.......	*Le viſage*.........	Marqueté.
Charnu..............	*Le nez*...........	Maigre & atténué.
Claire & plaiſante.	*La voix*.........	Fort âpre.
Bon..................	*L'appétit*.........	Mauvais.
Grêle & menu....	*Le col*............	Plus gros.
Médiocre..........	*Le tetin*..........	Plus gros.
Blanc................	*Le mamelon*....	Rouge tanné.
Claire..............	*L'urine*...........	Trouble.
Étroit..............	*Elle coule*.......	Large.
Poli..................	*Le poil du pénil.*	Relevé.

ſi on exigeoit un écartement des os pubis, pour conſtater la perte de la virginité : on ſait que cet écartement eſt très-rare ; & qu'on ne peut l'obſerver que dans quelques accouchemens qui ſuivent un long & pénible travail. Je ne rapporterai pas les ſignes de défloration tirés des parties mêmes qui ont ſouffert, parce qu'on les trouve dans Venette & ailleurs, & auſſi parce que les dénominations de ces parties ſont très-différentes de celles

Il ſeroit inutile de s'arrêter à prouver l'abſurdité qu'il y auroit à donner ſa confiance à ces ſignes : ils ne doivent être d'aucun poids, après ce que l'on a vu plus haut ſur l'impoſſibilité phyſique de reconnoître toujours l'intégrité ou la défloration d'une fille, même par l'inſpection des parties de la génération. (*a*)

On a néanmoins un préjugé que quelques hommes inſtruits ont accrédité, ſur la ſympathie qui ſe trouve entre les organes de la génération & ceux de la voix. Je ne nie pas la cor-

que les anatomiſtes leur donnent : il faudroit à chaque inſtant expliquer ce que les matrônes entendent par l'*os bertrand*, les *landies*, le *lippion*, les *hallerons*, &c.

(*a*) On peut conſulter à ce ſujet le traité de la Virginité de Kornmann, dont j'ai déjà parlé. (*De Virginitate tractatus novus.*) Toutes les queſtions que l'on peut faire ſur l'intégrité d'une fille y ſont propoſées, avec les déciſions des médecins & des juriſconſultes.

respondance qui existe entre ces organes; (on en a d'ailleurs des preuves convaincantes,) mais ce que l'on assure touchant la virginité, dont on peut reconnoître l'état par la grosseur du col, me paroît fort hazardé. C'étoit une coutume des Romains, lorsqu'ils marioient une fille, que sa nourrice, ou quelqu'autre femme, vint en présence de tous les assistans, lui mesurer avec un fil, la grosseur de son col: le lendemain matin, après être entrée avec un certain nombre de parens dans la chambre de la mariée, elle examinoit si le fil étoit encore la mesure du col, & lorsqu'il se trouvoit trop court, elle s'écrioit transportée de joie: *ma fille est devenue femme.* (*a*)

(*a*) C'est de cet usage que parle Catulle dans ces deux vers.

Non illam nutrix, orienti luce revisens
Hesterno collum poterit circumdare filo,

Charles Mufitan, médecin Italien, affure avoir fait plus de mille fois l'expérience du fil, & qu'elle ne l'a jamais trompée. (*a*) Je crois que cette épreuve peut quelquefois réuffir, lorfqu'à l'imitation des Romains, on prend les mefures du col avant le mariage, & après l'acte qui en eft la confommation; mais on fe tromperoit fouvent, fi cette épreuve [telle que le décrit Mufitan] étoit faite fur toutes les femmes en général qui font cenfées vivre dans la privation des plaifirs. Ne voit-on pas des filles auxquelles il furvient un gonflement au col quelques jours avant l'écoulement des règles? Celles qui ont peu de penchant vers l'amour, reçoivent ces careffes avec une tranquillité, une indolence, qui ne peut

(*a*) Voyez les *Anecdotes de Médecine*, deuxième édition, Anecd. CLXI.

influer ſur les parties du col ; il eſt dans ces perſonnes toujours de la même groſſeur, relativement aux autres parties du corps. D'ailleurs, cette augmentation de volume, n'eſt ſouvent que momentanée ; elle ne dure que très-peu après l'action ; il y a même beaucoup d'individus des deux ſexes, qui, par les tranſports qui les agitent, éprouvent ce gonflement chaque fois qu'ils répètent l'acte vénérien : c'eſt même une raiſon pour le modérer, ſi l'on ne veut s'expoſer aux éblouiſſemens, aux vertiges, & quelquefois à une attaque d'apoplexie. Il n'y a donc rien d'aſſuré ſur l'état du col pour tirer des preuves de la virginité abſente ou préſente.

QUELQUES perſonnes prétendent avoir acquis, par l'expérience, des lumières aſſez grandes, pour oſer aſſurer la défloration ou la virginité d'une

jeune fille, en confidérant feulement fon extérieur. J'avoue que les jugemens que portent fi volontiers ces perfonnes, doivent être très-fouvent mal prononcés, puifque d'après l'infpection même des parties, un anatomifte auroit quelquefois tort de décider. Démocrite étoit, fi l'on en croit l'hiftoire, un de ces hommes profonds, mais dont la rencontre n'étoit pas gracieufe pour plufieurs femmes : ayant un jour falué une fille, il la falua le jour fuivant comme femme, parce qu'il connoiffoit à l'air de fon vifage qu'elle avoit confenti, depuis qu'il l'avoit vu, à perdre fa virginité.

Il y avoit à Prague un religieux qui, par l'odorat, connoiffoit les perfonnes comme on les connoît par la vue, & qui, par ce moyen, diftinguoit fans fe tromper, une fille & une femme chafte, d'avec celles qui ne

l'étoient pas. (*a*) Je croirois plutôt à la finesse de l'odorat de ce religieux, qu'aux autres moyens de découvrir la vérité par des signes presque toujours équivoques : mais la Nature ne donne pas à beaucoup d'individus, excepté parmi les animaux, cette finesse d'odorat, qui fait découvrir par les émanations continuelles des corps, les changemens, les altérations, les petites révolutions qu'ils subissent. (*b*) On trouve aussi dans les *Essais sur Paris*, un exemple assez singulier de la finesse de l'odorat d'un aveugle, qui par ce

---

(*a*) Voyez la *Collection Académique*, &c. tom. IV. pag. 330, 339.

(*b*) Borrichius a vu chez un grand seigneur, dix filles qui étoient dans la même maison avec un singe; il y en eut une à laquelle cet animal, attiré par je ne sais quelle odeur, dit Borrichius, s'attacha constamment. On rechercha la cause de cette affection, & on reconnut que cette fille étoit celle des dix qui avoit le plus de tempérament. *Idem*, pag. 330.

moyen s'apperçut qu'une de ces filles, car il en avoit deux, venoit de laisser prendre à son amant les libertés qui ne sont permises qu'entre mari & femme.

Je ne finirai pas ce chapitre sans faire observer que les Romains, qui avoient, comme on l'a vu, l'idée la plus haute de la virginité, imaginèrent plusieurs Divinités qui présidoient à la défloration; en sorte qu'il ne se faisoit pas de mariage où il n'y eut des Dieux & des Déesses, qui avoient chacun leur office particulier. *Dea Virginensis* étoit celle qui commençoit la cérémonie, & dénouoit la ceinture de la nouvelle mariée; elle étoit suivie d'un Dieu, que l'on invoquoit dans le moment que l'amour marque pour entrer en lice, c'étoit *Deus Subigus.* Une troisième Divinité, *Dea Prema*, prenoit part au bon-

heur des époux, lorſqu'ils réuniſſoient leurs efforts pour ſe le procurer; la dernière Déeſſe qui préſidoit à ces myſtères ſe nommoit *Dea Pertunda;* elle facilitoit aux amours la carrière de la volupté; elle y jetoit quelques fleurs dans le moment critique où la douleur interrompt le plaiſir.



CHAPITRE II.

De la Liqueur Séminale.

PLUSIEURS Philoſophes parmi les anciens, ont cru que non ſeulement les germes des animaux étoient contenus dans la ſemence du mâle, mais encore que le ſang menſtruel de la femme étoit abſolument néceſſaire pour la fécondation. La ſemence & la matière des règles étoient donc regardées autrefois comme les ſources de la génération, & par conſéquent de la multiplication de l'eſpèce; auſſi les anciens philoſophes avoient-ils plus d'avantages que les modernes pour expliquer la reproduction de l'homme. Il eſt, diſoient-ils, contenu tout entier dans la ſemence du mâle; la femelle le reçoit dans la matrice, & là, il ſe développe au

moyen du ſang menſtruel. Ceux qui parloient ainſi, ne réfléchiſſoient pas ſur la difficulté qu'il y avoit de concilier les mauvaiſes qualités qu'ils ſuppoſoient au ſang des règles, avec la fonction qu'ils lui accordoient de développer & de nourrir le fœtus. Les nouvelles obſervations ont fait reconnoître le peu de rapport qu'il y a, entre l'enfant dans la matrice & l'écoulement périodique de la mère, du moins pour la formation du fœtus; car nous verrons par la ſuite combien cet écoulement peut influer accidentellement ſur la génération. A l'égard de l'embrion contenu dans la ſemence, les modernes ſe ſont partagés : les uns prétendent que cette liqueur contient en effet l'homme en abrégé, & dont toutes les parties placées exactement, n'attendent qu'une circonſtance favorable pour ſe développer; les autres aſſurent que les parties

parties de l'animal ſe trouvent dans le fluide ſéminal, ſans adhérence, ſans ordre, & qu'elles ne ſe raſſemblent que dans la matrice; ceux qui ſuivent le ſyſtême des œufs, n'accordent au fluide ſéminal, qu'une faculté pénétrante, active, capable de féconder l'œuf, en donnant la vie à l'embrion qui y eſt contenu.

CES différens ſyſtêmes, que je n'expoſerai pas ici, ne doivent leur origine qu'à l'obſcurité qui règne ſur l'*eſſence abſolue* de la liqueur ſéminale. Ce fluide contient-il l'homme en entier? N'y remarque-t-on que différentes parties de l'animal? Des millions d'animalcules y vivent-ils avant que la liqueur ſoit injectée dans la matrice? Ces queſtions, & tant d'autres agitées tous les jours, réſolues par les auteurs de différens ſyſtêmes, chacun à leur avan-

tage particulier, jettent de plus en plus les nuages du doute ſur un objet que de grands hommes ont regardé comme impénétrable.

Le père de la médecine, Hippocrate, a conſidéré la ſemence comme venant de toutes les parties du corps, mais ſur-tout de la tête. La ſemence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de ſon corps; elle en eſt la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'eſt la foibleſſe qui ſuit l'épuiſement. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont ſe rendre aux parties génitales; quand celles-ci ſe trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui ſe communiquant dans tout le corps, y porte une impreſſion de chaleur & de plaiſir; les humeurs entrent dans une eſpèce de

fermentation, qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux & de plus balsamique, & cette partie ainsi séparée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes génitaux. (*a*)

GALIEN adopte le sentiment d'Hippocrate. Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres; elle a ses veines & ses nerfs qui la portent de tout le corps aux testicules. (*b*) Aristote l'appelle l'*excrément du dernier aliment*, qui a la faculté de produire des corps semblables à celui qui l'a produit. Pythagore dit que c'est *la fleur du sang le plus pur;* Platon, un écoulement, une effusion *de la moëlle spinale*; Epicure, *une parcelle de l'ame & du corps*; Alcmæon la regardoit *comme une por-*

(*a*) Hippoc. *De genitura.*
(*b*) *L'Onanisme*, art, II, sect. VI.

tion du cerveau; [*a*] & un médecin célèbre de nos jours a adopté ce ſyſtême, qu'il a amplifié de manière que la ſemence eſt, ſelon lui, l'aſſemblage d'une infinité de petits cervaux. (*b*)

Il eſt aiſé de s'appercevoir, malgré quelques différences dans les ſentimens que j'ai expoſés ſur la ſemence, que ce fluide a toujours été regardé comme très-précieux. On convient aujourd'hui qu'il eſt ſéparé du ſang, après que ce ſang a été préparé dans les vaiſſeaux très-déliés qui le préſentent aux glandes des teſticules, ainſi que nous l'avons dit ailleurs. (*c*)

Les Phyſiciens qui ne conſidèrent la

(*a*) *Ibidem.* Voyez auſſi du Laurent, livre VIII, chap. II. Plutarque, *des opinions des Philoſophes*, liv. V. chap. III.

(*b*) *Mémoires ſur divers ſujets de Médecine*, par M. le Camus. On verra au dernier chapitre de ce volume le précis du ſyſtême de cet auteur ſur la génération.

(*c*) Voyez le chap. IV, du volume précédent.

liqueur prolifique, que parce qu'elle préſente à l'œil ſans les ſecours du microſcope, la regardent comme une humeur blanche compoſée de deux fluides ; en ſorte qu'ils diſtinguent la ſemence en deux parties, l'une prolifique, l'autre non prolifique : la ſeconde ſert de véhicule à la première, elle eſt filtrée par les proſtates & les glandes de l'urètre ; tandis que la première, la ſeule qui à la rigueur puiſſe être nommée *ſemence*, eſt l'humeur contenue dans les véſicules ſéminales. Cette dernière, tel ſyſtême que l'on admette ſur la génération, eſt abſolument néceſſaire pour la reproduction, & ſon véhicule ne ſert qu'à la rendre plus fluide, à lubréfier le canal de l'urètre, & à le défendre contre l'acrimonie des ſels contenus dans l'urine.

CETTE humeur des proſtates, eſt peut-être la ſeule liqueur que les femmes répandent dans l'union des ſexes, ou

lorſqu'elles emploient des moyens illicites pour appaiſer un tempérament irrité. Mais, dira-t-on, l'épanchement de cette liqueur peut-il ſeul faire goûter le plaiſir ? Eh ! qui peut affirmer le contraire ! J'ai déjà expoſé ce que l'on pouvoit ſoupçonner ſur la cauſe des ſenſations voluptueuſes dans les femmes, & on peut y ajouter l'expreſſion, la ſortie de l'humeur des proſtates dans certains ſujets. A quelques gradations près, le plaiſir eſt *un* dans tous les hommes, au lieu que chez les femmes, c'eſt un *prothée*, qui varie peut-être dans chaque individu. [*a*] Comment expliquer la cauſe du plaiſir dans celles dont les organes *n'expriment* rien, quoique ces

(*a*) Je ne parle ici que des femmes qui connoiſſent le plaiſir ; on a vu ailleurs, qu'il en étoit un grand nombre dans lequel le tempérament étoit rebelle à l'amour, & qui avec la meilleure volonté du monde, ne reçoivent aucune ſenſation, tandis qu'elles en procurent de ſi voluptueuſes !

femmes avouent les extases de la volupté ? Ce n'est dans ce cas qu'une sensation excitée par la titillation du clitoris. Comment expliquer le plaisir de celles qui ne le savourent qu'en distillant à peine..... L'humeur des prostates doit être la cause de cette émotion voluptueuse ; c'est peut-être encore à elle, que les malheureux eunuques, privés des organes qui préparent la liqueur séminale, doivent cette légère sensation de plaisir qu'ils reçoivent, du moins à ce qu'assurent plusieurs personnes. Enfin, lorsque la débauche prévenant la Nature, les jeunes gens irritent les organes dont les fonctions ne sont point encore établies, ce n'est que l'humeur des prostates qui fournit à la brutalité de leurs passions ; & lorsque les hommes fatigués par des jouissances excessives, veulent encore sacrifier à la volupté dans l'âge où le plaisir fuit,

s'ils en saisissent quelques teintes, ils ne les doivent qu'à cette humeur, en supposant qu'elle puisse agir & redonner le sentiment à des fibres souvent trop affoiblies pour ressentir la plus légère impression. [a]

La partie de la semence vraiment prolifique, celle qui dans l'union des sexes est exprimée des vésicules séminales, vue au microscope, présente, comme je l'ai dit plus haut, des phénomènes qui varient selon le systême du philosophe qui considère cette liqueur. Nous devons présenter rapidement quelques-uns de ces phénomènes;

(a) Les hommes aiguillonnés dans le plaisir par une vanité mal entendue, devroient savoir qu'il y a des bornes pour le physique de l'amour, & que lorsque le tempérament se refuse, je ne dis pas aux desirs, mais aux efforts multipliés, ce n'est plus que l'humeur des prostates qui fournit dans la jouissance; & comment ces hommes qui forcent la Nature, ne s'en apperçoivent-ils pas, à la tiédeur, à l'indolence même du plaisir qu'ils poursuivent!

ſur-tout ceux accrédités par les noms impoſans de ceux qui les ont obſervés. On verra que chaque découverte a fait bâtir une nouvelle hypothèſe, & après en avoir expoſé quelques-unes, on ſera peut-être forcé de les abandonner, en demandant, *qu'eſt-ce que la ſemence* ?

HARTSOEKER s'aviſa d'examiner au microſcope la liqueur ſéminale, qui n'eſt pas d'ordinaire, dit M. de Maupertuis, l'objet des yeux attentifs & tranquilles. (*a*) Mais quel ſpectacle merveilleux, lorſqu'il y découvrit des animaux vivans! Une goutte étoit un océan où nageoit une multitude innombrable de petits poiſſons dans mille directions différentes.... On ne put guère s'empêcher de penſer que ces animaux, découverts dans la liqueur du mâle, étoient ceux qui devoient un jour le reproduire; & la fécondité, en ſuivant

[*a*] *Vénus phyſique*, chap. IV.

cette découverte, eſt due toute entière aux hommes.

LEUWENHOEK, dans ſes merveilleuſes obſervations, a trouvé que ces animacules ſont ſi petits & en ſi grand nombre, que 3000,000,000, n'égalent pas un grain de ſable; bien plus, ce célèbre phyſicien a vu le mâle & la femelle! Ces animaux ont une queue, & ſont d'une figure aſſez ſemblable à celle de la grenouille, lorſqu'en naiſſant elle eſt encore ſous la forme de *têtard*. On les voit d'abord dans un grand mouvement, mais il ſe rallentit bientôt; & la liqueur dans laquelle ils nagent ſe refroidiſſant, ou s'évaporant, ils périſſent. Dans ces petits êtres, vu par d'habiles phyſiciens dans la liqueur ſéminale, on a cru voir l'homme ſous une enveloppe qui lui donnoit la forme d'un ver: Hartſoeker a dit, que l'homme couvert d'un voile membraneux,

étoit caché dans la tête du ver, & que la queue répondoit au nombril. Hoffman a cru pendant quelque temps, que non seulement la liqueur prolifique du mâle contenoit des animacules sous la figure de vers, mais encore que cette liqueur contenoit des globules ou des œufs transparens, dont chacun seroit comme l'auberge de deux vers. [*a*]

Je n'entrerai dans aucun détail sur les observations de *Dalempazius*, qui réveilla singulièrement l'attention des physiciens, en leur annonçant des découvertes imaginaires qui intriguèrent toute la république des Lettres. [*b*] On sait que le prétendu Dalempazius, étoit

(*a*) Voyez le *Dictionnaire d'Anatomie*; l'*Art de faire des garçons*; le *Dictionnaire de Chirurgie*; les *Découvertes microscopiques*; l'*Histoire Naturelle*; la *Collection Académique*, &c. où se trouvent les observations des auteurs que l'on vient de citer.

(*b*) Voyez les *Nouvelles de la République des Lettres*, année 1699.

M. de la Plantade, de la ſociété des Sciences de Montpellier, qui annonça des découvertes fictives ſur la liqueur ſéminale, pour tourner en ridicule les obſervateurs miſcroſcopiques. On fut néanmoins dupe de la plaiſanterie, & le grand Boerhaave lui-même, enchérit ſur ces découvertes dans une hypothèſe qu'on peut nommer le tribut que paie un grand homme à la foibleſſe humaine. M. de Buffon a combattu ſérieuſement les découvertes du prétendu Dalempazius; (*a*) & c'eſt ce qui démontre que jamais on ne doit plaiſanter ſur ce qui concerne les ſciences, puiſque par là on enduit en erreur quelques perſonnes, & que d'autres emploient en réfutation, un temps qui ne peut être trop précieux pour les Lettres.

CETTE anecdote démontre encore

(*a*) Voyez l'*Hiſtoire Naturelle*, tom. III. pag. 221. & ſuivantes.

avec quelle célérité l'erreur gagne les hommes, & combien il faut d'efforts pour la faire diſparoître. Le célèbre M. Ferrein n'oublioit pas, dans ſes leçons publiques à l'amphithéatre du Jardin du Roi, de mettre ſes auditeurs au fait des prétendues découvertes de Dalempazius, & d'apprécier la plaiſanterie de M. de la Plantade; M. Aſtruc en faiſoit de même au collége Royal. Et néanmoins, on cite dans des ouvrages modernes Dalempazius, ſoit pour adapter ſon ſentiment, ſoit pour le réfuter, comme ſi en effet il y eut eu un médecin de ce nom qui eut donné ſérieuſement ſes découvertes. (*a*)

(*a*) On lit dans la *Collection Académique*, (tom. VII. partie étrangère, pag. xxv, de la Préface,) » N'avons-nous pas vu un facétieux donner au public, » ſous le nom de Dalempazius, des découvertes » microſcopiques, & intriguer la République des » Lettres par ces découvertes imaginaires? » A la pag. 410 du même volume, on trouve l'extrait d'une

Ce fut d'après des obſervations auſſi ſingulières que l'on arrangea un ſyſtême ſur la génération. On a vu des animaux vivans dans la liqueur ſéminale ; rien de plus ſimple que d'imaginer que ce ſont en petit les individus de toutes les eſpèces. Il falloit à ces animalcules un lieu où ils puſſent croître & parvenir à une certaine grandeur ; la ſemence injectée dans la matrice remplit cette condition. Mais tous les Naturaliſtes ne s'accordent pas, même ſur l'exiſtence de ces animacules, de ces vers ſpermatiques : un obſervateur aſſure que les animaux exiſtent réellement dans la ſemence, qu'on les découvre ſans peine avec le microſcope ; mais c'eſt, dit-il, lorſque la ſemence eſt corrompue ; ce qui arrive en très-peu de temps. (*a*)

Lettre *contenant une obſervation microſcopique de la ſemence, par M. Dalempazius.*

(*a*) *Dictionnaire de Médecine*, art. GENERATIO.

HARTSOEKER mit au microſcope la liqueur prolifique d'une multitude d'animaux vivans, & y découvrit toujours les mêmes phénomènes : on chercha, ſelon l'auteur de la *Vénus phyſique*, dans le ſang & dans toutes les autres liqueurs du corps, quelque choſe de ſemblable ; mais on n'y découvrit rien, quelle que fut la force du microſcope : toujours des mers déſertes, dans leſquelles on n'appercevoit pas le moindre ſigne de vie. Cependant Valiſnieri, Heiſter, & d'autres obſervateurs prétendent que l'on trouve des animaux de cette eſpèce dans preſque toutes les liqueurs ; le premier en a vu dans le ſang de bœufs infectés ; Hoffman prétend en avoir découvert dans le ſang le plus ſain ; Bono en a trouvé dans la liqueur proſtatique des femmes ; & il aſſure qu'il n'a pu en voir dans le coq & autres animaux, où certai-

nement ces animacules doivent être en nombre prodigieux. (*a*) Verrheyen a prétendu que ce que l'on regardoit comme des vers ſpermatiques, n'étoit que des bulles d'air. Pluſieurs phyſiciens ont obſervé que ces animacules ne paroiſſoient pas encore dans les enfans, & que dans les vieillards, ils ſont en très-petit nombre & extrêmement langoureux; qu'on les trouve également foibles & languiſſans dans l'état de maladie. Comment concilier ces obſervations avec celles qui ſemblent démontrer que la corruption eſt néceſſaire pour le développement de ces animalcules? Comment concevoir que ces petits êtres puiſſent vivre dans le fluide ſéminal d'un homme attaqué d'une gonorrhée, ainſi que l'a obſervé Leuwenhock?

(*a*) *Dictionnaire d'Anatomie*, &c. Art. GÉNÉRATION.

CET habile physicien, par le nombre de ses observations, a peut-être jeté plus d'incertitude sur l'essence du fluide séminal, qu'il y en avoit avant qu'il les eut faites. Les animalcules qu'il a vu, vivent dans la partie du fluide la moins épaisse, du moins ceux qui se trouvent dans celle-ci lui ont paru dans un état d'immobilité; mais en dédommagement il y a découvert un si grand nombre de vaisseaux différens, qu'il ne doute pas qu'elle ne contienne tous les nerfs, les artères, & les veines du fœtus. Je suis persuadé, dit ce Naturaliste, dans une lettre au vicomte Broucker, d'en avoir vu plus dans une seule goutte de semence, qu'il ne s'en présente en un jour à un anatomiste dans la dissection d'un cadavre ...... ce qui me fait croire, continue-t-il, qu'il n'y a dans le corps d'un homme formé, aucun

vaiſſeau qui ne ſe trouve dans la ſemence bien conſtituée. (*a*]

J'AI dit plus haut à quel nombre prodigieux Leuwenhock fait monter la ſomme des animalcules que contient une ſeule goutte de liqueur ſéminale ; comment l'imagination peut-elle ſe prêter enſuite à cette quantité innombrable de vaiſſeaux qui nagent dans cette goutte de liqueur, & qui doivent ſe placer ſelon l'ordre de l'économie animale, lorſque le fœtus eſt dans la matrice ! Mais ce qui doit le plus révolter la raiſon, c'eſt la diſproportion étrange qui ſe trouve entre le nombre de ces petits êtres contenus dans une goutte du fluide ſéminal, & celui des individus qui parviennent au jour. Richeſſe immenſe ! s'écrie M.

(*a*) *Tranſactions philoſophiques*, année 1678, numéro 142.

de Maupertuis, fécondité ſans bornes de la Nature, n'êtes-vous pas ici une prodigalité ? Et ne peut-on pas vous reprocher trop d'appareil, & de dépenſe? De cette multitude prodigieuſe de petits animaux qui nagent dans la liqueur ſéminale, un ſeul parvient à l'humanité : rarement la femme la plus féconde met deux enfans au jour, preſque jamais trois. Et quoique les femelles des autres animaux en portent un plus grand nombre, ce nombre n'eſt preſque rien en comparaiſon de la multitude des animaux qui nageoient dans la liqueur que le mâle a répandue.

M. de Maupertuis, après avoir ainſi apoſtrophé la Nature, s'efforce de la juſtifier ; mais les raiſons qu'il donne de cette prodigalité de la Nature, n'ont pas paru juſtes à pluſieurs ſavans ; nous en parlerons plus bas.

Ces obſervations & beaucoup d'autres que j'aurois pu y ajouter, ne ſont pas favorables à l'hypothèſe des animalcules de la ſemence, puiſqu'il eſt aiſé d'appercevoir le peu d'accord qui règne entre les hommes qui ont embraſſé cette hypothèſe. Ces contradictions jettent l'incertitude ſur l'exiſtence de ces animalcules, ainſi que ſur leur nature ; on en peut juger par la différence des deſcriptions que les obſervateurs en donnent, & qui ſont conſignées dans les actes des plus célèbres Académies de l'Europe.

On embarraſſe beaucoup les partiſans des animalcules en leur demandant quelle eſt l'origine de cette multitude infinie d'êtres animés? S'ils ſe forment dans nous, quel principe primitif déſignera-t-on pour cela? Sont-ils exiſtans dans le monde, & entrent-

ils avec l'air ou les alimens, dans les parties qui nous composent ? Mais pourquoi, dans ce cas, ne vont-ils pas tout de suite se loger dans les œufs de toutes les femmes, & produire un grand nombre de conceptions virginales ? D'ailleurs, ont-ils seuls la prérogative de vivre depuis la création du monde ? Et si l'on dit qu'ils se reproduisent pour en faire périr, comment expliquer cette génération entr'eux ? Enfin, les suppose-t-on immortels & fixés à un certain nombre ? Mais il s'ensuivra alors que les hommes seroient fixés à la consommation du nombre de ces animalcules ; ce qui répugne. D'un autre côté, en supposant avec des physiciens que le petit ver qui nage dans la liqueur séminale, contient une infinité de générations de père en père, il faut lui accorder, & c'est ce que d'habiles physiciens ont

fait; il faut lui accorder, dis-je, ſa liqueur ſéminale, dans laquelle nagent des animaux d'autant plus petits que lui, qu'il eſt plus petit que le père dont il eſt ſorti : & il en eſt ainſi de chacun de ceux-là juſqu'à l'infini; de manière qu'en ſuivant ce ſyſtême, Adam auroit contenu tous les hommes qui ont paru ſur la terre, & tous ceux qui doivent encore l'habiter...... Voilà le ſyſtême qu'a fait naître l'idée de l'*infini*, ſans que ſes partiſans ſe ſoient trop embarraſſé à examiner, ſi en matière de phyſique on peut admettre ce mot dans toute ſa force.

LORSQUE les anciens avoient à expliquer un fait dont ils ignoroient la cauſe, ils avoient recours aux *facultés*, & réſoudoient par ce moyen les queſtions les plus délicates. Que l'on demande aux anciens philoſophes comment s'opéroit la génération ? Par une

faculté génératrice, répondroient-ils, & chacun étoit ſatisfait de cette ſolution, ou du moins on feignoit de l'être. Il en eſt à peu près de même des réponſes que font les partiſans du ſyſtême des animaux ſpermatiques, aux difficultés qu'on leur propoſe. Comment un être peut-il produire ſon ſemblable? On répond, c'eſt qu'il étoit tout produit, & que dans le premier homme la reproduction des hommes étoit toute faite.

Le premier homme, ou ſi l'on veut la première femme, car on n'eſt pas d'accord ſur ce point eſſentiel, contenoit donc les germes de tous les hommes à naître; mais ces germes ſe développent ſucceſſivement: & en ſuppoſant que le monde fut éternel, (ſuppoſition que l'on peut faire pour embarraſſer les phyſiciens,) les partiſans de la préexiſtence des germe

répondront en disant, qu'Adam ou Eve (*a*) contenoient dans leurs réservoirs séminaux, non-seulement tous les hommes qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourroient paroître; il n'y a pas même un jeune homme, ou une jeune fille, dont on ne puisse dire la même chose. Car, je suppose dans l'univers autant de *Mondes* qu'il y a de couples d'individus des deux sexes en état de multiplier l'espèce; si on les place dans chacun de ces mondes, il en résultera, abstraction faite des accidens fortuits, des générations immenses, qui toutes étoient contenues dans les vésicules séminales du premier homme, ou dans les ovaires de la première femme,

(*a*) C'étoit le sentiment du père Mallebranche, qui prétend, qu'Eve contenoit dans ses ovaires toute la race humaine. *Recherche de la Vérité.*

femme, dès l'inſtant de leur création. Si je ſuppoſe toutes ces générations éternelles, il faut néceſſairement que l'on ſuppoſe auſſi, non pas un *infini créé*, mais une *infinité d'infinis créés, actuellement exiſtans.* Or l'infini créé répugne. (*a*)

Je ſais qu'en ſuivant l'idée qu'atta-

(*a*) On peut voir dans le troiſième volume de l'*Hiſtoire Naturelle*, (chap. II.) les grandes idées de M. de Buffon, ſur le mot *infini*, relativement à la reproduction. Cet illuſtre auteur prouve que l'idée de l'*infini* ne peut venir que de l'idée du *fini*. C'eſt ici, dit-il, un infini de ſucceſſion, un infini géométrique : chaque individu eſt une unité, pluſieurs individus font un nombre fini, & l'eſpèce eſt le nombre infini. Ainſi, de la même façon que l'on peut démontrer que l'infini géométrique n'exiſte point, on s'aſſurera que le progrès, ou le développement à l'infini n'exiſte point non plus; que ce n'eſt qu'une idée d'abſtraction, un retranchement à l'idée du fini, auquel on ôte les limites qui doivent néceſſairement terminer toute grandeur; & que par conſéquent on doit rejeter de la philoſophie toute opinion qui conduit néceſſairement à l'idée de l'exiſtence actuelle de l'infini géométrique ou arithmétique.

chent au mot infini, les partiſans des germes préexiſtans, la tête tourneroit au Géomètre qui voudroit énoncer la ſomme des êtres dont l'exiſtence future eſt poſſible; mais les bornes qui arrêtent les calculs n'arrêtent pas mon imagination; je quitte la plume faute de pouvoir exprimer, & néanmoins je découvre encore une carrière immenſe à parcourir, qui me laiſſe toujours l'idée d'un nombre effrayant à la vérité, mais qui n'eſt pas l'infini.

M. de Buffon, par un calcul très-ſimple, prouve qu'une graine d'orme, qui ne pèſe pas la centième partie d'une once, aura produit, au bout de cent ans, un arbre dont le volume ſera de dix toiſes cubes; mais que la dixième année, cet arbre aura rapporté un millier de graines, qui, étant toutes ſemées, produiront un millier d'arbres, &c. qu'enfin dans l'eſpace de cent cin-

quante ans, le globe terreſtre tout entier, pourroit être converti en une matière *organique*, analogue à la graine qui aura été dépoſée cent cinquante ans avant. Cet habile Naturaliſte paroît perſuadé auſſi, que ſi pendant trente ans on faiſoit éclorre tous les germes de toutes les poules, & qu'on eût ſoin de faire éclorre de même tous ceux qui viendroient, ſans détruire aucun de ces animaux, au bout de ce temps il y en auroit aſſez pour couvrir la ſurface entière de la terre en les mettant tous près les uns des autres. (*a*)

QUOIQUE la reproduction paroiſſe & doive être la même, je veux dire s'opérer de la même manière dans tous les êtres animés, & que par conſéquent, l'expoſé des calculs ci-deſſus puiſſe guider à peu près ſur le produit

[*a*] *Hiſtoire Naturelle*, tom. III. chap. II.

de la multiplication de l'espèce humaine, je n'omettrai pas, afin de ne rien laisser en arrière, ce que M. Joulain, ingénieur, géographe du Roi, vient de donner au public, dans des vues étrangères à mon objet, mais qui peuvent servir à démontrer combien il faudroit peu réfléchir pour admettre les germes préexistans. M. Joulain ayant calculé le nombre d'hommes qui ont paru sur la terre depuis la création jusqu'en 1749, (& ces calculs ne sont pas poussés jusqu'à l'exagération) démontre clairement que si ces hommes étoient tous rassemblés, il faudroit pour les contenir, un monde qui eut plus de deux mille cent quatre-vingt-dix-sept millions de pieds quarrés, chaque homme n'occuppa-t-il qu'un pied quarré. [*a*]

(*a*) M. Joulain démontre qu'il est né pendant 5749 ans, 16, 650, 726, 757, 180, 102, 200,

CES calculs, appliqués à l'hypothèſe des animaux ſpermatiques, ne la préſentent pas ſous un jour favorable, ſur-tout ſi l'on obſerve la prodigalité à laquelle la Nature eſt obligée, [dans cette hypothèſe] pour l'entretien de l'eſpèce humaine. J'ai dit plus haut combien d'animalcules les phyſiciens ont obſervés dans une goutte de liqueur ſéminale..... Quelle diſpropor-

---

524, 792 hommes. En comparant la ſolidité de notre globe avec ce nombre d'hommes nés, il faudroit que notre globe fut plus de 336 fois plus gros, pour être égal à la maſſe des hommes qui ont paru ſur la ſurface, quand même un homme n'occuperoit en ſolidité qu'un pied cubique. Au reſte, ſi quelques perſonnes mal intentionnées, vouloient tirer de ces calculs des conſéquences dangereuſes, & contraires à ce que nous enſeigne l'Ecriture au ſujet de la réſurrection univerſelle, elles n'auroient qu'à jeter les yeux ſur la lettre de M. Joulain; on y trouve des réflexions capables de tranquilliſer les ames les plus ſcrupuleuſes ſur tout ce qui peut attaquer le myſtère de la réſurrection. Cette lettre eſt inſérée dans le *Journal Encyclopédique*, 1 *Septembre* 1770.

tion étonnante, entre ces animaux & le nombre des individus qui parviennent à la lumière! M. de Maupertuis répond à ceux qui font un crime à la Nature de cette profusion, en disant, » combien de milliers de glands tom» bent d'un chêne, se dessèchent ou » pourrissent, pour un très-petit nom» bre qui germera & produira un » arbre! Mais ne voit-on pas, con» tinue-t-il, par-là même, que ce » grand nombre de glands n'étoit pas » inutile, puisque si celui qui a germé » n'y eût pas été, il n'y auroit eu » aucune production nouvelle, aucune » génération. » (a)

CETTE réponse qui paroît satisfai-

(a) *Vénus physique*, chap. IV. M. de la Mettrie rétorque ce raisonnement de M. de Maupertuis, en disant que pour produire un chêne, tous les glands qui ont pourris étoient tout-à-fait inutiles, & qu'il suffisoit du seul qui a germé.

ſante d'abord, ne l'eſt plus dès que l'on veut approfondir la reproduction des êtres en général, & la deſtination du nombre prodigieux de germes qui paroiſſent ſortir des premiers êtres créés.

SI tous les animaux ne ſont pas deſtinés à ſe manger les uns les autres, (il y a des eſpèces qui ne le peuvent faire,) il falloit donc néceſſairement qu'ils trouvaſſent ſur la terre des alimens qui puſſent ſoutenir leur exiſtence, & il n'y a que les végétaux qui doivent y fournir. Trois mille glands ſont tombés d'un chêne, il en auroit même donné davantage ſi quantité d'inſectes n'en avoient arrêté la maturité, ou pour ſe nourrir, ou pour y dépoſer leurs œufs. Des quadrupèdes ont trouvés leur ſubſiſtance dans une partie des glands répandus ſur la terre; des inſectes en ont attaqué une partie, & ont occa-

ſioné la pourriture de quelques-uns ; le reſte doit germer, mais une partie ſera encore la proie des animaux, non-ſeulement après la germination, mais encore lorſque les jeunes plantes s'élèveront du ſein de la terre........ Voilà ſans doute beaucoup de germes détruits ; mais qui ne ſent pas que cette deſtruction étoit néceſſaire pour la conſervation de certains animaux ! Donc, l'abondance des germes dans le règne végétal, entroit néceſſairement dans l'ordre que la Nature a établi pour ſoutenir l'exiſtence des êtres animés.

La multiplication des inſectes eſt prodigieuſe par la même raiſon ; mais rien n'approche de la fécondité des poiſſons. Leuwenhoek penſe que la laite d'une ſeule morue renferme plus d'animaux ſpermatiques, qu'il n'y a d'hommes ſur la terre en même-

temps. (*a*) Il eſt vrai que la plus grande partie des germes des poiſſons ne devant parvenir à la vie, cette prodigalité de la Nature eût été en pure perte, ſi ces germes n'euſſent été deſtinés pour la nourriture de pluſieurs eſpèces d'animaux qui les recherchent avec tant d'ardeur. Les graines, les fruits, les œufs, qui ne ſervent pas directement

---

(*a*) Il réſulte des calculs de Leuwenhoek, qu'en ſuppoſant qu'il y eut treize milliarts, trois cens quatre-vingt millions d'hommes exiſtans ſur la ſurface de la terre; [ce qui n'eſt nullement vrai ſemblable,] il s'eſt trouvé dans la laite d'une morue, un nombre d'animaux dix fois plus grand que celui des hommes, puiſqu'il eſt de cent cinquante milliarts. Voyez les *Tranſactions philoſophiques*, ann. 1679, n. 1. Ce n'eſt qu'en admettant les animaux ſpermat ques que la fécondité des poiſſons eſt porté à ce nombre prodigieux: en ſuivant le ſyſtême des ***Ovariſtes***, cette fécondité eſt encore étonnante, puiſqu'une morue contient neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs; mais elle n'approche pas, à beaucoup près, de la prodigieuſe fécondité obſervée par Leuwenhoek.

à la reproduction, ont donc un autre usage : ils ſont l'aliment des animaux ; au lieu que cette foule immenſe de vers ſpermatiques qui périſſent à l'exception d'un ſeul, deviennent d'une inutilité parfaite.

Il falloit ce grand nombre d'animaux ſpermatiques, répondent les partiſans du ſyſtême, pour être ſûr qu'il y en auroit un qui viendroit à bien. Eh quoi ! la Nature ſacrifieroit un nombre effrayant d'êtres, des milliarts de petits hommes, pour en produire un ! Et cette multitude innombrable, dont chacun des individus peut prétendre à la lumière, ſeroit anéantie parce qu'un ſeul doit réuſſir ! Cette proſcription générale, ou peut s'en faut, des êtres créés, répand un deuil univerſel ſur l'eſpèce humaine : le peu d'hommes épars ſur la terre, n'eſt rien à mes yeux, en comparaiſon de ceux

qui ſont anéantis à chaque inſtant. Le monde viſible n'eſt qu'un atome, ſi on le place à côté de celui qui n'eſt ſoumis qu'à l'imagination; enfin, il faudroit, ſelon les *Séminiſtes*, chercher les merveilles de la Nature dans un *monde* inconnu, & qui offriroit à certains égards plus de ſujets d'admiration, que le monde viſible dont nous faiſons partie.

La Nature vouloit aſſurer la reproduction! Ne pouvoit-elle le faire qu'en créant cette quantité effrayante de germes devenus inutiles?...... Mais il le falloit...... Eh bien! malgré ces précautions, rien de moins certain que parmi ces milliarts de petits hommes il en viendra un à la lumière. Si un homme uſe intérieurement d'un peu de térébenthine, ſa poſtérité *préſente*, [que l'on me permette cette expreſſion] eſt anéantie; le ſpectacle d'une

destruction générale s'offre à celui qui, armé du microscope, examine le fluide séminal. (*a*) Il y a plus : une goutte d'eau de pluie jetée sur ce fluide, produira le même effet. (*b*) A quoi donc aboutiroient les sages précautions de la Nature pour la conservation des espèces, si leur destruction dépendoit de certaines circonstances qui peuvent se rencontrer à chaque instant. Tous les êtres *organisés*, le sont & pour la santé & pour la maladie. Un arbre sain contient originairement une multitude de fibres, qui ne sont appellées au développement que dans certaines circonstances purement accidentelles : ces fibres fournissent à la réunion des plaies qui peuvent être faites à l'arbre ; tous les germes d'une plante sont destinés à

(*a*) Voyez les *Transactions philosophiques*, ann. 1678, n. 142.

(*b*) *Idem*, *ibidem*.

la reproduction, la preuve en eſt facile...... Croira-t-on que la Nature ait privilégié les végétaux? Croira-t-on qu'elle n'ait pas donné les mêmes reſſources aux individus du règne animal? Que dans un règne tout doive vivre, tout doive être utile, tandis que dans l'autre c'eſt une deſtruction générale, à laquelle ſeulement quelques individus échappent pour conſerver l'eſpèce? Accorde-t-on aux animaux le même privilége qu'aux végétaux? Il faut au même inſtant, abandonner les animaux ſpermatiques, & reconnoître que la ſimplicité des moyens qu'emploie la Nature dans ſes opérations, ne peut s'accorder avec la plupart de nos hypothèſes.

Celle qui me flatteroit le plus, ſeroit la *diſſémination*; elle nous préſente au moins l'univers, comme un vaſte magaſin, où l'Auteur de la Na-

ture auroit déposé dès l'instant de la création, les germes innombrables de tout ce qui existe & doit exister. Ces germes répandus dans les élémens indissolubles, *immortels*, donnent une plus grande idée de l'univers, que celle que nous offre la destruction innombrable & continuelle, l'anéantissement *absolu* des êtres organisés.

En admettant cette hypothèse, & l'appliquant au sujet dont il est ici question, ne peut-on pas dire, que portés dans les vésicules séminales de l'homme, ou si l'on veut dans les ovaires de la femme, les germes qui contiennent des *touts* organiques y sont le principe de la génération du fœtus? La liqueur prolifique, contiendra donc plus ou moins de ces germes; leur nombre ne m'effraie point, parce que ceux qui seront superflus, ne pouvant être anéantis, rentreront dans la masse générale

ſans aucune altération. Ce qui peut rebuter l'imagination, c'eſt que le nombre des germes répandus dans la Nature ſera fixé, puiſqu'on les ſuppoſe tous créés au même inſtant que l'univers. Ce nombre ſera prodigieux, immenſe; chaque germe, ſi l'on veut, en contiendra une certaine quantité d'autres, mais en ſuppoſant le monde éternel, (ſuppoſition contraire à la foi) il faudra néceſſairement qu'un jour il ne ſe trouve plus de nouveaux germes à développer. (*a*)

[*a*] Lorſque l'on donnera ſur cet objet un ſyſtême, contre lequel on ne pourra faire raiſonnablement aucune objection, je ne ſerai pas auſſi difficile, & j'admettrai tout ce que l'on voudra, relativement à la deſtruction totale des êtres matériels. Mais tandis que les phyſiciens eſſaient des hypothèſes dans leſquelles ils donnent pour probabilités des conſéquences forcées, des invraiſemblances, il eſt permis, ce me ſemble, d'exiger d'eux que leur hypothèſe puiſſe répondre à tout.

Le ſyſtême de M. de Buffon n'a pas cet inconvénient. (*a*) Il exiſte une matière organique, animée, univerſellement répandue dans toutes les ſubſtances animales ou végétales, qui ſert également à leur nutrition, à leur développement, & à leur reproduction. J'ai dit en parlant de la puberté, comment les alimens ſe changeoient en matière nutritive, & que le ſuperflu de l'accroiſſement parvenu dans les réſervoirs ſéminaux, s'y perfectionnoit & y devenoit le principe de la génération. En ſuivant M. de Buffon, » il n'y a » point de germes préexiſtans, point » de germes contenus à l'infini les » uns dans les autres; mais il y a une » matière organique, toujours active, » toujours prête à ſe *mouler*, à s'aſ-

(*a*) Voyez les tom. III. & IV. de l'*Hiſtoire Naturelle.*

» ſimiler & à produire des êtres ſem-
» blables à ceux qui la reçoivent : les
» eſpèces d'animaux ne peuvent jamais
» s'épuiſer d'elles-mêmes ; tant qu'il
» ſubſiſtera des individus, l'eſpèce ſera
» toujours toute neuve ; elle l'eſt au-
» tant aujourd'hui qu'elle l'étoit il y
» a trois mille ans ; toutes ſubſiſte-
» ront d'elles-mêmes, tant qu'elles ne
» ſeront pas anéanties par la volonté
» du Créateur. » (*a*)

En adoptant ce ſyſtême, il faut conſidérer la ſemence comme un compoſé de molécules qui ne peuvent rien former tant qu'elles ſont engagées les unes près des autres ; mais qui dans la matrice, où elles ſont dépoſées par l'animal, ſe dégagent, ſe placent, par une force inconnue, & dont l'arrangement & la réunion combinée, produiſent un être organiſé.

(*a*) *Hiſtoire Naturelle*, tom. IV. pag. 150.

MAIS il y a des objections à faire contre ce systême ingénieux. Je laisse celles à l'aide desquelles des physiciens ont attaqué brusquement l'édifice, en niant qu'il pût y avoir dans la Nature, une force quelconque capable d'arranger cette immense quantité de globules mouvans, pour en faire un tout aussi parfait que l'est un animal; en niant la possibilité des *moules intérieurs*, qui doivent *mouler* en petit, des particules *organiques*, supposées *inaltérables*, &c. On a formé des objections plus solides en opposant le systême de la génération par les œufs, à celui des molécules organiques; [a] en essayant de démontrer, ainsi que l'ont fait de savans Naturalistes, que la liqueur prétendue séminale de la femme n'est point prolifique, puisqu'elles peuvent concevoir

(a) On les verra au chapitre qui a pour objet la génération.

ſans aucune effuſion de leur part, de quelque liqueur que ce ſoit.

On peut encore dire avec M. de Réaumur, qui a fait auſſi des obſervations microſcopiques ſur les infuſions, dans leſquelles on a découvert des globules mouvans, des molécules organiques; que ces globules ne ſont point des particules organiques, dont la réunion puiſſe former un tout; mais bien de véritables animaux, qui ſont des ordres de générations ſemblables qui ſe ſuccèdent. En effet, les animalcules qui vivent dans des fluides ſi différens entr'eux, ne peuvent-ils pas faire croire qu'il en exiſte également dans la liqueur prolifique, & que les animalcules, qui multiplient dans cette liqueur comme dans toutes les autres où l'on en découvre, ſont abſolument étrangers à ſon eſſence principale & à ſes fonctions?

Que conclure de ces différentes idées sur la nature de l'humeur prolifique? Que cet objet est encore couvert de la plus profonde obscurité. Nous avons vu la semence remplie d'animaux spermatiques; nous avons vu ceux-ci éclipsés par les molécules organiques; ces derniers à leur tour ont été regardés comme des animalcules qui n'ont aucun rapport avec la reproduction de l'animal dans lequel ils vivent.... Mais qui a vu tout cela? des hommes qui ont pu se tromper. Nous sommes peut-être placés à une trop grande distance de ces petits objets pour pouvoir les découvrir; & l'homme est peut-être plus capable de décrire les corps immenses qui roulent dans les cieux, que le germe auquel il doit son existence.

» POURVUS d'instrumens aussi im-
» parfaits que le sont encore nos mi-
» croscopes, comment atteindrions-

» nous à quelque chose de précis sur
» ce sujet ? L'erreur peut se glisser ici
» par bien des endroits : les sentiers
» de la vérité ne sont pas nombreux.
» Des mouvemens plus ou moins forts,
» plus ou moins variés, plus ou moins
» soutenus du fluide, où ces globules,
» *ces animaux spermatiques* nagent ;
» une évaporation plus ou moins abon-
» dante, plus ou moins accélérée de
» ce fluide ; une décomposition plus
» ou moins prompte, plus ou moins
» graduelle des particules ; un air plus
» ou moins pur, plus ou moins actif ;
» une illusion d'optique plus ou moins
» difficile à reconnoître ou à préve-
» nir ; que sais-je, encore ! Un fluide
» très-actif qui pénétreroit la matière
» séminale, ou celle de l'infusion,
» & dont les mouvemens seroient
» représentés par ceux des *globules* ;
» tout cela pourroit nous séduire &

» nous faire prendre l'apparence pour
» la réalité. » (*a*)

Voila jusqu'où vont nos connoiſſances ſur la nature du fluide ſéminal : nous ſavons qu'il eſt abſolument néceſſaire pour que la génération puiſſe avoir lieu ; mais nous ignorons abſolument, ſi nous voulons parler de bonne foi, comment il agit dans la matrice pour coopérer à la formation ou au développement de l'*embryon*.

Ne ſachant de quelle nature eſt ſon eſſence abſolue, nous ſommes très-éloignés d'adopter les moyens que l'on croit propre à en augmenter la quantité. On peut dire en général, que la liqueur prolifique ſe trouvera plus abondante chez un homme qui fait uſage de nourritures ſucculentes &

(*a*) *Conſidérations ſur les corps organiſés*, par M. Bonnet, tome premier, chap. VIII.

recherchées; qu'elle ſera plus provocante chez celui dont l'imagination eſt empreinte d'idées laſcives & d'objets voluptueux. Mais auſſi, ces agens n'auront pas, pour la propagation, l'efficacité d'une nourriture ſaine & de l'exercice ſagement combinés.

A l'égard de la manière dont ce fluide agit lorſqu'il eſt encore renfermé dans les réſervoirs ſéminaux, preſque tous les êtres vivans en reſſentent les impreſſions. C'eſt dans le chatouillement, dans l'irritation que produit cette liqueur ſur les organes qui la renferment, qu'il faut chercher la cauſe qui rapproche dans certains temps le mâle & la femelle, parmi toutes les eſpèces. Cette liqueur trop long-temps retenue, produit la fureur chez les animaux, & on a vu ailleurs (*a*) ce que

(*a*) Premier volume, chap. II. & III; deuxième volume, chap. III. & VI.

cette rétention eſt capable de produire dans certains hommes trop favoriſés de la Nature pour leur état.

Il eſt donc ordinaire à tous les hommes (à quelques exceptions près) de ſentir l'influence de la liqueur ſéminale, à l'époque de la puberté ; nous avons vu des exemples qui démontrent, que dans certains ſujets, la Nature avoit accéléré le moment de la puiſſance productive. Afin de conſidérer dans tous ſes points l'activité de cette puiſſance, nous citerons quelques individus, qui à l'âge où les forces déclinent, commencèrent à reſſentir les impreſſions vives d'un fluide, qui ne trouble guère que dans la force de l'âge.

J'ai parlé ailleurs d'un vieillard luxurieux, dont les exploits ſeroient incroyables s'ils n'étoient bien atteſ-

tés.

tés. (*a*) Un homme de robe de distinction, du Puy en Vellay, parvenu à sa soixante-quinzième année, se maria par un principe de conscience, ne pouvant plus résister à l'éruption tardive, mais violente, d'un tempérament qui l'excitoit à l'amour. (*b*) Un armurier de Montfaucon, âgé de quatre-vingt ans, reprit tout-à-coup des forces qu'il croyoit perdues pour toujours; il se remaria, & eut de très-beaux enfans. [*c*]

PARMI les exemples d'hommes favorisés dans leur vieillesse des plaisirs de la jouissance, il n'y en a certainement pas de plus surprenant que

(*a*) Chap. III. deuxième partie, *De l'Influence du mariage sur la Santé.*

(*b*) Cette observation communiquée par M. Begon, médecin au Puy en Vellay, se trouve dans les *Mémoires de Trévoux*, Novembre 1708.

(c) *Idem.*

l'hiſtoire du célèbre Anglois Thomas Parr. Tout le monde ſait que ce payſan de *Shropshire* mourut à l'âge de 152 ans & 9 mois; ce que bien des perſonnes ignorent, c'eſt qu'à cent vingt ans, ayant épouſé une veuve, les organes ſpermatiques fournirent encore à cet homme extraordinaire, les moyens de ſavourer la volupté & de la faire partager à ſa femme : celle-ci affirma après la mort de ſon mari, qu'il n'y avoit que douze ans que le commerce du mariage étoit interrompu entr'eux. (*a*)

(*a*) Voyez la *Collection Académique*, tom. II. Les *Tranſactions Philoſophiques*, année 1668. Parr étoit un pauvre payſan, qui ne vécut pendant preſque toute ſa vie que de vieux fromage, de lait, de pain, de petite bière, & de petit lait. Cet homme fut capable juſqu'à la centième année de faire tous les ouvrages d'un laboureur, & même de battre le bled. Il mourut à Londres le 16 Décembre 1635, chez le Comte d'Armidel. On attribue ſa mort, (car il au-

DANS tous les temps il s'eſt trouvé quelques hommes en qui la Nature a prolongé l'uſage du phyſique de l'amour. Valère Maxime rapporte que Maſſaniſſa, Roi de Numidie, engendra Méthynnate après quatre-vingt-ſix ans. Un autre hiſtorien beaucoup plus moderne, a écrit que Vladiſlas, Roi de Pologne, fit deux garçons à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; & Felix Platerus, dit que ſon grand-père étoit âgé de cent ans quand il ceſſa d'être père. (*a*) L'hiſtoire de l'Académie des

---

roit pu vivre encore plus long-temps, à en juger par l'état dans lequel ſe trouvèrent tous les viſcères à l'ouverture du cadavre,) au changement d'air, au régime peu exact qu'il ſuivit dans une maiſon opulente, & à l'abondance des vins de toute eſpèce qu'on lui laiſſoit boire, après avoir été accoutumé à une vie ſobre & frugale.

[*a*] *Anecdotes de Médecine*, tom. II. *Tableau de l'Amour conjugal*, première partie, chapitre III, article VI.

Sciences fait mention d'un homme du Diocèse de Séez, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, qui épousa une femme grosse de lui, & qui en avoit quatre-vingt-trois : elle accoucha à terme d'un garçon. (*a*) Cet exemple est plus frappant ; car les femmes pour engendrer, ont un temps plus limité que les hommes.

A ces observations, j'aurois pu en ajouter plusieurs autres, si je n'eusse craint de rappeller des fables qui révoltent la raison. On lit dans l'*histoire des Indes* de Maffée, que lorsque Acuna entra dans la ville de *Diou*, on lui présenta un vieillard âgé de 335 ans, avec son fils qui en avoit 90. Il avoit changé trois fois de barbe,

(*a*) Cette observation fut envoyée à l'Académie par M. l'Evêque de Séez. Voyez *les Mémoires* pour l'année 1710.

& étoit rajeuni autant de fois : enfin, il mourut âgé de 400 ans. Le missionnaire Jacinte, parmi le récit des circonstances singulières de la vie de cet homme, dit qu'il professa trois Religions ; qu'il fut cent ans payen, trois cens ans mahométan, & que des Religieux le baptisèrent sur la fin de ses jours. [a]

---

[a] On peut consulter à ce sujet, les *Observations curieuses sur toutes les parties de la Physique*, &c. tom. III. *sur quelques vieillards qui ont rajeuni.*



CHAPITRE III.

Du Flux Menſtruel.

ON nomme ainſi un écoulement de ſang par le conduit de la pudeur, qui vient périodiquement de 20 en 20, de 25 en 25, de 30 en 30 jours plus ou moins. On a nommé ce flux, *mois*, *règles*, *ordinaires*, à cauſe de ſon période, *purgations de la femme*, parce que toute l'habitude de ſon corps eſt purgée par ce moyen de la ſuperfluité du ſang. On nomme auſſi cet écoulement *fleurs*, (*a*) à cauſe qu'à l'exemple des arbres, qui ne portent point de fruits s'ils ne ſont

(*a*) Quelques étymologiſtes prétendent que cet écoulement a été nommé fleurs, du mot latin *fluere*, fluer, couler.

précédés de fleurs, la femme pour l'ordinaire, car on verra qu'il ſe trouve des exceptions ; ne conçoit pas avant d'avoir été réglée.

Il faudroit faire un volume ſi on vouloit rapporter les ſentimens différens des médecins ſur la cauſe de cet écoulement : ce ſeroit même le ſujet d'une queſtion intéreſſante : ſavoir, ſi ce flux eſt dans la Nature ou non ? Ceux qui prétendent que l'oiſiveté, la bonne chère ſuffiſent pour faire éclorre les fleurs, peuvent ſoutenir qu'elles ne ſont pas dans la Nature, tandis que ceux qui les croient eſſentielles à l'accroiſſement du fœtus, verroient l'eſpèce humaine s'anéantir ſi les femmes ceſſoient d'être réglées.

En laiſſant le ſentiment de ceux qui admettent pour cauſe des menſtrues un ferment particulier qui gonfle & dé-

chire les vaisseaux ; en laissant encore celui qui donne à ce sang superflu, une âcreté pénétrante & maligne, capable de chercher à se faire jour ; en laissant, dis-je, ces sentimens, nous ne serons pas forcés pour en admettre un autre, à faire intervenir l'influence de la lune sur les femmes. On convient aujourd'hui assez généralement que le sang qu'elles perdent tous les mois, est un sang surabondant, le même qui circule dans les vaisseaux, & que cette évacuation n'a d'autre cause que la *pléthore* générale, & sur-tout particulière. (*a*)

CETTE pléthore générale précède

(*a*) Ce sentiment, qui a été celui de Galien, fut développé par M. Freind, & suivi par les plus célèbres physiologistes, tels que Boerhaave, Sthal, Duverney, Senac, &c. C'est aussi le sentiment de l'auteur d'une Thèse soutenue à Paris en 1756. *An catamenia à plethora ?* dans laquelle on conclut pour l'affirmative.

l'écoulement, & elle augmente même pendant ce temps-là. C'est une plénitude des vaisseaux qui se trouvent dilatés par l'effort que fait le sang contre leurs parois : on s'en apperçoit aisément au gonflement des mamelles, à la rougeur, à l'abattement des yeux, &c. La plénitude doit être plus considérable dans les vaisseaux de la matrice, parce qu'ils offrent moins de résistance, ce qu'il seroit facile de démontrer : (*a*) de là naît donc cette plénitude parti-

(*a*) Les vaisseaux dont il s'agit, étant fort tendus, fort superficiels, ils doivent aisément se dilater & céder à l'effort du sang ; d'ailleurs cet effort augmente dans la matrice, parce que les vaisseaux qui y vont, ont plus de longueur & de diamètre que ceux des autres parties ; parce que les veines qui doivent reprendre le sang des artères, faisant des contours prodigieux, le chemin que ce sang doit parcourir est très-long, & la résistance est considérable de la part des vaisseaux qui doivent soulager la matrice de la trop grande quantité de sang qu'elle reçoit.

culière, augmentée par la lenteur avec laquelle les veines renvoient le sang qu'elles ont reçu des artères.

Le sang des règles est naturel, vermeil, & n'a point cette malignité que lui ont prêtée certains Naturalistes. C'est à tort que les anciens ont écrit que les femmes, dans le temps de cet écoulement, font mourir par leur toucher une vigne qui pousse; qu'elles rendent un arbre stérile, qu'elles font aigrir le vin, & rouiller le fer & l'acier; qu'elles procurent de fausses couches à une femme grosse, qu'elles en rendent une autre stérile; qu'elles font enrager un chien, rendent un homme fou, &c.

Paracelse, dont les extravagances déshonorent le savoir, Paracelse regardoit le sang menstruel comme le plus puissant des poisons; il assure que le diable en produit des araignées, les

puces, les chenilles, & tous les autres insectes dont l'air & la terre sont peuplés. *Cet enthousiaste*, dit M. Jamès, *qui ne manquoit pas d'imagination, & qui avoit perdu par accident dans sa plus tendre jeunesse, toutes les marques de* virilité, *n'échappoit aucune occasion de décrier un sexe, qui lui rappelloit continuellement son état, auquel il ne pouvoit procurer de* plaisir, *& dont il ne pouvoit en recevoir.*

Le sang des règles ne diffère en rien du sang veineux, & n'a aucune mauvaise qualité, si la femme qui le rend est saine; car dans le cas contraire, il doit avoir quelqu'influence sur les objets extérieurs, ainsi que les autres excrétions, lorsqu'elles se font dans un corps infecté de quelque maladie.

On a été partagé sur les vaisseaux qui fournissent ce sang. Les uns ont dit

qu'il venoit des vaisseaux de la matrice; d'autres ont soutenu qu'il venoit du vagin. Il y auroit de l'absurdité à admettre exclusivement l'une ou l'autre de ces deux opinions. Dans l'état naturel le sang sort des vaisseaux de la matrice, mais quelquefois aussi il vient des vaisseaux du vagin; & c'est par ce moyen que l'on explique comment une femme enceinte peut être réglée; car alors le sang reflue de la matrice dans les parties voisines & s'y fait un passage.

Il y a plus: les obstacles qui s'opposent à ce que le sang puisse sortir par les voies ordinaires, l'obligent de refluer vers les parties où il trouve plus de facilité à s'échapper, & ces parties sont quelquefois très-éloignées de celles où doit se faire l'excrétion des règles. Les observations de Médecine présentent plusieurs faits qui appuient ce sentiment.

UNE femme grosse de son troisiéme enfant, eut un écoulement périodique de sang par le jarret gauche. (*a*) Une autre étoit réglée par la bouche. (*b*) Le flux menstruel se fit un passage par les oreilles à une personne dans laquelle il étoit supprimé. (*c*) Dans un autre sujet il prit son cours par les mamelles, & un bouton situé à la joue. (*d*) Enfin, on a vu des femmes qui étoient réglées par le bout des doigts. On conçoit aisément que cette surabondance de fluide ne pouvant se faire un passage par les voies

---

[*a*] *Ephémérides de l'Académie des curieux de la Nature*, année 1670. Observ. 96.

(*b*) Voyez le *Journal de Médecine*, Novemb. 1757.

[*c*] *Dictionnaire de Médecine*, art. MENSES. Forestus, Rodricus à Castro, Vander Wiel, & beaucoup d'autres auteurs nous ont laissé des observations semblables.

(*d*) *Journal de Médecine*, Janvier 1759.

ordinaires, elle ſe jette ailleurs & y force les vaiſſeaux.

D'APRÈS ce qui a été dit en parlant des changemens qui s'opèrent à l'âge de puberté, il eſt facile de rendre raiſon de l'éruption du flux menſtruel à cette époque. Les organes ſe fortifient, réſiſtent davantage à l'impulſion des ſucs qui fourniſſent à l'accroiſſement, dont une partie eſt alors ſurabondante & fournit la matière des règles. Rien ne prouve plus ſenſiblement l'effort que fait la Nature, dans ces momens critiques, que les difficultés, les mal-aiſes, les maladies quelquefois ſi dangereuſes qu'éprouvent les jeunes filles, lorſque le terme qui marque cet écoulement approche.

LES alimens, le climat, les paſſions doivent accélérer le moment de l'éruption des régles. Dans les climats les

plus chauds de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, la plupart des filles ont à dix & même à neuf ans, l'écoulement périodique; il est moins abondant que dans les pays froids, parce que dans ces derniers, la transpiration étant moins abondante, la matière en doit nécessairement refluer sur les autres excrétions. Mais selon l'auteur de l'*Histoire Naturelle*, il y a sur cela plus de diversité d'individu à individu, que de peuple à peuple; car dans le même climat & dans la même nation, il y a des femmes qui tous les quinze jours sont sujettes au retour de cette évacuation, & d'autres qui ont jusqu'à cinq & six semaines d'intervalle. (*a*) Les femmes qui mangent plus que les autres & qui ne font point d'exer-

(*a*) *Histoire Naturelle*, tom. IV. *De la Puberté*.

cice, ont des menstrues plus abondantes. Ainsi, c'est assez mal à propos qu'on a voulu fixer la quantité de sang que doit fournir cette évacuation pour que la femme jouisse d'une bonne santé. Cette quantité varie dans chaque individu. Hippocrate l'avoit estimée à neuf onces; on l'a réduite à trois onces en Angleterre; on croit qu'elle peut aller de quatorze à seize en Espagne, qu'elle est d'environ six en Hollande, & beaucoup moindre en Allemagne, ce qui se contredit beaucoup; mais il faut convenir que les indices que l'on peut avoir sur ce fait sont fort incertains: ce qu'il y a de sûr, c'est que cette quantité varie beaucoup dans les différens sujets & dans les différentes circonstances: on pourroit peut-être aller depuis une ou deux onces, jusqu'à une livre & plus. Les Groënlandoises ne sont point su-

jettes à ce flux ; c'est du moins ce qu'assurent les voyageurs : on en dit autant des femmes du Brésil.

La durée de l'écoulement est de trois, quatre ou cinq jours dans la plupart des femmes, & de six, sept, & même huit dans quelques-unes, ce qui varie encore beaucoup par l'influence du climat, les alimens & les mœurs. On a dit que cet écoulement se faisoit pendant trois jours en Angleterre, quatre en Hollande ainsi qu'en France, & beaucoup plus long-temps en Allemagne ; ce qui ne s'accorde pas non plus avec la quantité de sang que l'on a évaluée pour les femmes de chacune de ces nations.

On a regardé aussi comme une preuve du bon état de la santé, l'abondance de la matière qui cause l'écoulement périodique ; & ce n'est certainement pas le sentiment des médecins ins-

truits. Cette abondance provient quelquefois de l'abus des choſes *non-naturelles*, ſur-tout de l'oiſiveté & de la bonne chère : or, je demande ſi ce ſont les perſonnes gourmandes & oiſives qui ſe portent le mieux? Elles ſont cependant réglées plus abondamment que les autres, & les femmes pléthoriques le ſont ſouvent deux fois en trente jours. En Perſe, où la luxure & l'oiſiveté règnent parmi les femmes ; les fleurs paroiſſent deux, & même trois fois durant l'eſpace de trente jours: ſans aller chercher des exemples éloignés, n'obſerve-t-on pas que chez nous, les règles ſont d'autant plus abondantes, & leur écoulement d'autant plus long, chez quelques perſonnes, que celles-ci font moins d'exercice? Les hommes mêmes, qui mènent une vie trop ſédentaire, ne ſont-ils pas plus expoſés aux hémor-

rhoïdes que ceux qui font beaucoup d'exercice ?

L'ABONDANCE des règles influe peut-être davantage qu'on n'imagine, ſur la multiplication de l'eſpèce. Je crois que la régularité de l'écoulement périodique facilite la conception, & qu'il eſt des femmes qui ne conçoivent pas, à moins qu'elles ne ſoient approchées immédiatement après la ceſſation du flux menſtruel. (*a*) Mais combien d'autres ne peuvent parvenir

(*a*) » Le ſentiment augmente dans la matrice à » l'approche des règles ; elle a un goût plus *exquis* » & plus *délicat*, qui continue même quelques » jours après qu'elles ont ceſſé. C'eſt auſſi le temps » auquel les femmes ont le plus de deſirs, & ſont » les plus amoureuſes. Elles doivent concevoir » plus facilement ; car j'imagine que la conception » dépend beaucoup de la *gaieté* de la matrice. » *Traité des principaux objets de Médecine, avec un ſommaire de la plupart des Thèſes*, &c. par M. Robert, tom. I. chap. V.

à être mères, parce que la génération eſt interrompue par la préſence du ſang qui veut forcer les vaiſſeaux, avant que le fœtus puiſſe réſiſter à cette impulſion? Il eſt démontré que, ſur-tout dans les premiers temps de la groſſeſſe, les femmes reſſentent à l'époque où elles devroient être réglées, certaines ſenſations, quelquefois douloureuſes, qui annoncent les efforts que fait un fluide qui cherche à ſe dégager de la maſſe des humeurs. Suppoſons ce fluide aſſez abondant pour forcer les vaiſſeaux qui le contiennent, il en réſultera une hémorragie aſſez conſidérable, un écoulement capable d'occaſioner l'*avortement.* Quel eſt le praticien qui dans le cours de ſa vie, n'a pas vu certaines femmes devenir enceintes ſix, huit fois, & quelquefois davantage, ſans que ces femmes aient pu jouir de la ſatisfaction de devenir mères? J'ai vu, dit

M. Tiſſot, une femme qui s'eſt bleſſée douze fois à trois mois, ſans avoir jamais pu paſſer ce terme. (*a*)

CES accidens ſont plus rares à la campagne que dans les villes, parce qu'en général, les femmes qui habitent les campagnes, faiſant beaucoup plus d'exercice que les citadines, elles ont moins d'humeurs ſuperflues; elles ſont réglées moins abondamment; le ſang qui doit fluer n'eſt pas en aſſez grande quantité pour occaſioner dans les premiers termes de la groſſeſſe, les malheurs dont on ne voit que trop d'exemples à la ville. La trop grande

(*a*) *Eſſais ſur les maladies des gens du monde*, art. VII. Une première fauſſe-couche en entraîne ſouvent une ſeconde, & celle-ci une troiſième, car les pertes affoibliſſant les femmes, il eſt aſſez rare que la fibre puiſſe reprendre le ton qu'elle avoit auparavant, & la moindre incommodité, le plus léger accident, ſuffit alors pour cauſer une fauſſe-couche.

quantité de ſang menſtruel détruit donc chaque année un nombre conſidérable de germes tout développés, & dont l'anéantiſſement eſt en pure perte pour la Nature. Que l'on ajoute encore à cela les conceptions rendues impoſſibles par la même raiſon, je veux dire, par la difficulté que la liqueur ſéminale trouve à pénétrer juſqu'au lieu marqué pour la génération, à cauſe du peu de reſſort qu'ont des parties preſque toujours abreuvées d'humeurs; & l'on conviendra que les règles exceſſives doivent influer avec force ſur la population.

Il faut encore ajouter à l'abondance des règles, leur irrégularité, pour concevoir tout le ravage qu'elles peuvent faire. Quelques femmes oiſives ſont ſujettes à de très-fréquens retards ſans cauſe apparente; ſouvent la ſuppreſſion eſt de deux ou trois mois;

quelquefois il y a de la régularité dans le temps des retours, mais une diminution ſenſible dans la quantité, & ces différences dans les mêmes individus, conduiſent à la langueur, à l'abattement, aux maux de tête & aux obſtructions. Combien de femmes chez leſquelles des colliques effrayantes, des convulſions horribles, précèdent chaque mois l'apparition des règles ! Ces colliques, appellées par M. Tiſſot, *colliques menſtruelles*, ſont placées par cet habile médecin, parmi les maladies des femmes de la ville, & c'en eſt aſſez pour indiquer ce qui les produit, & ce qui peut y remédier.

A la campagne, où la Nature conſerve encore des droits, on ne retrouve que rarement les accidens qui précèdent ou accompagnent l'écoulement périodique. Les pâles couleurs eſt ce

qu'on y observe le plus fréquemment dans de jeunes filles, chez lesquelles cet écoulement a de la peine à s'établir. Des filles de dix-huit & même vingt ans, ne sont pas encore parfaitement réglées, mais lorsqu'une fois elles y sont parvenues, [& l'exercice auquel elles se livrent est si propre à les y amener!] elles se maintiennent dans un état vigoureux, le période se fixe, & rarement il se dérange; à moins que quelqu'accident imprévu ne cause du désordre dans l'économie animale.

Aussi les habitans de la campagne, malgré certaines circonstances qui doivent nécessairement influer sur leurs générations, sont-ils ceux des hommes qui fournissent le plus de membres à l'Etat, & la régularité du flux menstruel dans les campagnardes y coopère beaucoup. Une femme oisive, pléthorique,

thorique, n'eſt pas toujours en état de partager les douceurs de l'amour, lorſque le deſir aiguillonne ſon mari; & dans le court intervalle que lui laiſſe l'écoulement périodique, il peut arriver que les mêmes diſpoſitions ne reprennent pas à l'homme, ou qu'un nouvel écoulement détruiſe toutes les eſpérances qu'il avoit conçues. A l'égard des femmes chez leſquelles le flux ſe fait irrégulièrement, & qui ſont ſujettes à des ſuppreſſions, que peuvent cauſer auſſi l'indolence & le peu de reſſort des vaiſſeaux, je demande ſi on peut raiſonnablement aſſurer, même après la conception, qu'elles auront le bonheur d'être mères.

ÊTRE mère! ce nom eſt ſi doux! Il porte avec lui une ſenſation ſi délicieuſe, qu'il ſe trouve des femmes qui ne croiroient trop acheter ce titre glorieux par le ſacrifice de leur for-

tune ; mais ici s'agit-il de l'opulence ? Tout eſt égal dans la Nature ; les mines du Pérou n'ont aucune influence ſur elle ; l'or peut ſervir l'ambition, mais rend-il heureux ? La Nature a voulu que les germes du bonheur fuſſent dans nous-mêmes, & c'eſt-là que l'homme doit les chercher. Malgré les écarts qui nous éloignent d'elle à chaque inſtant, & qui devroient nous attirer ſon indifférence, elle a voulu encore que nous puiſſions retrouver dans ſon ſein des moyens ſalutaires de nous rapprocher de notre état primitif..... Que la femme, ſtérile accidentellement, n'offre pas à la Nature des ſacrifices qu'elle ne peut recevoir ; qu'une telle femme mérite d'être mère en annonçant qu'elle veut l'être ; que l'activité donne du reſſort à toutes les parties de ſon individu ; qu'un régime ſain répare les déſordres cauſés par l'intempérance ;

que le flambeau de la Nature l'éclaire, & soit substitué à ces lumières qui dans les ténèbres insultent l'ordre suprême établi par le Créateur. Les repas de nos ancêtres étoient simples comme eux ; ils consacroient au repos les heures que le soleil n'éclairoit pas .... Quels hommes étoit-ce ! Quelles femmes avoient-ils pour compagnes ! Connoissoit-on ces maladies modernes, ces vapeurs, ces suppressions, cette *foiblesse* d'existence ? .... L'ancien *Chevalier* François, après une campagne fatigante, étoit accueilli par sa *Dame*, qui d'une main recevoit ses armes pesantes, & de l'autre le pressoit contre son sein. Leurs enfans essayoient la lance redoutable, avec laquelle leur père avoit combattu : ces armes sont aujourd'hui dans nos arsenaux, & l'homme vigoureux de nos jours les regarde avec étonnement.

L'ÉRUPTION des règles eſt aſſez généralement regardée comme néceſſaire pour annoncer la puberté : j'ai dit, au chapitre qui a cet état pour objet, que le flux menſtruel le prévient quelquefois, puiſque des filles auroient annoncé la puberté preſqu'en naiſſant, ſi ce flux n'en étoit dans certains cas un ſigne équivoque. Je ne rapporterai pas ici les obſervations que j'ai indiquées ailleurs. (*a*) Je dois combattre un préjugé dont quelques perſonnes ſont trop prévenues : elles aſſurent, en comparant les femmes aux végétaux, que les premières ſont incapables d'uſer du mariage ſi elles ne ſont réglées; que du moins la conception n'aura pas lieu dans ces individus; parce que ſemblable aux arbres, la femme ne peut porter de fruits qu'a-

---

(*a*) Voyez le chap. VI. du ſecond volume.

près avoir montré des fleurs. Cette prévention peut être désavantageuse à une jeune fille très-propre au mariage, & dont l'aptitude à cet état est quelquefois la cause de ce retard. Elle peut encore être désavantageuse à des époux, qui s'imaginant ne point trouver dans leur femme le signe qui annonce la capacité requise pour la conception, négligeroient de s'en occuper, & se chagrineroient sur un mal qui n'en est pas toujours un.

Il arrive quelquefois, dit M. de Buffon, que la conception devance les signes de la puberté; il y a beaucoup de femmes qui sont devenues mères avant que d'avoir eu la moindre marque de l'écoulement naturel à leur sexe; il y en a même quelques-unes qui, sans être jamais sujettes à cet écoulement périodique, ne laissent pas d'engendrer. Ceci prouve bien claire-

ment que le sang des menstrues n'est qu'une matière accessoire à la génération, qu'elle peut être suppléée........ On sait aussi que la cessation des règles, qui arrive ordinairement à quarante ou cinquante ans, ne met pas toutes les femmes hors d'état de concevoir; il y en a qui ont conçu à soixante ans, à soixante & dix ans, & même dans un âge plus avancé. On regardera si l'on veut ces exemples, quoiqu'assez fréquens, comme des exceptions à la règle; mais ils suffisent pour faire voir que la matière des menstrues n'est pas essentielle à la génération. (*a*)

On observe tous les jours des filles assez âgées pour devoir être nubiles, en qui l'éruption du sang menstruel ne s'est pas encore faite; mais on remarque

(*a*) *Histoire Naturelle*, tom. IV. *De la Puberté.*

aussi que le mariage donne à ces individus ce qu'on croit leur manquer pour être capables de concevoir. Et quand après les approches de l'homme l'écoulement du sang menstruel ne surviendroit pas, il seroit absurde d'en prendre aucun chagrin, puisque la femme a pu concevoir sans cet écoulement.

FABRICE Hildan parle d'une femme de quarante ans, qui n'avoit jamais été réglée, ni avant, ni après son mariage, & qui avoit cependant eu sept enfans, qui tous ont joui de la meilleure santé. (*a*) La femme d'un meûnier, âgée de vingt-quatre ans, lorsque M. Roesler donna l'observation dont elle est le sujet, après huit

(*a*) *Ephémérides d'Allemagne*, ann. 1675 & 1676. Rondelet fait l'histoire d'une femme de Montauban qui accoucha douze fois, & Joubert celle d'une autre qui eut dix-huit enfans, sans que ces femmes eussent jamais été réglées.

années de mariage, n'avoit jamais eu jusqu'alors la maladie de ſon ſexe, que pendant ſes groſſeſſes; de ſorte qu'elle étoit aſſurée d'être enceinte lorſque ſes règles paroiſſoient. (*a*)

DES obſervations nombreuſes affirment que l'écoulement périodique peut ſe prolonger juſques dans l'extrême vieilleſſe, & même reparoître après une interruption de beaucoup d'années. M. de la Mettrie a vu à *Saint-Malo*, une Religieuſe âgée de ſoixante ans, & qui étoit encore réglée. On trouve dans le *Journal de Médecine* (*b*) l'obſervation ſingulière d'une femme qui ceſſa d'être réglée à quarante-cinq ans, & chez laquelle l'écoulement périodique reparut dans la ſoixante-douzième année, par une peur qu'eut cette fem-

---

(*a*) *Ephémérides d'Allemagne*, année 1672.

[*b*] Tome XVI, pag. 153.

me. Elle étoit encore très-bien réglée à soixante & quinze ans. Une femme de condition dans le Vellay, eut l'écoulement de son sexe dans sa centième année, après cinquante ans de suppression, de même que dans la fleur de sa jeunesse. [a]

On sait que le dérangement des régles & leur suppression, outre les coups qu'ils portent à la population, occasionent aux femmes un si grand nombre de maladies, & de caractères si différens, que d'habiles médecins sont embarrassés sur les moyens de les combattre; ils le sont d'autant plus, que

(a) *Mémoires de Trévoux*, Novembre 1708. Madame la Marquise de S..... V..... qui fait le sujet de cette observation, continua encore à être réglée jusque dans sa cent quatrième année. Ce fait contredit ce qu'avance M. de la Mettrie, que l'apparition des régles dans un âge aussi avancé, annonce une prompte mort.

la variété des ſymptômes qui ſe pré-ſentent ne permet pas toujours d'en connoître la véritable cauſe. Ces maladies ſont auſſi d'autant plus funeſtes, qu'il faut peu de choſe pour diminuer ou ſupprimer les règles dans une femme délicate & ſenſible. La crainte, la colère, la frayeur, un air épais & lourd, les alimens qui échauffent ou irritent, l'eau à la glace, l'uſage des acides, la vie ſédentaire & oiſive, ſont autant d'agens qui peuvent cauſer la ſuppreſſion ; & il eſt facile de décider quelles femmes doivent y être les plus expoſées. (*a*)

[*a*] Je ne contredis pas cè que j'ai dit plus haut. Les femmes oiſives, par la raiſon qu'elles perdent plus de ſang menſtruel que les autres, & que les intervalles entre les règles ſont moins conſidérables, deviennent auſſi plus expoſées aux accidens que cauſe une ſuppreſſion ſubite. Elles ſont par leur foibleſſe ſuſceptibles des plus légères impreſſions : j'ai vu une de ces femmes obligé de gar-

Il s'offre ici naturellement une question intéressante : savoir, *si par les loix de la Nature, les hommes sont sujets aux mêmes évacuations périodiques que les femmes ?* Sanctorius affirme cette évacuation, & d'autres médecins soutiennent le contraire. Cette question fut proposée à Paris aux écoles de Médecine en 1764, par M. de la Poterie, qui conclut affirmativement. Ce médecin, après avoir défini les évacuations périodiques, & avoir décrit les principaux symptômes qui annoncent cet événement chez une jeune fille, évacuations qu'il convient être beaucoup plus sensibles chez les fem-

der le lit à chaque retour du flux menstruel ; s'exposoit-elle aux impressions de l'atmosphère, la suppression de l'écoulement excitoit un gonflement à la poitrine, une oppression qui ne cédoit qu'aux saignées, & aux remèdes employés pour rétablir le cours ordinaire de la Nature.

mes que chez les hommes; prétend que ceux-ci, à cette différence & à la qualité des symptômes près, éprouvent également tous les mois une évacuation critique, dont il cite une infinité d'exemples. Entr'autres il rapporte ceux d'un marchand de Leyde, qui, selon Freind, avoit tous les mois une évacuation par les hémorrhoïdes; d'un Irlandois par le bout du petit doigt; de différens sujets par les pores, ou par le vomissement, ou par divers couloirs. Boerhaave a observé que certains maux de têtes périodiques ne reconnoissoient pas d'autres causes.

Si l'on se rappelle que l'écoulement périodique a pour cause première la plénitude, on conviendra que chez les hommes pléthoriques & oisifs, il doit se faire une secrétion plus ou moins considérable de l'humeur superflue, & que sa suppression doit causer des ac-

cidens, qui, pour pluſieurs raiſons, doivent être moins graves que chez les femmes.

On a vu quelques hommes avoir le flux menſtruel d'une manière bien marquée. Zacutus Luſitanus nous en a laiſſé une obſervation très-ſingulière. C'eſt celle d'un homme privé de barbe, & qui tous les mois, éprouvoit durant quatre ou cinq jours une hémorragie aſſez conſidérable, par une partie point du tout faite pour donner paſſage au ſang; & s'il arrivoit que cet écoulement ſe fit avec quelque difficulté, des reſſentimens de collique, un mal de reins, une peſanteur extraordinaire, l'avertiſſoient de recourir à une ſaignée du pied, qui rappellant ce cours étrange, diſſipoit tous les accidens. (*a*)

(*a*) *Anecdotes de Médecine*, tom. II, Anecdote CXXXIII.

Un berger étoit positivement dans le même cas, à cela près, qu'il approchoit davantage de la nature du sexe, par un sein aussi beau, aussi bien formé que celui d'une fille de vingt ans. Il n'étoit pas le seul de sa famille qui offrît un écoulement aussi singulier : son père & quinze frères participoient tous à ce merveilleux phénomène. (*a*) Il doit être très-rare, parce que chez les hommes le sang circule plus librement que chez les femmes ; ayant le bassin plus étroit & par conséquent peu de vaisseaux artériels qui s'y distribuent, la plénitude dans cette cavité n'est pas ordinairement considérable. S'il y a néanmoins trop de sang, il gonfle, distend la veine *hémorrhoïdale* interne, & forme cette tumeur connue sous le nom d'*hémorrhoïdes*, par

(*a*) *Journal de Médecine*, tom. V. pag. 280.

laquelle des hommes perdent chaque mois un ſang épais & ſurabondant.

CETTE eſpèce d'hémorrhoïdes tient lieu de flux menſtruel aux hommes qui ont les vaiſſeaux mous & foibles, le ſang épais, le tempérament lâche, ſpongieux & gras, qui font bonne chère, & mènent une vie trop ſédentaire. Ils doivent ſe garder de mettre aucun obſtacle à cet écoulement qui les débarraſſe d'un ſang inutile, capable de cauſer de grands ravages. Les anciens ont appellé cette évacuation le *flux d'or*, & ce n'eſt pas ſans raiſon, pour les avantages qu'il procure dans pluſieurs circonſtances.

STHAAL d'après les anciens & ſurtout d'après Hyppocrate, avoit bien reconnu l'efficacité des hémorrhoïdes dans pluſieurs maladies, lui qui nous a laiſſé des pillules connues ſous ſon nom, & dont la propriété eſt de pro-

voquer le flux hémorrhoïdal. Les Allemands & les peuples qui habitent le nord, sont tellement convaincus de l'utilité des hémorrhoïdes, qu'ils ont des recettes dont ils usent pour les faire fluer lorsqu'elles ne paroissent pas. (*a*)

On trouve dans les *Transactions philosophiques*, une observation qui suffira pour démontrer le danger auquel on s'expose en voulant s'opposer à un écoulement quelconque, par lequel la santé est raffermie. Un jeune homme de vingt-quatre ans, avoit depuis son enfance une hémorragie au pouce de la main gauche, d'où le sang sortoit régulièrement tous les mois, jusqu'à la

---

(*c*) On peut consulter à ce sujet, le *Traité de Médecine*, &c. par M. Robert, tom. II. chap. IV. Les observations que contient ce chapitre sont très-intéressantes, & appuient avec force ce que nous avons avancé.

quantité de quatre onces. A ſeize ans il en perdoit juſqu'à une demi-livre, & malgré cette perte, il ſe portoit bien & ne ſe ſentoit nullement affoibli. Enfin, à l'âge de vingt-quatre ans, il s'aviſa d'appliquer un fer chaud ſur ſon pouce, & par ce moyen arrêta le cours du ſang, mais il lui en coûta cher. Depuis ce temps-là il ne s'eſt jamais bien porté; il eſt au contraire devenu ſujet à des crachemens de ſang qui ont épuiſé ſes forces, à de violentes coliques, à de grandes foibleſſes & à pluſieurs autres maladies. [*a*]

FAUT-IL conclure d'après ces faits, que les hommes ſont ſujets à une évacuation périodique comme les femmes? Je n'oſe l'aſſurer, mais je crois que, vu notre manière de vivre actuelle,

---

(*a*) *Tranſactions philoſophiques*, année 1702. *Voyez* auſſi le même Recueil, année 1685.

chaque individu a beſoin, ſur-tout celui qui n'exerce point aſſez ſes facultés corporelles, de ſe procurer de temps en temps une évacuation qui remette dans l'économie animale, l'équilibre néceſſaire pour y maintenir le bon ordre. L'homme des champs, eſt celui de tous les hommes dans lequel cette évacuation doit être moins ſenſible. Parmi les artiſans ſédentaires elle eſt d'une néceſſité abſolue, & ils languiſſent ſi elle n'a pas lieu. Les hommes de Lettres, les gens du monde, les religieux, enfin tous les états dans leſquels on eſt preſqu'inactifs, ſe trouvent dans le même cas que les artiſans ſédentaires. Si chaque individu s'attachoit à étudier ce qui ſe paſſe phyſiquement en lui, (& cette étude conſiſte dans une obſervation facile à faire) il découvriroit dans ſa conſtitution les moyens de ſe fortifier le tempérament. Tel

homme, s'il y prend garde, s'appercevra que les douleurs vagues dont il se ressent certains jours du mois, annoncent une évacuation quelconque qu'il faut favoriser. Il en est de même des assoupissemens, des migraines, des lassitudes, des éblouissemens, auxquels d'autres personnes sont sujettes de temps en temps. Si, au lieu de se mettre au lit, de faire appeller le médecin pour ces légères indispositions, on consultoit la Nature, tout n'en iroit que mieux; car le lit surtout, est mortel aux hommes de nos jours....... Nous ne sommes heureux, qu'à proportion que nous nous éloignons de la Nature, les véritables médecins en rapprochent les principes de leur science!

En m'étendant un peu sur l'objet dont il est question, je ne crains pas que l'on me reproche de m'être écarté

du plan que je me ſuis tracé. J'ai cru devoir parler des indiſpoſitions qui affectent les hommes, dès qu'elles ſont relatives aux évacuations périodiques des femmes. Bien-loin d'avoir approfondi cet objet, je ne l'ai qu'effleuré; mais ce que j'en ai expoſé donnera peut-être envie à quelques-uns de mes lecteurs d'en ſavoir davantage. Ils n'auront pas beſoin de livres pour celà; ils trouveront dans l'étude de leur tempérament tout ce qu'ils peuvent deſirer, & la cauſe de leurs indiſpoſitions une fois connue, il ſera facile d'y remédier.

Les femelles des brutes ne ſont point ſujettes à un écoulement périodique ainſi que les femmes: (*a*) il n'eſt pas

---

(*a*) Il faut en excepter les femelles de quelques eſpèces de ſinges.

difficile d'expliquer pourquoi on obſerve cette différence. Les animaux ont les vaiſſeaux de la matrice plus durs, par conſéquent point aſſez dilatables pour admettre plus de fluide qu'ils n'en doivent recevoir. D'ailleurs, les animaux ſont preſque toujours dans une ſituation horizontale qui doit occaſioner une circulation plus égale que dans les femmes, dont la ſituation perpendiculaire détermine une plus grande quantité de ſang vers les parties naturelles & en rend le retour moins facile. Quoique les animaux en général prennent beaucoup de nourriture, l'exercice qu'ils font, empêche qu'ils n'aient une trop grande quantité de ſang, & rien ne prouve mieux ce que j'ai dit plus haut, en parlant des femmes dont les règles ſont trop abondantes, que ce qu'on obſerve dans les femelles des brutes. Il eſt très-rare qu'el-

les avortent, parce que les vaisseaux de la matrice n'ont pas à résister aussi fréquemment à l'impulsion du sang superflu qui force & distend les vaisseaux dans lesquels il circule.

JE terminerai ce chapitre par une réflexion que m'a fait naître l'état malheureux dans lequel j'ai vu des jeunes filles lors de la première apparition des règles. On devroit, ce me semble, prendre quelques précautions, pour que ce premier écoulement du flux menstruel, n'effrayât point celles en qui il se fait.

J'AI vu une jeune personne aux portes de la mort, faute d'avoir été prévenue sur ce qui devoit lui arriver. Les religieuses qui l'environnoient m'avouèrent que des femmes imprudentes s'étoient amusées de son étonnement, de sa frayeur! ..... L'infortu-

née vécut encore quatre ans, jouiſſant à peine d'une ſanté chancelante, & mourut des ſuites cruelles d'une nouvelle ſuppreſſion cauſée par la peur. Il n'eſt pas de médecin qui ne puiſſe donner pluſieurs obſervations ſemblables, & ces cataſtrophes affligeantes ne doivent-elles pas dicter à une mère ce qu'il faut faire pour les prévenir? On dit tant de choſes inutiles aux enfans! Que ne leur apprend-t-on ce qui doit ſe paſſer en eux aux approches de la puberté! Que ne les prévient-on par des éclairciſſemens ménagés par la prudence, contre la ſurpriſe, la triſteſſe, la frayeur, auxquelles ſont expoſées les filles délicates & ſenſibles, dans des momens critiques, qui peuvent influer ſur le bonheur de leurs jours!

CHAPITRE IV.

De la Génération.

ON ne préſumera pas que j'aie prétendu découvrir le myſtère de la Génération : il eſt encore voilé aux yeux des plus grands Phyſiciens. [a]

L'UNIVERS ſortant du cahos à la voix du Créateur, fut peuplé (du moins le globe que nous habitons) d'animaux dont les eſpèces ſe ſont conſervées par une ſucceſſion prodigieuſe de générations. Le ſpectacle le plus impoſant, & la preuve la plus complette de l'exiſtence de l'Auteur de la Nature,

(a) M. Bonnet, Préface des *Conſidérations ſur les corps organiſés.*

ture, eſt cette quantité étonnante d'eſpèces dans le règne animal, multipliant les individus de chacune des claſſes qui le compoſent, avec cette proportion admirable, par laquelle chaque eſpèce ſe conſerve au milieu d'une deſtruction générale. L'eſpèce ſe conſerve tandis que l'individu meurt, parce que celui-ci ne diſparoît qu'après avoir tranſmis, en quelque ſorte, ſon exiſtence; c'eſt un tribut qu'il doit à la Nature, avant de rentrer dans la maſſe des êtres anéantis.

La fonction par laquelle un individu produit ſon ſemblable, eſt ce qu'on appelle *reproduction* en général; expreſſion qui peut s'appliquer aux animaux, aux végétaux, & que quelques-uns ont même cru devoir étendre au troiſième règne de la Nature. (*a*) La

---

[*a*] Parmi les Anciens, quelques-uns, au rapport

reproduction des animaux est ce qu'on appelle *génération* ; elle demande absolument, dans presque tous les animaux, l'union du mâle avec la femelle. Je dis dans presque tous les animaux, parce qu'il en est quelques-uns qui se reproduisent sans que cette union soit nécessaire : la plupart des poissons, (quoique les deux sexes concourent à cette reproduction,) les pucerons, les polypes, (ces derniers se multiplient même de bouture) prouvent qu'il peut y avoir quelques es-

---

de Pline, ont cru que les pierres produisoient d'autres pierres. M. Peiresc, parmi les modernes, a renouvellé ce sentiment, & M. Tournefort l'a soutenu aidé de nombreuses observations ; il a même montré à l'Académie des Sciences, des morceaux de mines d'or, d'argent & de cuivre d'une structure si singulière, qu'il étoit difficile d'expliquer leur formation sans avoir recours à l'hypothèse des *germes*. Voyez à ce sujet l'*Histoire de l'Académie*, année 1702. *Idem*, 1708 & 1711, *Transactions philosophiques*, 1684.

pèces d'animaux, où l'union des ſexes n'eſt pas néceſſaire à la reproduction.

L'ACCOUPLEMENT de l'homme avec la femme, abſolument néceſſaire pour que la génération ait lieu, produit un individu qui ſera l'un ou l'autre; mais qu'eſt-ce qui le produit particulièrement cet individu? Etoit-il dans la liqueur que le mâle a dardé pendant la copulation? Cette liqueur a-t-elle trouvé dans la matrice un œuf prêt à être fécondé? La femme en partageant les tranſports de l'homme, a-t-elle mêlé à l'humeur ſéminale de celui-ci, un fluide capable de produire un être organiſé comme elle?

CES queſtions doivent reſter inſolubles tant que les plus grands phyſiciens ne s'accorderont pas ſur l'eſſence abſolue de la liqueur ſéminale; & ce que j'ai expoſé ailleurs, démontre combien les ſentimens ſont partagés à ce

ſujet. C'eſt néanmoins de cet accord unanime que dépend la connoiſſance préciſe de notre origine. Si l'homme eſt contenu dans un œuf déposé dans les ovaires, le ſyſtême des molécules organiques s'écroule; mais auſſi que l'on démontre que la femelle ne contient pas d'œufs, il faut alors abandonner les ovaires, reconnoître en leur place des teſticules qui, comme dans le mâle, filtrent & préparent une véritable ſemence. Il faut enſuite ſuppoſer dans ces ſemences, ou l'homme tout entier, ou ſeulement des parties, qui, en s'uniſſant les unes aux autres, concourent à former un animal ſemblable à celui à qui appartient la liqueur. L'homme nage-t-il dans cette liqueur tout formé? Dans ce cas, d'où vient-il? Où étoit-il lorſque les particules du fluide ſéminal étoient encore dans le germe des alimens que la terre

renfermoit dans son sein ? Ce fluide est-il composé d'une infinité de molécules vivantes, qui, par une force que nous ne connoissons pas, s'assimilent entr'elles, & parviennent à former un tout organisé ? ..... J'aimerois encore mieux que l'homme sortît entièrement formé des mains du Créateur, que d'avoir à expliquer d'une manière convaincante l'arrangement de toutes ces parties. Je pourrois éblouir les hommes, qui, dans l'animal, ne voient que l'extérieur ou à-peu près ; mais je n'oserois dire à l'anatomiste, cet étonnant appareil de fibres, de membranes, de vaisseaux, de ligamens, de tendons, de muscles, de veines, d'artères, &c. qui entrent dans la composition du corps d'un animal ; la structure, les rapports, & le jeu de toutes ces parties ; ce tout aussi composé, aussi lié, aussi harmonique ; tout

cela eſt formé par le ſimple concours des molécules mues ou dirigées ſuivant certaines loix à nous inconnues.

Ce qui ſe paſſe durant l'union des ſexes, ne nous met guères plus à portée de découvrir le myſtère de la génération que les ſyſtêmes; parce que ce n'eſt pas dans l'extaſe du plaiſir que l'homme obſerve; & quand même il le pourroit faire, il n'en ſeroit pas plus avancé, à cauſe des bornes qui arrêteroient néceſſairement ſes opérations. Je crois néanmoins qu'il en eſt des découvertes à faire ſur cet objet, comme de celles qui ſe font ſur l'agriculture. Un philoſophe bâtit une hypothèſe du fond de ſon cabinet, tandis que c'eſt *ſur le fait* qu'il faut tâcher de prendre la Nature. L'homme qui obſerve ira plus loin que celui qui s'attache à donner un ſyſtême. (*a*) Il y a

(*a*) » Il y a deux claſſes de ſavans; il y en a qui

plus, un ſeul homme n'eſt pas en état de faire des obſervations ſur leſquelles on puiſſe raiſonnablement compter. Je voudrois, ſi la manière dont ſe fait la génération importe à ſavoir pour le bonheur des hommes, & l'on peut en douter; je voudrois, dis-je, que tous fuſſent admis à donner les découvertes qu'ils auroient pu faire. On m'objectera qu'il en eſt peu en état de s'attacher à ces objets..... Il en eſt aſſez pour renverſer toutes les hypothèſes des philoſophes, ſi on pouvoit interroger les hommes ſur les remarques qu'ils ont pu faire, ou qu'ils feroient dans la ſuite ſur les *données* qui leur ſeroient communiquées.

» obſervent ſouvent ſans écrire; il y en a auſſi qui » écrivent ſans obſerver. On ne ſauroit trop augmenter la première de ces claſſes, ni peut-être trop » diminuer la ſeconde. Une troiſième claſſe eſt plus » mauvaiſe encore, c'eſt celle qui obſerve mal. » *Lettre de* M. de Haller à M. Bonnet.

On sauroit bientôt par ce moyen, si la liqueur que répandent les femmes est essentielle à la génération ; & tel physicien seroit obligé de bâtir un autre systême, s'il s'appercevoit que la plupart des femmes qui sacrifient à l'amour par obéissance, sans partager en aucune façon la volupté, sont celles à qui l'état a le plus d'obligation. On sauroit aussi alors, dans quelle circonstance les époux réussissent le mieux dans ce qu'ils entreprennent. On sauroit, par exemple, en supposant l'émission des deux côtés, s'il est nécessaire qu'elles se fassent en même temps ; & pourquoi certains époux égoïstes dans la jouissance, ne laissent pas de rendre leurs femmes fécondes, quoiqu'ils s'occupent très-peu du plaisir qui n'est pas le leur. On sauroit encore, & il faut avouer que ceci chagrineroit fort les auteurs de certains systêmes ; on

ſauroit, dis-je, qu'il y a des femmes ardentes au plaiſir, qui n'ont pu concevoir que dans certains momens où elles ne deſiroient rien moins que les careſſes d'un époux, auxquelles même elles n'ont répondu en aucune manière que ce puiſſe être..... On ſauroit enfin, comme Socrate, que l'on ne ſait rien; il faudroit recommencer des ſyſtêmes nouveaux, ou du moins beaucoup retoucher les anciens pour les accorder avec les obſervations faites par des *hommes de l'art*.

C'EST alors qu'on pourroit appliquer à la génération, ces paroles de M. Scheuchzer. » On s'eſt trop preſſé de » bâtir des ſyſtêmes; les expériences » ſont les matériaux des ſyſtêmes; il » faut en avoir fait une infinité pour » en bien fonder un; agir autrement, » c'eſt bâtir ſans matériaux..... Mul- » tiplions les expériences; on pourra

» penser à un systême de physique, » quand on aura une Histoire Natu» relle complette. [a] Nous sommes » obligés, disoit il y a long-temps » M. de Fontenelle, à ne regarder » présentement les sciences que comme » étant au berceau, du moins la phy» sique....... Il faut que la physique » *systématique* attende à élever des édi» fices, que la physique *expérimentale* » soit en état de lui fournir les ma» tériaux nécessaires..... Nul systême » général, de peur de tomber dans l'in» convénient des systêmes précipités, » dont l'impatience de l'esprit humain » ne s'accommode que trop bien, & » qui étant une fois établis s'opposent » aux vérités qui surviennent. » (b)

(a) Voyez l'ouvrage de M. Scheuchzer, sur les *Plantes avant le déluge*; les *Mémoires de Trévoux*, Janvier 1713.

(a) *Histoire de l'Académie des Sciences*. Voyez la Préface.

QUE l'on ne m'objecte pas qu'il y a assez long-temps que les hommes s'exercent sur la génération, pour qu'on puisse en exposer le mystère avec la certitude de l'avoir développé : je répondrai que nous sommes très-éloignés d'en savoir suffisamment, même pour hazarder des opinions. On ne sait encore lequel de l'homme ou de la femme contribue immédiatement à la génération ! On n'est pas seulement d'accord sur cette question ; *la femme a-t-elle une semence particulière ou non ?*

EN jetant un coup d'œil sur quelques-uns des systêmes que la vanité d'expliquer toutes les opérations de la Nature a fait imaginer aux hommes, on verra combien les idées se sont changées à la création de chacun de ses systêmes, & si nous sommes beaucoup plus avancé aujourd'hui qu'on l'étoit

du temps d'Ariſtote, relativement à la génération.

Ce Philoſophe (*a*) avoit adopté le ſyſtême qui admet l'homme ſeul comme le principe de la génération, en y fourniſſant la liqueur prolifique; liqueur qui, ſelon lui, ne ſe trouve pas dans la femme, ou du moins n'y ſert à rien pour la formation du fœtus. C'eſt le ſang menſtruel qu'Ariſtote regarde comme néceſſaire dans la femme pour la génération; il ſert à la formation, au développement & à la nourriture du fœtus, mais le principe efficient exiſte ſeulement dans la liqueur du mâle, laquelle n'agit pas comme matière, mais comme cauſe. (*b*)

(*a*) *De Gener.* lib. I.

(*b*) *Hiſtoire Naturelle*, tom. IV. Ariſtote, *Hiſt. Animal.* lib. VII. cap. XVII. *De Generat. Animal.* lib. II. cap. IV.

UNE partie des philoſophes qui ont ſuivi le ſentiment d'Ariſtote, ont cherché, comme Avicenne, des raiſons pour prouver que les femelles n'avoient point de liqueur prolifique, & ils ont abſolument regardé le ſang menſtruel comme la ſeule liqueur fournie par les femelles pour la génération. La ſemence du mâle n'a été regardée par eux que comme un agent capable de communiquer aux menſtrues, un mouvement d'où naiſſoit un individu. Quelques-uns ont avancé que le ſang menſtruel ſuffiſoit pour la formation de l'animal, & que la ſemence de l'homme lui donnoit la vie; qu'en un mot, cette liqueur contenoit l'ame, & que c'étoit l'homme qui la tranſmettoit au fœtus.

HIPPOCRATE en rejetant l'opinion de ceux qui l'avoient précédé, opinion

dans laquelle l'homme avoit ſeul tout l'avantage, puiſque la femme étoit deſtinée à donner ſeulement le lieu où l'embryon devoit être dépoſé; Hippocrate, dis-je, a cru que le concours & le mêlange des deux ſemences étoit abſolument néceſſaire à la formation du fœtus. Il fondoit ſon aſſertion ſur les raiſons ſuivantes.

1°. LA femme rend de la ſemence comme l'homme.

2°. ELLE reſſent la même volupté.

3°. LA tendreſſe pour les enfans eſt égale des deux côtés.

4°. LES enfans reſſemblent, non ſeulement au père, mais auſſi à la mère par la figure & le caractère. (a)

CE ſyſtême, beaucoup plus ſuivi que celui d'Ariſtote, puiſqu'il a paſſé juſqu'à nous, & qu'il trouve encore

---

(a) Hipp. lib. *De Genitura.*

des sectateurs, est posé, comme on peut le voir par les assertions, sur des fondemens qui ne sont point inébranlables, puisque les modernes les ont renversés pour établir une nouvelle théorie. Hippocrate croyoit aussi que les enfans mâles provenoient de la liqueur préparée dans le testicule droit chez l'homme, & dans les ovaires du même côté dans la femme; & qu'au contraire, les femelles tiroient leur origine de ces mêmes parties situées au côté gauche.

UNE observation faite par M. Belhing en 1736, favoriseroit singulièrement le systême d'Hippocrate, si d'autres observations ne la rendoient sans conséquence. Dans une femme morte en travail d'enfant, après avoir donné neuf garçons sans jamais avoir eu de filles, on trouva l'ovaire droit en très-bon état; le gauche au contraire, maigre & flétri, ne paroissoit qu'un

tissu de membranes desséchées. (*a*) A l'égard des hommes, on sait, & je l'ai dit ailleurs, que celui qui est privé d'un testicule peut engendrer également des mâles & des femelles. Cyprianus parle d'un fœtus animal qu'on fut obligé de retirer de la trompe droite de la mère qui survécut à cette opération, & qui l'année suivante eut deux gémeaux, un mâle & une femelle; cependant, il y a tout lieu de présumer que l'opération avoit détruit l'ouverture de la trompe droite. Ainsi le systême d'Hippocrate, qui assigne un côté propre à chaque individu du sexe différent, ne peut trouver aucun appui

---

[*a*] *Dissertation Chirurgicale, donnée à Altorf le 20 Décembre 1736*, par M. Belhing, sur une matrice qui s'est ouverte dans les douleurs de l'accouchement. Voyez la *Collection des Thèses médico-chirurgicales*, &c. recueillies & publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en françois par M. Macquart. tom. II.

dans l'obſervation précédente.

HARVEY prétend, d'après ſes obſervations, que l'homme & tous les animaux viennent d'un œuf : la ſeule différence qui ſoit entr'eux, eſt que les uns ſortent de la mère encore contenus dans leur coquille, & que les autres prennent leur origine, acquièrent leur accroiſſement, & arrivent à leur développement entier avant de ſortir de la matrice. Tous les animaux femelles ont des œufs dans leſquels eſt une liqueur cryſtalline où ſe commence la formation de l'animal. On verra par la ſuite, que pluſieurs phyſiciens croient que le fœtus eſt contenu tout formé dans l'œuf, & que la génération n'eſt qu'un développement ſucceſſif des parties de l'animal, occaſioné par l'action du fluide ſéminal. Mais Harvey n'eſt pas de ce ſentiment. La génération,

ſelon cet anatomiſte, eſt l'ouvrage de la matrice ; jamais il n'y entre de ſemence du mâle ; la matrice conçoit le *fœtus*, par une eſpèce de contagion que la liqueur du mâle lui communique ; la femelle eſt rendue féconde par le mâle, comme le fer, après qu'il a été touché par l'aimant, acquiert la vertu magnétique ; enfin, Harvey déſeſpérant de donner une explication claire & diſtincte de la génération, compare la matrice fécondée au cerveau. *L'une conçoit*, dit-il, *le fœtus, comme l'autre les idées qui s'y forment ;* explication étrange, s'écrie M. de Maupertuis, & qui doit bien humilier ceux qui veulent pénétrer les ſecrets de la Nature ! [a]

La découverte des œufs excita une vive fermentation parmi les Naturaliſ-

(a) *Vénus phyſique*, chap. VIII.

tes. Stenon prétendit en avoir vu le premier ; Graaf & Swammerdam lui disputèrent cette gloire. M. de Buffon dit, que la plupart des anatomistes donnèrent aux testicules de la femme le nom d'*ovaires*, & aux vésicules qu'ils contiennent le nom d'*œufs*. Nous avons déjà vu que les œufs n'entrent pour rien dans le système de ce Naturaliste célèbre. Quoiqu'il en soit, ces anatomistes virent les œufs comme la cause première de la génération. Dans le même ovaire ces œufs sont de différentes grosseurs : les plus gros dans les ovaires des femmes ne sont pas de la grosseur d'un petit pois ; ils sont très-petits dans les jeunes personnes de quatorze ou quinze ans : quelques auteurs ont même assuré d'après des observations, que les filles lascives imitent quelquefois les poules ; qu'elles font des œufs, & qu'il suffit d'une

pensée amoureuse pour ébranler ces petits œufs, les détacher, les faire tomber. [a] Ces œufs sont petits, inféconds, mais l'âge & l'usage des hommes les fait grossir; on en peut compter plus de vingt dans chaque ovaire; ils y sont fécondés par la partie spiritueuse de la liqueur que répand l'homme durant la copulation; ensuite ils se détachent & tombent dans la matrice par les trompes de *Fallope* : ainsi le fœtus est formé de la substance intérieure de l'œuf, & le *placenta*, de la matière extérieure.

VALLISNIERI a essayé de renverser le système des œufs, tel qu'il est ici présenté, en soutenant que les vésicu-

---

(a) Voyez les *Commentaires de M. de Haller sur Boerhaave*, tom. V, part. II. La *Bibliothéque raisonnée des Ouvrages des savans*, pour les mois de Janvier, Février & Mars, ann. 1751, art. XIII.

les qu'on trouve dans les testicules de toutes les femelles ne sont pas des œufs, qu'elles ne sont autre chose que les réservoirs d'une lymphe ou d'une liqueur qui doit contribuer, dit-il, à la génération & à la fécondation d'un autre œuf ou de quelque chose de semblable à un œuf, qui contient le fœtus tout formé. Malpighi s'est trouvé d'accord avec Vallisnieri sur les testicules des femmes. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après beaucoup d'observations, Vallisnieri conclut que l'ouvrage de la génération se fait dans les testicules de la femelle, qu'il regarde toujours comme des ovaires, dit M. de Buffon, quoiqu'il n'y ait jamais trouvé d'œufs, & qu'il ait démontré au contraire que les vésicules ne sont pas des œufs. (*a*)

[*a*] *Histoire Naturelle*, tom. V.

Ces contrariétés n'empêchent pas Vallisnieri de croire à la préexistence des germes dont j'ai déjà parlé, & d'avancer avec beaucoup d'autres physiciens, que dans l'ovaire de la première femme étoient contenus les œufs de toute la race humaine, jusqu'à l'extinction de l'espèce.

On a opposé au systême des œufs, celui des animalcules, ou animaux spermatiques, que tant d'observateurs assurent avoir découverts dans la liqueur séminale des deux sexes. Je ne répéterai point ici ce que j'ai exposé au sujet des animalcules, ou animaux spermatiques, au chapitre où j'ai parlé de la liqueur séminale. (*a*) Je vais seulement exposer, en peu de mots, comment un célèbre médecin [*b*] ex-

(*a*) Voyez le chapitre II. de ce volume.

(*b*) Feu M. Astruc, professeur au Collége Royal.

pliquoit l'hypothèſe de la génération, par les vers *ſpermatiques.*

IL faut admettre dans la ſemence du mâle ces petits animaux, contre l'exiſtence deſquels on peut former les objections les plus fortes. IL faut encore admettre dans la femelle, des œufs pour y recevoir le ver contenu dans la ſemence du mâle, & alors tout paroîtra favorable à l'hypothèſe dont il eſt queſtion.

L'ŒUF ou la véſicule fournie par la femme, comprend tout l'*arrière-faix*; c'eſt-à-dire, le *placenta*, & les enveloppes du fœtus. Le ver fourni par l'homme, fait proprement le fœtus, & la femme fournit le nid. Dès que l'accouplement a été fait, que la ſemence a été reçue, la matrice ſe reſſerre. La ſemence qui s'y trouve contenue, n'y reſte pas long-temps; elle eſt abſorbée par les pores, ou plutôt par les vaiſ-

ſeaux lymphatiques en grand nombre, qui ſont deſtinés à pomper les liqueurs; elle pénètre dans le ſang, & il n'en reſte aucune parcelle dans la matrice. Comment peut donc ſe faire la génération? Le voici.

La ſemence diſparoît, elle eſt abſorbée, mais les vers ſpermatiques ne le ſont pas; ils reſtent dans la matrice, & s'y conſervent, parce que la ſubſtance de ce viſcère & ſa température ſont à peu près analogues à celles des teſticules. Il ne faut pas croire que la ſemence de l'homme devienne inutile après avoir tranſmis dans la matrice les vers ſpermatiques; cette liqueur, après avoir pénétré les voies de la circulation & avoir parcouru toutes les parties du corps, doit néceſſairement être portée dans les ovaires, pour féconder les œufs & les faire croître. Dès que ceux-ci ſont pénétrés, il s'y fait

fait un mouvement d'oſcillation ou de fermentation, qui occaſionant un gonflement de l'ovaire, la crevera vers la partie la plus mince, ou plutôt l'ouvrira du côté qui eſt tourné vers l'entonnoir des trompes. On conçoit aiſément, qu'alors quelques-unes des véſicules doivent ſe détacher de l'ovaire & tomber dans la trompe. Si une ſeule ſe détache, il n'y aura qu'un fœtus, il y en aura deux dans certaines circonſtances, & ainſi du reſte. Cette véſicule étant arrivée à la matrice, nagera dans la ſéroſité lymphatique qui s'y eſt arrêtée depuis que l'orifice eſt fermé; & elle y nagera de façon que la partie qui eſt la plus peſante ſera en bas, & la plus légère en haut; & il eſt vraiſemblable que cette partie ſera deſtinée à former le *placenta*. La véſicule nageant dans la matrice, ſe trouvera bientôt entourée par un

grand nombre de petits vers qui tendront à s'y introduire, & il n'y en aura qu'un ſeul qui s'y introduira. Mais il ne faut pas croire qu'il s'y introduiſe à l'aveugle, ni au hazard ; cette introduction ſera facile à concevoir, ſi l'on veut ſuppoſer dans la véſicule une cavité proportionnée au corps du petit animalcule ; par exemple, un petit trou à *ſoupape* ; dès que le ver ſera entré dans la cellule, la ſoupape ſuppoſée ſe fermera, & les autres vermiſſeaux en ſeront exclus ; ils ne pourront pas même y tenir. Voilà le petit ver dans l'enveloppe, & la fécondation achevée. L'enveloppe augmente inſenſiblement par la nourriture qu'elle reçoit, & en continuant de s'accroître, elle remplit la cavité de la matrice où le *placenta* s'attache.

Boerhaave, qui d'après la prétendue découverte des animalcules ou

vers ſpermatiques, enchérit encore ſur Leuwenoeck & Hartſocker, enjoliva l'hypothèſe dont il eſt queſtion. Les animalcules, parvenus dans la trompe, ſe déclarent une guerre ouverte; ils s'y battent; & le plus fort, après avoir jonché de morts le champ de bataille, tout glorieux de ſon triomphe & reſté ſeul pour en jouir, va détacher l'œuf qu'il conduit dans l'*uterus*.

Cette hypothèſe ingénieuſe des vers ſpermatiques, telle que M. Aſtruc la préſentoit, a dû coûter beaucoup à ſon inventeur; mais auſſi il a eu l'avantage de pouvoir s'appuyer ſur des obſervations, qui en quelque manière étoient des preuves, en ſuppoſant que ces obſervations fuſſent regardées comme inconteſtables. Harvey, dit avoir ouvert des biches une heure après l'accouplement, & n'avoir point trouvé de ſemence dans la matrice; cepen-

dant les biches ne manquent jamais de concevoir. La ſemence ne reſte donc pas dans la matrice après l'accouplement. Pourquoi les vers y reſtent-ils ? Il eſt croyable ſelon le docteur Crarden, que les pores qui peuvent admettre la ſemence, ne peuvent laiſſer paſſer les vers. La preuve que la ſemence entre dans le ſang, eſt ſenſible par le changement qui arrive dans la chair & au lait des femelles qui ont conçu. La chair de chèvre, par exemple, ſent le bouc : elle prend donc un mauvais goût du mêlange des parties de la ſemence, qui ayant été reçue dans le ſang, circule avec lui dans tout ſon cours.

En adoptant cette hypothèſe, il faut s'attendre à l'objection dont j'ai déjà parlé : pourquoi tant d'animaux inutiles ? Quelle dépenſe ſuperflue ! On répond à cette difficulté, en diſant : eſt-

ce à l'homme de vouloir meſurer les deſſeins de DIEU dans ſes ouvrages ? Cette réponſe eſt pieuſe ; mais elle n'eſt pas ſatisfaiſante dans une hypothèſe où l'on doit tout expliquer, ou abandonner le ſyſtême...... J'ai connu un religieux de l'Ordre de *Saint François* qui, eſſayant de faire un nouveau ſyſtême ſur le *Monde* planétaire, lorſqu'il ſe trouvoit forcé dans ſes retranchemens par des objections trop fortes, admettoit à chaque planette un Ange, auquel l'Auteur de la Nature avoit donné des ordres dès le commencement du monde, & tracé le chemin qu'il devoit tenir tout le temps que l'univers exiſteroit.

DANS le ſyſtême mixte des vers & des œufs, on fait encore des objections contre la reſſemblance des enfans, tantôt au père, tantôt à la mère. Il ſemble que l'enfant devroit toujours

ressembler au père, si l'on n'admet que les vers pour la génération; ou bien à la mère, si l'on n'admet que les vésicules. A l'égard de la première ressemblance, on y répond en supposant que tous les vers ont la même conformation, le même moule, la même marque que l'homme dont ils proviennent : voilà la ressemblance du père. De l'autre côté, on suppose que la cellule de l'œuf représente en petit la conformation du visage de la mère; & il est aisé, à l'aide de ces deux suppositions très-gratuites, d'expliquer le méchanisme de la ressemblance, en admettant néanmoins encore un autre supposition : savoir, que presque tous les garçons ressemblent à la mère, & les filles au père. Les vers mâles sont plus gros que les vers femelles; ainsi celui qui s'est glissé dans l'œuf, doit naturellement y conserver sa forme

primitive, & tenir de l'animal d'où il vient. Qu'on s'imagine une figure toute faite, & qui est mise dans un moule. Si le ver remplit exactement sa cellule, il perdra beaucoup de son empreinte primitive; & adaptant sa surface avec l'empreinte de la mère imprimée dans l'œuf, l'enfant ressemblera à la mère, &c. &c.

Mais aussi, comme le prétend M. de Buffon, si en général les garçons ressemblent plus au père, & les filles à la mère, l'explication des ressemblances, par le systême des vers, porte à faux, & le systême aura beaucoup de difficulté à se soutenir.

M. le Camus a présenté aussi un systême sur la génération, (*a*) & suivant ce médecin, la formation des

(*a*) *Mémoires sur divers sujets de Médecine*, 1760. Mémoire premier.

animaux étant la même que celle des végétaux, ils se reproduisent de graine les uns comme les autres. Le cerveau est, dans les premiers, la source de leur fécondité; il n'est qu'une graine *animo-végétale*, qui contient le principe générateur de tous les animaux. Il produit de petits êtres animés, comme les graines produisent de petites plantes.

La semence est, selon M. le Camus, composé de petits cerveaux émanés du grand cerveau de l'animal. Une goutte de la liqueur prolifique injectée dans la matrice, s'y gonfle & ne présente d'abord qu'un petit cerveau, ou une tête, d'où doivent sortir les extrêmités comme autant de branches, à peu près comme les lobes d'une féve se gonflent d'abord, pour pousser ensuite la tige & les racines. Ces petits cerveaux se rendent aux testicules par le moyen des nerfs, & il faut nécessairement, en

ſuivant ce ſyſtême, que le grand cerveau, ainſi que la graine des végétaux, ſoit compoſé de petits embryons, qui attendent une place convenable pour s'y développer; car je ne crois pas que l'auteur du ſyſtême penſe, comme Harvey, que la génération ſoit l'ouvrage de la matrice. Le public ne recevra jamais une hypothèſe favorablement, lorſque l'auteur ſera forcé de recourir à la métaphyſique pour expliquer les opérations de la Nature.

UN ſyſtême ſur la génération, qui à bien des égards eſt très-ingénieux, eſt celui du célèbre M. de Buffon. De ſavans phyſiciens l'ont combattu, parce qu'il ne s'accordoit pas avec leur ſentiment; mais il n'en doit pas moins être regardé comme l'ouvrage d'un eſprit ſublime, éclairé, & dont les écarts même annoncent l'imagination la plus

séduisante, & la plus capable d'entraîner le lecteur.

On a déjà dit que M. de Buffon voit dans la Nature une matière commune aux végétaux & aux animaux, composée de *particules organiques*, vivantes, primitives, incorruptibles & toujours actives. Le mouvement de ces particules peut être arrêté par les molécules les plus grossières des *mixtes*; mais dès qu'elles parviennent à se dégager, elles produisent par leur réunion les différentes espèces d'êtres organisés qui figurent dans le monde. Cette matière, répandue par-tout, sert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végète. Le surplus de ce qui est nécessaire pour produire cet effet, est renvoyé de toutes les parties du corps dans un réservoir commun, où il se forme en liqueur. Les organes de la génération sont ce réservoir. La

liqueur séminale contient toutes les molécules analogues au corps de l'animal, & déposée dans la matrice, elle produit un petit être entièrement semblable au *moule intérieur* dont les molécules faisoient partie.

Il n'y a point, selon le nouveau systême, de germes préexistans. La formation de l'animal est le produit d'une force inconnue, qui, comme celle de la pesanteur, pénètre toute la masse. La loi fondamentale de cette force est, que les molécules organiques qui ont le plus de rapport entr'elles, s'unissent plus étroitement. Dans l'union des deux individus, la liqueur que fournit le mâle, se mêle avec celle que fournit la femelle, & ces deux liqueurs n'en forment plus qu'une seule. Les molécules analogues, ou correspondantes de cette liqueur, tendent à se rapprocher, & à s'unir en vertu de

leurs rapports. Et comme ces molécules ont été renvoyées des différentes parties de chaque individu où elles se sont pour ainsi dire moulées, elles conservent dans la liqueur séminale une disposition à représenter ces mêmes parties. De-là résulte la formation de l'embryon. A l'égard de la différence du sexe, si dans la copulation, les molécules fournies par le mâle surpassent en nombre & en activité celles que fournit la femelle, l'embryon qui en provient est un mâle, & tout le contraire si c'est la femelle qui a l'avantage dans l'acte d'où résule la génération. De-là, la ressemblance plus ou moins marquée des enfans au père ou à la mère. [a]

Au moyen de ce système, l'auteur

(a) Voyez l'*Histoire Naturelle*, tom. III. chap. II. III. IV. VI. VII. VIII. tom. IV. chap. X. XI. & la suite du volume.

donne des explications des différences qui s'obſervent dans la génération, non-ſeulement de l'homme, mais encore dans celle des animaux de toutes les claſſes, &c. &c.

On doit diſtinguer parmi les ſavans qui ont combattu le ſyſtême que je viens d'expoſer, le célèbre M. de Haller & M. Bonnet. L'amour ſeul de la vérité a conduit ces deux hommes eſtimables, & on s'en apperçoit à la manière avec laquelle ils propoſent leurs objections. Le premier ne convient pas de la réalité des molécules organiques; il paroît croire que ce ſont de véritables animaux, mais qui n'ont directement aucune influence, proprement dite, ſur la génération. (*a*) Ne ſeroit-il pas poſſible, dit M. le Baron

(*a*) M. de Haller combat l'opinion de M. de Buffon dans une préface qui eſt à la tête du ſecond volume de la traduction allemande de l'*Hiſtoire Naturelle*.

de Haller, que ces animaux ne fussent autre chose que des insectes qui naissent dans tous les sucs pourris ? Et ne les trouve-t-on pas en grande quantité dans la liqueur séminale, précisément parce que les vésicules de la liqueur séminale & le voisinage des gros intestins, sont la situation la plus propre à la pourriture? Si ces vers existent, comme en paroît être persuadé M. de Haller, on voit s'évanouir les molécules organiques sur lesquelles M. de Buffon a établi son hypothèse.

Le premier fait encore une objection sur la ressemblance des enfans à leurs pères, & cette objection est forte, car M. de Haller nie tout court cette ressemblance. Si je prouve ce point, dit-il, les enfans ne seront plus les images de leurs pères, & le reste de l'édifice tombera de lui-même. Omettons que sur les exemples qu'on peut

alléguer d'enfans qui ont reſſemblé à leurs pères, il y en a toujours un grand nombre qui n'en ont eu ni traits, ni reſſemblance. Je vais plus loin dans mes idées : il n'y a point d'homme, qui par la ſtructure intérieure de ſon corps reſſemble à un autre, & par conſéquent point d'enfant qui reſſemble à ſon père. C'eſt l'anatomie, continue M. de Haller, qui m'a inſtruit d'une ſi fâcheuſe vérité, qui n'a que trop multiplié mes travaux. Si les hommes ſe reſſembloient, on n'auroit beſoin que d'une ſeule deſcription, & d'une ſeule repréſentation des artères de la main; par exemple: ſi une fois ces deſſeins reſſembloient à l'original, ce ſeroit pour toujours. Mais la Nature eſt bien éloignée d'une uniformité auſſi avantageuſe; il n'y a jamais eu deux hommes dont tous les nerfs, toutes les artères, toutes les veines & même tous les os,

n'aient été infiniment différens. Après avoir fait cinquante descriptions des artères du bras, de la tête ou du cœur, je les ai trouvées toutes les cinquante entièrement différentes.... Cette variété règne dans toute la Nature : jamais plante n'a été semblable à celle dont elle a été la graine ; ce qui cependant, selon M. de Buffon, devroit parfaitement avoir lieu, puisqu'il n'y a point ici de mêlange des liqueurs séminales du mâle & de la femelle, dont l'une eut pu troubler l'autre...... L'enfant n'est donc pas l'image de son père : s'il l'étoit, pourroit-il avoir des parties dont son père est privé ? Il est constant chez les anatomistes, que mille & mille millions de vaisseaux se trouvent encore dans le fœtus qui ne sont plus dans les personnes adultes & nubiles. Le fœtus a deux artères ombilicales, une veine du même nom, un ouraque,

un *thymus*, un trou ovale, & quantité d'autres parties dont ſon père eſt privé : il a un double rang de dents, pendant que ſon père n'en a qu'un ſimple.

Mais l'anatomie, dit encore M. de Haller, n'eſt pas une lumière qui brille pour tout le monde : allumons donc le flambeau de la Nature, qui jette des rayons ſur les yeux les moins ſavans ; conſidérons un Hottentot, qui n'a plus qu'un teſticule ; un Suiſſe, auquel, pour les deſcentes ſi communes dans ce peuple laborieux, l'on a coupé dans la jeuneſſe l'un des teſticules : cela s'eſt fait long-temps avant le temps que, ſelon M. de Buffon même, les particules abondantes ſoient renvoyées pour former une liqueur ſéminale. Mais ce Hottentot, ce Suiſſe, engendre des enfans, qui ne ſont privés d'aucunes parties, & qui ont les

deux testicules. Un homme qui a perdu une main, une jambe, un œil, ne laisse pas d'engendrer des enfans accomplis. Si M. de Buffon étoit tenté d'attribuer à la mère cette main & cet œil de l'enfant qui manquent au père, du moins le testicule seroit hors du pouvoir de la mère, & il ne resteroit plus rien à M. de Buffon, que d'avoir recours à un adultère universel chez toutes les nations: accusation trop dure & trop peu vraisemblable.

A ces faits, M. de Haller joint ceux qui démontrent qu'un père boiteux, difforme & défiguré, engendre des enfans sains, dont l'épine du dos n'a pas la moindre ressemblance avec celle du père; qu'une chienne enfermée avec un seul mâle, privés tous deux d'oreilles, font des petits avec des oreilles complettes, &c.

Une autre objection à faire contre

le ſyſtême combattu par M. de Haller, porte ſur l'arrangement des molécules organiques analogues, pour ſe raſſembler & concourir à la formation de telle ou telle partie. Quand même nous ſuppoſerions pour un moment, dit ce célèbre anatomiſte, que les images des inteſtins, des yeux, des oreilles, puiſſent s'aſſembler dans la liqueur ſéminale; quand même nous ſuppoſerions qu'ils y conſervent la reſſemblance du corps, dont ils tirent leur origine: nous verrions cependant ces particules organiſées nager ſans ordre dans la liqueur ſéminale; & M. de Buffon n'a point encore fait connoître la cauſe qui les met en ordre, qui joint les particules de l'œil du père avec les particules de l'œil de la mère, les droites avec les droites, & celles du côté gauche avec celles du côté gauche; qui place les particules de l'oreille en leur lieu &

dans leur diſtance convenable ; qui meſure avec exactitude la ſituation & la proportion de toutes les parties ; qui ajuſte mille & mille moitiés ſéparées d'artères, pour en faire un canal complet, qui ſe continue ſelon la longueur du corps ; en un mot, qui ordonne le corps humain de façon que jamais un œil s'aille attacher au genou, qu'une oreille ne puiſſe ſe coller à la main, & qu'un doigt du pied n'aille jamais s'égarer au col, &c. &c.

Je ne ſaurois imaginer, continue M. de Haller, qu'il puiſſe y avoir entre les particules organiſées de la liqueur ſéminale, une différence, une forme qui les diſtingue les unes des autres, & qui ſépare les élémens du pied, des élémens de l'œil ; & quand même je ſuppoſerois que des veines & des nerfs *microſcopiques* nageaſſent dans la liqueur ſéminale, je ne trouverois ce-

pendant pas de force dans la Nature qui pût joindre, ſelon un plan tracé de toute éternité, les parties ſéparées du corps, ces mille & milles millions de veines, de nerfs, de fibres & d'os. Il me ſemble que M. de Buffon a tout-à-fait paſſé pardeſſus cette grande difficulté; ſemblable à Timante, qui au lieu de peindre la douleur d'Agamemnon, crut s'excuſer en lui couvrant le viſage d'un voile, M. de Buffon a beſoin ici d'une force, qui ait des yeux, qui faſſe un choix, qui ſe propoſe un but; qui, contre les loix d'une combinaiſon aveugle, amène toutes les fois, & immanquablement le même coup. (*a*)

(*a*) La plupart des animaux conçoivent dans le premier accouplement, & ſont toujours des animaux réguliers, en comparaiſon deſquels le nombre des monſtres eſt ſi rare, qu'il s'évanouit quand on l'examine ſelon les règles du calcul.

Il me semble que l'objection que fait ici M. de Haller, perd beaucoup de sa force s'il passe à M. de Buffon *les moules intérieurs.* Si l'on convient de la possibilité de ces moules, & que la liqueur séminale n'est composée que des particules qui ont passées par les moules, M. de Buffon a fait le pas le plus difficile, & son systême entraîne nécessairement le lecteur. M. de Buffon l'a senti lui-même, & il est facile de s'appercevoir, à sa manière d'insister sur la possibilité du moule intérieur, (*a*) que de-là dépend l'explication de tous les faits qui accompagnent la reproduction générale. Ce célèbre Naturaliste ne s'est pas dissimulé les objections que l'on pourroit faire sur la force inconnue, qui dans la matrice réunit toutes

(*a*) *Voyez* tom. III. le chapitre *de la Reproduction en général.*

les particules qui doivent former l'œil, le nez, la main, &c. Que l'on admette seulement les loix par lesquelles les particules de matières vivantes sont forcées de se mouler sur chaque partie, ne sera-t-on pas forcé d'admettre encore une force inconnue, qui conserve aux molécules une tendance à se rapprocher les unes des autres, selon qu'elles se trouvent analogues à la partie qu'ils doivent former? Ne voit-on pas avec quel art on explique la formation du fœtus, en rappellant les principes établis au commencement de l'ouvrage? (*a*)

M. de Haller attaque avec plus

(*a*) En lisant le chapitre qui a pour titre, *de la formation du fætus*, tom. IV. de l'*Histoire Naturelle*, on voit que M. de Buffon n'a pas glissé aussi légèrement que M. de Haller le suppose, sur l'arrangement des molécules organiques; mais alors il n'est plus temps de s'arrêter; les loix qui sont posées ailleurs applanissent les difficultés.

d'avantage le ſyſtême dont il s'agit, en niant l'exiſtence d'une liqueur ſéminale dans les femelles; car dans ſon hypothèſe, M. de Buffon ne peut abſolument s'en paſſer : la moitié de ſon édifice eſt bâtie ſur ce fondement, puiſque ſans une liqueur ſéminale de la femme, il ne naîtroit, ſelon ſon ſyſtême, que des enfans mâles. Je ne trouve pas, dit M. de Haller, la moindre preuve de l'exiſtence de cette liqueur ſéminale; je ne trouve rien qui puiſſe me convaincre que le beau ſexe en jouiſſe, ni qu'il en répande & qu'il la mêle avec celle de l'homme. (*a*) Les teſticules du mâle lui ſont propres depuis ſa première jeuneſſe : ils ſont parvenus à leur degré de maturité

(*a*) M. de la Mettrie a rapproché dans ſon *Art de faire des garçons*, (chap. II.) pluſieurs des objections que l'on peut faire contre l'exiſtence de la liqueur ſéminale dans les femmes.

rité quand il s'accouple; & le suc prolifique, que le mâle répand pour le grand ouvrage de la génération, tire son origine des testicules; qui, depuis long-temps, ont été préparés pour le fournir. Mais les femelles, & surtout la femme, n'ont point, selon M. de Haller, ces corps glanduleux que M. de Buffon affirme exister: toutes les femelles qui sont mortes sans concevoir n'en ont jamais eu. Dans le temps qu'une jeune beauté saine & nubile a conçu, elle se trouve encore entièrement privée de l'instrument de la prétendue liqueur séminale: où prendra-t-elle donc la liqueur séminale elle-même?

Ce sont les animaux qui engendrent fort vîte, & à de petits intervalles, qui ont pû faire croire à M. de Buffon que toutes les femelles qui sont propres à la génération, ont des corps glandu-

leux, & par conséquent des liqueurs séminales & des particules organisées : (*a*) mais *il est incontestable*, dit M. de Haller, *que ces corps glanduleux ne sont pas la cause de la fécondation, ils en sont la suite :* ils ne naissent dans la femme qu'après la conception, ils ne se conservent qu'un certain temps après l'accouchement, pour disparoître peu à peu, & pour ne jamais être réparés par d'autres corps glanduleux semblables, à moins que la femme ne conçoive de nouveau.

M. de Haller oppose ses expériences à celles de M. de Buffon. *J'ai ouvert*, dit-il, *sans préjugé & sans vue particulière, cent & cent femmes, tant vieilles que jeunes : je ne crois pas avoir trouvé les corps glanduleux au-delà de*

(*a*) Voyez la *Bibliothéque raisonnée des ouvrages des Savans*, pour les mois de Janvier, Février & Mars 1751, art. IV.

dix fois, & toujours dans des femmes grosses, disséquées dans cet état, ou bientôt après l'accouchement.

D'AUTRES circonstances, & particulièrement l'insensibilité de plusieurs femmes & de plusieurs animaux femelles qui conçoivent, s'opposent au sentiment de ceux qui croient que toutes les femmes, mêmes celles qui ne sont pas extraordinairement lascives, répandent un suc prolifique dans l'acte de la génération. Quand elles en répandent il est sûr qu'il n'entre pas dans la matrice, & par conséquent qu'il ne sert point à la génération. Car d'où viendroit à la matrice cette liqueur séminale? *Qui l'a vue*, demande M. de Haller, *& qui a jamais trouvé dans le corps de la femme quelque chose qui ressemble à la matière séminale de l'homme?*

On voit par cet exposé, qu'il est impossible de concilier les sentimens de deux observateurs aussi célèbres que le sont MM. de Buffon & de Haller. Combien trouveroit-on encore d'objections contre le système du premier, si j'exposois tout ce qu'a élevé M. Bonnet pour détruire l'explication de la reproduction par les molécules organiques? (*a*) Il suffira de dire que celui-ci, fortement prévenu pour la préexistence des germes, & n'admettant en aucune manière la formation successive des individus, mais seulement un développement continuel des germes répandus dans l'univers, a de fortes raisons pour combattre la réunion des parties d'où doit résulter un

---

(*a*) Voyez, *Considérations sur les corps organisés*, tome I, chap. VII; VIII, IX. & tome II, chap. IV. &c. &c.

tout organisé, un animal, une plante.
» Cette admirable machine, (l'hom-
» me) dit M. Bonnet, a été d'abord
» dessinée en petit par la même MAIN
» qui a tracé le plan de l'univers.....
» Lorsque j'ai voulu essayer, conti-
» nue-t-il, de former un corps or-
» ganisé sans le secours d'un germe
» primitif, j'ai toujours été si mécon-
» tent des efforts de mon imagination,
» que j'ai très-bien compris que l'en-
» treprise étoit absolument au dessus
» de sa portée. »

M. Bonnet expose les systêmes les plus accrédités sur la génération, & accompagne ses réflexions de faits qui peuvent rendre probables chacun de ces systêmes. Mais fortement prévenu que les germes préexistent à la conception, il n'est point étonnant que ses forces se soient dirigées avec complaisance vers ce systême.

M. de Haller a vu que le poulet appartenoit à la poule originairement, & qu'il préexistoit à la conception. (*a*) Cette découverte annoncée en 1757, redoubla l'activité de M. Bonnet, qui continua ses observations, si bien présentées dans son ouvrage sur les *Corps organisés.* Il résulte des expériences de MM. de Haller & Bonnet, que tous les êtres sont contenus dans des germes qui se développent, & croissent lorsqu'ils rencontrent des matières convenables ; qu'ils ne peuvent néanmoins se développer sans être fécondés ; que la matière qui les féconde ajoute à ce développement des modifications qui

---

(*a*) Voyez les *Mémoires sur la formation du Poulet*, par M. de Haller. C'étoit aussi le sentiment de Swammerdam ; voyez la *Collection Académique ;* la *Théologie des Insectes*, où M. Lyonnet soutient la même opinion dans les notes qu'il a ajouté au texte de Lesser.

affectent l'extérieur & l'intérieur de ces germes ; qu'enfin ces modifications ont toujours un rapport plus ou moins marqué avec l'individu qui opère la fécondation.

QUELQUES Physiciens en admettant l'hypothèse de la *dissémination*, hypothèse dans laquelle les germes indestructifs de tout ce qui existe, sont semés dans les élémens, (*a*) ont pensé que par le méchanisme de la respiration, la femme avaloit ces germes contenus dans l'air; qu'ils parvenoient jusques dans les ovaires en suivant le torrent de la circulation ; & que la semence du mâle parvenue jusques-là, y fécondoit ceux des germes qui y étoient disposés. Il semble que pour se

(*a*) J'en ai parlé plus en détail au chap. II. de ce volume.

venger de la Nature, qui peut-être a voulu cacher aux yeux des hommes le mystère de la génération, ceux-ci aient cherché à obscurcir davantage ce mystère par un système, dont on sent assez le ridicule.

Je ne me suis arrêté à exposer les sentimens de quelques hommes célèbres sur la génération, qu'afin de prouver que rien n'est peut-être dans la Nature moins susceptible d'être dévoilé, que les moyens immédiats qu'elle emploie pour parvenir à son but. Mais j'ose dire ici, que pour élever sa voix contre les systêmes sur la génération, il faut les avoir étudiés avec beaucoup d'attention, & les avoir ensuite opposés les uns aux autres.

Malgré les observations de MM. de Haller & Bonnet, rien de plus séduisant, je le répète, que le sys-

tême qu'ils combattent avec tant de force. M. de Buffon entraîne nécessairement dès la première lecture : ensuite si l'on approfondit les raisons, à l'aide desquelles ce grand Naturaliste soutient son systême, on est forcé d'admirer le génie de son auteur, qui sans s'éloigner de ses premiers principes, a sû expliquer toutes les opérations de la Nature. (*a*) En admirant la grandeur des idées de cet homme célèbre, les observations délicates & nombreuses qui ont dû décider son systême, il est triste sans doute pour l'es-

(*a*) Ceux qui combattent M. de Buffon sans vouloir l'entendre, prétendent qu'il a trouvé son systême dans Anaxagore, Aristote, Hyppocrate....... mais il suffit de lire M. de Buffon même, pour convenir, qu'en supposant que les premiers rudimens de son systême, aient été puisé chez les anciens, il falloit un génie étonnant pour en tirer tout le parti qu'en a tiré l'auteur de l'*Histoire Naturelle*.

prit humain d'avouer que la généra-
tion est encore un mystère....... Eh ! pourquoi rougirions-nous de cet aveu? L'homme sublime, dont on vient de parler, a dit lui-même, en réfutant les systêmes des autres Naturalistes.... » Il est plus aisé de *détruire* que *d'éta-* » *blir*...... La question de la repro- » duction est peut-être de nature *à ne* » *pouvoir être jamais pleinement réso-* » *lue*........ En nous conduisant bien » dans cet examen nous en découvri- » rons tout ce qu'on peut en savoir, » ou tout au moins nous reconnoî- » trons nettement pourquoi nous de- » vons l'ignorer (*a*)....... Si nous ne » réussissons pas à expliquer la mé- » chanique dont se sert la Nature » pour opérer la reproduction, au

(*a*) *Histoire Naturelle de l'homme*, tome III, chap. II.

» moins nous arriverons à quelque
» chofe de plus *vraifemblable* que ce
» qu'on a dit jufqu'ici. (*a*)

C'EST avec ce doute continuel que les grands hommes effayent de développer les loix de la Nature, & non avec le ton affirmatif qui ne convient qu'à la médiocrité des talens. C'eft encore avec cette modeftie que M. Bonnet s'annonce, lorfqu'il dit: » Je
» ne prétends pas avoir découvert le
» myftère de la génération........ il
» eft encore voilé aux yeux des plus
» grands phyficiens. » (*b*) J'ai fuivi les leçons de plufieurs profeffeurs célèbres; ils expofoient avec toute la fagacité dont ils étoient capables, les différens fyftêmes fur la génération, & ils finiffoient par n'en admettre

(*a*) *Idem, ibidem.*

(*b*) Voyez le commencement de ce Chapitre.

aucun, tant il eſt vrai que ce myſtère *eſt encore voilé aux yeux des plus grands phyſiciens!* (a)

Je ne terminerai pas cette courte expoſition de quelques ſyſtêmes ſur la génération, ſans rapporter une anecdote bien capable de démontrer à quelles abſurdités l'eſprit humain s'attache quelquefois pour ſoutenir ſes opinions

La doctrine des générations fortuites avoit pris tant de crédit dès le commencement de ce ſiècle, que pluſieurs perſonnes étoient perſuadé qu'une ſole pouvoit engendrer une grenouille.

(a) M. Ferrein entr'autres, étonnoit ſes auditeurs lorſqu'il parloit de la génération : on admiroit la mémoire, la juſteſſe des réflexions, la force des objections de ce célèbre académicien; il terminoit ſon diſcours par n'admettre aucun ſyſtême, & il regardoit la reproduction des individus comme un myſtère dont l'Auteur de la Nature s'eſt réſervé la connoiſſance.

Ces personnes-là ne faisoient point attention que dans chaque classe d'animaux les espèces sont les mêmes ; que la Nature suit avec constance les grands traits formés dès l'origine du monde ; que, comme le dit un de nos plus anciens romanciers,

..... d'un grain ou de semence,
Chacun rapporte sa semblance :
D'homme vient homme, de fruict vient fruict;
Et de beste, beste s'ensuit. (*a*)

UN chirurgien de Londres, assez fameux, nommé Saint-André, publioit le systême des générations fortuites en 1726, & il avoit, dit M. de Voltaire, (*b*) (de qui nous empruntons ce fait) l'enthousiasme des nouvelles sectes. Une de ses voisines pauvre &

(*a*) Jean de Meun, dit *Clopinel*, dans le *Roman de la Rose.*

(*b*) *Les singularités de la Nature*, chap. XXI.

hardie, résolut de profiter de la doctrine du chirurgien. Elle lui fit confidence qu'elle étoit accouchée d'un lapreau.

Saint-André trouvant, dans l'aveu de cette femme, la confirmation de son systême, ne douta pas de cette aventure & en triompha avec ses adhérens. Au bout de huit jours, cette femme accoucha encore, en présence de trois témoins d'un petit lapreau vivant.
» Saint-André, dit plaisamment M. de
» Voltaire, montre par-tout le fils
» de sa voisine. Les opinions se par-
» tagent; quelques-uns crient au mi-
» racle; les partisans de Saint-André
» disent que, suivant les loix de la
» Nature, il est étonnant que la chose
» n'arrive pas plus souvent. Les gens
» sensés rient; mais tous donnent de
» l'argent à la mère des lapins. »

Elle trouva le mêtier si bon qu'el-

le accoucha tous les huit jours. Enfin la juſtice ſe mêla des affaires de ſa famille. On ſurprit un petit lapreau qu'elle avoit fait venir, & qu'elle s'enfonçoit dans un orifice qui n'étoit pas fait pour lui. » Elle fut punie; le » chirurgien ſe cacha. Les papiers » publics s'égayèrent ſur cette garen- » ne, comme ils ſe ſont égayés de- » puis ſur l'homme qui devoit ſe met- » tre dans une bouteille de deux pin- » tes, & ſur le public qui vint en » foule à ce ſpectacle, &c. »

AU milieu de tant d'incertitudes, de ſyſtêmes qui s'élèvent, ſe choquent, ſe détruiſent les uns par les autres, la Nature reproduit les êtres: ſes loix ſont invariables. Tandis que les hommes cherchent à démontrer qu'ils doivent tantôt leur origine à un ver, tantôt qu'ils ſont formés dans un œuf

créé dès le commencent du monde ; les individus naissent, se perfectionnent, multiplient, meurent, sans qu'aucun d'eux sache bien comment tout cela se fait. Il importe donc peu à l'homme d'être instruit sur ces objets, puisque la Nature les lui a caché.

Si nous cherchons quelque lumière au milieu des ténèbres qui couvrent la génération, nous verrons, (& sur ce point les auteurs sont d'accord) que pour qu'elle ait lieu, la liqueur prolifique de l'homme doit, pour féconder la femme, pénétrer dans la matrice, soit que les ovaires contiennent réellement des œufs, soit qu'ils renferment une véritable semence. De quelque façon que les choses se passent, il paroît constant que la génération dépend de l'action de la liqueur séminale sur l'ovaire ; & c'est durant la copulation, ou peu de temps après, que s'opère cette action.

CE qui accompagne l'union des ſexes ne peut que faire ſoupçonner ce qui ſe paſſe dans les parties internes de la femme qui concourent à la propagation de l'eſpèce.

DANS le moment le plus ſenſible de la copulation, les circonſtances qui l'accompagnent, communiquent aux organes de la femme une impulſion néceſſaire pour la fécondation. La matrice, (Pl. I, fig. 3. Pl. IV, fig. 2.) entre dans une eſpèce de convulſion qui ſe communique bientôt aux trompes de Fallope, (Pl. IV, fig. 2, n.° 3.) celles-ci ſe gonflent & deviennent tendues par l'action des fibres muſculeuſes qui entrent dans leur compoſition. La frange de la trompe, (4, Pl. XII.) en s'appliquant à l'ovaire, (4, 4, Pl. I.) l'embraſſe ; & lorſque la ſemence de l'homme eſt lancée dans l'*utérus*, la matrice agitée en

pouſſe une partie dans les trompes. Celles-ci, ſuſceptibles de la même agitation, portent à l'ovaire, la portion de liqueur prolifique qui eſt parvenue juſqu'à elles. La matière ſéminale frappe d'abord l'œuf qu'elle rencontre le premier. Je dis l'*œuf*, parce qu'enfin il faut, autant qu'il eſt poſſible, tabler ſur quelque choſe, pour ſuivre le développement ou la formation du fœtus. (*a*)

La liqueur ſéminale parvenue à l'œuf, donne à ſa ſubſtance glaireuſe un mouvement d'efferveſcence, une eſpèce d'inflammation qui le fait gonfler. Celui-ci ainſi fécondé, quitte

---

(*a*) Si l'on veut admettre l'émiſſion d'une liqueur prolifique dans la femme, celle de l'homme ſera diſpenſé de monter juſqu'aux ovaires, qu'il faudra alors appeller *teſticules*, & du mêlange de ces deux liqueurs réſultera le fœtus. Voyez à ce ſujet le chap. X. du tome IV. de l'*Hiſtoire Naturelle.*

l'ovaire, en rompant peu à peu, par ſon gonflement, les légers filets qui l'y attachoient. Il eſt auſſi-tôt reçu par la trompe, dont le morceau frangé, (4, Pl. XII.) a reſté appliqué à l'ovaire; & comme cette trompe conſerve par la préſence de l'œuf, ſes mouvemens de contraction, elle pouſſe peu à peu l'œuf dans la matrice. (4, 3, 2, 1, Pl. *idem.*)

DES obſervations prouvent évidemment que l'œuf peut être fécondé dans l'ovaire, & même y prendre ſon accroiſſement. (*a*) On a vu des œufs fécondés, s'échapper de l'ovaire & tomber dans le bas-ventre; (*b*) d'au-

---

(*a*) *Voyez* la fameuſe obſervation communiquée à l'Académie des Sciences, en 1701, par M. Littre. Elle a pour objet un embryon fécondé & développé dans l'ovaire.

(*b*) Voyez l'*Anatomie* de M. Verdier, tome II. chap. XI. art. 2. Le *Journal des Savans*, année

tres enfin qui ayant pris la route de la trompe, y sont restés. (a)

La matrice est donc le lieu dans lequel le fœtus se trouve ordinairement renfermé. C'est-là que l'œuf, après être sorti de la trompe, continue à se gonfler. Lorsqu'il est devenu assez gros pour en atteindre les parois, il s'y attache par de petits filets, qui en augmentant insensiblement, forment le *placenta*. (3, fig. 1; 4, fig. 2, Pl. XIII. & 1, Pl. XIV.) Mais avant ce développement, on découvre une veine & deux artères qui commencent à former un petit cordon ombilical. Il

---

1696. Les *Nouvelles de la République des Lettres*, 1686. Les *Ephémérides des curieux de la Nature*, Déc. II, 1688, observ. 10, &c.

(a) Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, années 1702 & 1715. *L'Anatomie* de Dionis, Bartholin, Riolan, &c. &c.

aboutit d'un côté à l'ombilic, & s'étendant peu à peu, il joint les vaiſſeaux de la matrice, pour établir une circulation entre la mère & l'enfant au moyen des vaiſſeaux qui forment ce cordon ombilical, (6, 6, Pl. XIV. 8, 8, 8, *idem.* Voyez auſſi les fig. 1, 2, Pl. XIII.) & qui s'épanouiſſent dans le *placenta.* (2, 2, 2, 2, Pl. XIV.)

Le fœtus paſſe lentement par pluſieurs gradations. (fig. 1, 2, & 3, Pl. II; fig. 1 & 2, Pl. XIII; & 8, Pl. XII.) Trois ou quatre jours après que l'œuf eſt fécondé, on n'obſerve dans la matrice qu'une bulle ovale, tranſparente, remplie d'une humeur lymphatique, ſemblable à la glaire d'œuf; dans ſon milieu eſt un nuage plus opaque qui doit former l'embryon. Sept jours après la conception, on diſtingue à l'œil ſimple les premiers

linéamens du fœtus, dans lequel on reconnoît foiblement la tête & le tronc, déſignés par deux véſicules : on ne voit point encore les extrêmités. A quinze jours on diſtingue la tête & les traits les plus apparens du viſage; le nez paroît ſous la forme d'un petit filet éminent, & perpendiculaire à une ligne qui fait connoître la ſéparation des lèvres; on découvre deux points noirs à la place des yeux; deux petits trous à celles des oreilles; on voit aux deux côtés de la partie ſupérieure du tronc de petites protubérances qui ſont les prémices des bras & des jambes. Ces premières ébauches des extrêmités reſtent quelquefois en arrière, & la Nature s'arrête dans ſon travail : alors c'eſt un enfant ſans bras & ſans jambes.

APRÈS trois ſemaines, le corps du fœtus s'eſt un peu augmenté; les bras

& les mains, les jambes & les pieds se distinguent. Vers la fin du premier mois de grossesse, le fœtus (fig. 1, Pl. II.) a un pouce de longueur; il a la figure humaine bien décidée, toutes les parties de la face sont reconnoissables, le corps est dessiné, les hanches & l'*abdomen* sont élevés, les membres sont formés, les doigts des pieds & des mains sont séparés les uns des autres; des fibres pelotonées désignent les viscères. A six semaines, le fœtus est plus long; la figure humaine commence à se perfectionner; la tête à proportion est plus grosse que les autres parties du corps.

DEUX mois après la conception, le fœtus (fig. 2, Pl. II. & 8, Pl. XII.) a deux pouces & un quart: il a, à trois mois, trois pouces & demi; à quatre mois & demi, il a cinq pouces de longueur. Alors tout le

corps du fœtus est si fort augmenté, qu'on en peut bien aisément distinguer toutes les parties, on peut même voir les ongles des doigts & des orteils. Il augmente toujours de plus en plus jusqu'à neuf mois, où il a environ un pied & deux pouces. (fig. 1 & 2, Pl. XIII.) Il faut cependant avouer qu'il est difficile de fixer les dimensions de ces parties, parce qu'il se trouve dans ces mesures, une variation considérable par rapport à la diversité des sujets. Il naît des enfans depuis douze jusqu'à dix-huit pouces; & on en a vu un, qui, au sortir du sein de la mère, pesoit quarante livres. [a]

Le fœtus, tout le temps qu'il reste dans

(a) *Dictionnaire raisonné d'Anatomie*, art. Génération.

dans la matrice, eſt environné de deux membranes, nommées le *chorion* & l'*amnios*; (3, 3, 3, 3, Pl. II. fig. I. 2, 2, 2, fig. 2, Pl. *idem*) la dernière contient les eaux dans leſquelles nage l'enfant, & ces enveloppes le garantiſſent des injures extérieures, rendues encore moins ſenſibles par l'eau qui l'environne.

Les poumons ne ſont d'aucun uſage au fœtus, du moins ne reſpirant pas, on doit le préſumer ainſi. A l'égard de la nourriture, il la reçoit de la mère, par une circulation établie entre les vaiſſeaux de la matrice & ceux qui répondent au cordon ombilical, (8, 8, 8, Pl. XIV,) par le moyen du *placenta*. (1, Pl. *idem*.) On a vu, il eſt vrai, des enfans privés de ce cordon; alors il faut convenir que le fœtus a pu s'accroître, & ſe nourrir par une eſpèce d'imbibition, une ab-

ſorption d'humeurs, au moyen des pores multipliés de la peau.

L'ENFANT formé dans la matrice, eſt plus immédiatement ſoumis à l'examen des anatomiſtes : il n'arrive que trop fréquemment aux femmes groſſes des malheurs, dont l'art tire des lumières qui ſervent à l'hiſtoire du fœtus. C'eſt par ce moyen, que des obſervations nombreuſes ont conſtaté les détails que l'on vient d'expoſer très-ſuccinctement.

QUOIQUE l'on puiſſe dire que la conception ſoit l'ouvrage de la Nature, on a dû voir, par ce que nous avons expoſé, que c'eſt auſſi l'ouvrage des hommes. La Nature tend avec activité à la reproduction des êtres, mais elle ne peut agir dans pluſieurs circonſtances dont on a parlé juſqu'ici. L'enfant dans la matrice eſt encore confié à la Nature, qui ne peut

néanmoins interrompre ſes loix, lorſque les hommes s'efforcent de les détruire. L'air, les alimens, les paſſions, les mœurs, les préjugés, tout influe ſur l'enfant renfermé dans le ſein de ſa mère. A peine en eſt-il ſorti, qu'expoſé plus immédiatement aux agens extérieurs, il demande de nouveaux ſoins...... La Nature les lui donne toujours, tandis que ceux auxquels il doit ſon exiſtence, ou les lui refuſent, ou, par une tendreſſe mal-entendue, lui en accordent qui tournent à ſon déſavantage. Tout n'eſt donc pas fait pour un père & une mère, lorſqu'ils ont réuſſi à former un être : tandis qu'il eſt encore dans la matrice, il exige les attentions les plus ſcrupuleuſes; dès qu'il eſt né, les auteurs de ſon exiſtence doivent ſe réunir pour aſſurer ſon bonheur. Ces objets intéreſſans ont été traités

depuis quelques années par des hommes eſtimables, guidés par l'amour de l'humanité : je croirois manquer le but que je me ſuis propoſé, ſi je n'entrois dans leurs vues, en ajoutant à cet Ouvrage une ſuite qui aura pour objet la groſſeſſe, & les ſoins qu'exigent les enfans lorſque la raiſon ne peut encore les éclairer.

C'EST ainſi que le CRÉATEUR de toutes choſes a établi des loix pour la conſervation des animaux qui habitent notre globe. Nous avons vu l'homme paſſer de l'enfance à la puberté, & nous avons remarqué que dès-lors la Nature préparoit, dans chaque individu, les germes féconds qui doivent fournir à la propagation de l'eſpèce. En ſuivant l'individu dans les différens âges, nous avons toujours dû voir ce que la Nature fait pour le rendre heu-

reux, s'il ne s'écarte pas des loix simples qu'elle lui prescrit. Mais nous avons pu remarquer, combien ceux qui s'écartent de ces loix sacrées, en croyant multiplier leur bonheur, deviennent la proie des infirmités, suites ordinaires de l'abus des plaisirs. Cette prodigalité des forces de l'homme nous a affligés en mettant sous nos yeux de tristes individus qui, au printemps de leurs jours, présentent à la mort un front empreint des caractères d'une débauche impuissante. A ces fantômes effrayans, nous avons fait succéder des vieillards vigoureux, qui, pour avoir ménagé leurs forces dans l'âge où elles semblent dicter les passions, marchent lentement vers leur tombe, le visage serein, conduits par la Nature, & souriant encore à l'Amour. Nous avons jeté de temps en temps un coup d'œil sur le bonheur qui résulte de l'union

des ſexes, lorſqu'elle eſt cimentée par la religion & les loix. Nous avons vu quelle influence avoit cette union ſacrée ſur les mœurs des citoyens, & ſur la puiſſance des états; combien elle eſt agréable à la Nature, dont les ouvrages annoncent par-tout la ſublimité du devoir qu'elle impoſe à chaque individu de perpétuer ſon exiſtence...... Enfin, nous avons expoſé, dans cet Ouvrage, la morale de la Nature unie à la Religion, relativement à la propagation de l'eſpèce.... Nous ſerons aſſez récompenſés de nos travaux ſi nous avons pu être utile.

Fin du Tome troiſième.



DESCRIPTION *ANATOMIQUE* DES PLANCHES

Contenues dans cet Ouvrage.

PLANCHE PREMIÈRE.

LA figure repréſente la tête & le tronc d'une femme, où les quatre extrêmités ſont coupées proche des principales articulations, & dont le bas-ventre eſt ouvert pour laiſſer voir les parties eſſentielles de la génération, & d'autres qui y ont quelque rapport.

1 1. Les deux reins dans leur ſituation, avec les vaiſſeaux qui y entrent & en ſortent.

2. La vessie renversée sur le côté, afin de laisser appercevoir la matrice dans sa situation.

3. La matrice.

4 4. Les ovaires & les vaisseaux spermatiques qui y aboutissent.

5 5. Les vaisseaux spermatiques avant que d'être réunis pour former le cordon spermatique.

6. La vulve ou orifice du vagin.

7. Le tronc de l'aorte inférieure au-dessus de sa bifurcation.

8. Le tronc de la veine cave.

Les détails nécessaires pour la connoissance de ces parties, & leurs fonctions, se trouvent exposés au chapitre V. de la seconde partie, pages 236--277.

PLANCHE II.

Les figures de cette planche offrent les gradations par lesquelles le fœtus passe lorsqu'il est dans la matrice.

FIGURE I.re

Un embryon de trois ſemaines ou d'un mois dans ſes membranes, ouvertes en quatre parties. On y voit le développement du placenta & le cordon ombilical qui ſe rend au nombril du fœtus.

1. L'embryon.
2. Le cordon ombilical.
3, 3, 3, 3. Les membranes, ouvertes en quatre parties.

FIGURE 2.

Un fœtus de deux à trois mois, en partie dans ſes membranes, avec ſon cordon ombilical. Il eſt dans la ſituation la plus ordinaire qu'il garde dans les membranes, où il nage dans les eaux.

1. Le fœtus.
2, 2, 2. Les membranes.

3. Le cordon ombilical qui va s'attacher au placenta.

FIGURE 3.

Autre ſituation que quelquefois le fœtus tient lorſqu'il eſt dans ſes membranes.

Voyez pour les détails, le chapitre IV. de la troiſième partie, pag. 144; 212 & ſuivantes.

PLANCHE III.

On a expoſé dans cette planche, (tirée des œuvres de de Graaf,) les parties naturelles d'une fille nouvellement née, celles d'une fille de ſix ans, & la ſtructure intérieure du clitoris.

FIGURE 1.re

Elle repréſente la partie naturelle d'un enfant nouvellement né, plus ſenſible dans la figure ſuivante.

FIGURE 2.

La partie naturelle d'une fille âgée de six ans.

1. Orifice du vagin.
2, 2, 2. Rugosités de la membrane.
3. Méat urinaire.
4, 4. Les grandes lèvres.
5. Le clitoris avec ses nymphes.

FIGURE 3.

Le clitoris auquel on a fait des incisions pour laisser appercevoir sa substance spongieuse.

FIGURE 4.

1. Le clitoris.
2. Son gland avec les nymphes renversées.
3 3. Coupe qui laisse appercevoir la substance cellulaire & spongieuse de cette partie.

Consultez pour les deux premières figures, le chapitre V de la seconde

partie, & sur-tout, le chapitre I. de la troisième, qui traite de la virginité, pages 1---19. Voyez pour les figures 3 & 4, les chapitres V & VI. de la seconde partie, pag. 248 & 345.

PLANCHE IV.

Les parties représentées dans cette planche, sont : 1.° celles extérieures qui distinguent l'homme ; 2.° la matrice avec une de ses trompes ; 3.° le clitoris diversement exposé.

FIGURE 1.re

1. La partie distinctive de l'homme.
2. Le prépuce.
3. Le gland.
4. Le scrotum enveloppant les testicules.
5. Ligne qu'on nomme le raphé & qui se termine à l'anus.

FIGURE 2.

1. Le corps de la matrice.
2. Son col ou orifice externe.
3. Une des trompes de fallope coupée afin que l'on puiſſe découvrir ſa cavité.

FIGURE 3.

6. Le clitoris avec ſon prépuce.
7. Son gland, avec le bourelet que forme le prépuce.

FIGURE 4.

Elle offre les mêmes détails que la précédente, & de plus les jambes du clitoris coupées.

Voyez pour la figure première le chapitre IV de la ſeconde partie, pag. 188---210; & pour les trois autres, les chapitres V & VI, pag. 236--277, 345 & ſuivantes.

PLANCHE V.

On y voit la ſtructure intérieure

de la verge, avec la veſſie, vues antérieurement.

1 1. L'origine des corps caverneux, qui réunis forment la partie ſpongieuſe de la verge.

2. L'urètre.

3 3. Sa partie ſpongieuſe.

4. Le gland de la verge, ou ſon extrêmité.

5 5 5 5. Quantité conſidérable de vaiſſeaux & de nerfs qui ſe diſtribuent à cette partie.

6 6 6 6. Idem.

7. La partie antérieure de la veſſie.

8 8. Les proſtates ou corps glanduleux.

9. L'orifice du gland.

10. Le fond de la veſſie.

o o o o La peau qui recouvre la verge & fait le prépuce.

Pour la deſcription & l'uſage de ces parties, voyez le chapitre IV de la ſeconde partie, pag. 188 & ſuivantes.

PLANCHE VI.

On y a expoſé les ramifications des

vaiſſeaux ſpermatiques, le trajet qu'ils parcourent pour ſe rendre aux teſticules, & celui qu'eſt obligé de faire la liqueur ſéminale pour ſe rendre dans ſes réſervoirs.

1 1. Les teſticules dépouillés du ſcrotum.

2 2. Les muſcles nommés éreƈteurs.

3 3. Diviſions des artères & veines ſpermatiques détachées des gros vaiſſeaux pour ſe rendre aux teſticules.

4 4. Leur réunion pour ſe rendre aux teſticules au moyen d'une membrane qui les enveloppe.

5 5. Artère & veines honteuſes.

6 6. Le cordon ſpermatique avant de parvenir au teſticule.

7 7. Les canaux déférens qui conduiſent la liqueur ſéminale des teſticules aux véſicules ſéminales.

8. La veſſie avec les vaiſſeaux qui s'y diſtribuent.

Voyez pour les détails, le chapitre IV de la ſeconde partie, pag. 188 & ſuivantes.

PLANCHE VII.

Elle repréſente une portion du vaiſſeau déférent avec le corps du teſticule, pour donner une idée des trajets que l'humeur ſéminale eſt obligée de parcourir afin d'acquérir toute ſa perfection.

1. Le corps du teſticule, ſur lequel on voit ſe ramifier l'artère préparante.
2. Le grand lobe de l'épididyme.
3. Lacis ſerpentins du vaiſſeau déférent.
4 & 5. Idem.
6. Le vaiſſeau déférent coupé pour laiſſer voir ſa cavité.

Le chapitre IV, ſeconde partie, expoſe les fonctions du conduit déférent, & de quelle manière la ſemence s'y perfectionne.

PLANCHE VIII.

On y voit le teſticule d'un animal

préparé de manière qu'on y puiſſe découvrir les tuniques qui l'enveloppent & les vaiſſeaux ſpermatiques.

1 1. La tunique vaginale détachée du teſticule.

2. Le grand lobe de l'épididyme.

3. Les contours ſerpentins du canal déférent.

4. Ce canal coupé à ſon extrêmité.

5. Le corps du teſticule gonflé par l'humeur ſéminale.

6 6 6 Les vaiſſeaux ſpermatiques parcourant le trajet qu'ils ont à faire pour ſe rendre au teſticule.

Voyez, pour l'explication, le chapitre IV de la ſeconde partie, pag. 188, 210---222.

PLANCHE IX.

Cette figure préſente encore le teſticule d'un chien dépouillé de ſes tuniques, & où les épididymes ſont plus ſenſibles que dans la planche précédente.

1. Le grand lobe de l'épididyme.
2. Le petit lobe de l'épididyme.
3. Le vaisseau déférent, sortant de l'épididyme.
4. Le même vaisseau lié au pli de l'aine de l'animal au moment du coït, afin que le gonflement en soit rendu plus sensible.
5. Le testicule gonflé par l'humeur séminale; avec les ramifications qui s'y distribuent.
6 6 6. Les vaisseaux spermatiques qui conduisent le sang au testicule.

Voyez, pour la description & l'usage de ces parties, le chapitre & les pages indiquées dans la planche précédente.

PLANCHE X.

On a mis dans cette planche la vessie, les vésicules séminales & les prostates, vues postérieurement, afin de donner une idée de la manière dont la liqueur séminale s'échappe après avoir quitté les testicules.

1 1. Les vésicules séminales gonflées par l'humeur qu'elles renferment.

2 2. Les conduits déférens, qui tranſmettent cette humeur des épididymes aux véſicules.

3. Le corps glanduleux ou proſtates.

4. Le fond de la veſſie.

5. Le canal de l'urètre, qui ſert de conduit à l'urine & à la liqueur ſéminale pour les tranſmettre au dehors.

Voyez, pour leur méchaniſme, le chapitre IV de la ſeconde partie, pag. 188, 217---232.

PLANCHE XI.

Elle repréſente les parties extérieures, qui, dans la femme, concourent à la génération.

1. Le pénil.

2. Le mont de vénus.

3 3. Les grandes lèvres.

4. La fourchette.

5. Le périnée.

6 6. Les nymphes.

7. Le clitoris.

8. Le méat urinaire.

9. Le conduit de la pudeur.

o o o o Les caroncules myrtiformes.

L'explication se trouve au chapitre V de la seconde partie, pag. 236--259.

PLANCHE XII.

Elle représente le fœtus environné de ses membranes, préparées de manière qu'elles laissent appercevoir ce qu'elles contiennent. On suppose également la matrice ouverte, & la trompe de Fallope gonflée par la préparation.

1. L'extrêmité de la trompe de Fallope qui pénètre dans la matrice.

2 & 3. Cette trompe s'évasant à mesure qu'elle approche de son extrêmité.

4. La partie de la trompe qu'on nomme le morceau frangé.

5, 6, 7. Les portions de la matrice & des membranes qui enveloppent le fœtus avec le placenta.

8. Le fœtus déjà formé, avec le cordon qui va se ramifier au placenta.

Voyez, pour les explications, le

chapitre IV, troisième partie, pag. 209 & suivantes.

PLANCHE XIII.

On a représenté deux enfans renfermés dans la matrice & au terme de leur naissance. Les matrices sont ouvertes à leur partie antérieure pour ne rien cacher de ce qu'elles renferment.

FIGURE 1.re

1. Le col ou l'orifice de la matrice dilaté pour le passage de l'enfant, qui se présente par les pieds.
3. Le placenta attaché au fond de la matrice & où se perd le cordon ombilical.
4. La naissance du cordon à l'ombilic.
6. Les bords ou parois de la matrice.

FIGURE 2.

2. L'orifice de la matrice.
4. Le placenta.
5. L'enfant dans une attitude opposée à la précédente,

6. Les bords de la matrice pour faire voir son épaisseur.

Voyez le chapitre IV; troisième partie, pag. 209 & suivantes.

PLANCHE XIV.

On a exposé dans cette figure trois enfans ayant un placenta commun. Ils sont disposés de manière qu'on peut observer dans l'un d'eux comment se termine le cordon à l'ombilic.

1. Le placenta.

2 2 2 Epanouissement des cordons ombilicaux dans le placenta, & comment ils s'y distribuent.

3 3 3. Le cordon ombilical en quittant le placenta.

4 4. Son insertion à l'ombilic.

5, 7, 7. Les tégumens du bas-ventre ouvert pour laisser voir comment les vaisseaux ombilicaux pénètrent dans sa capacité.

6 6. Structure intérieure du cordon.

8 8 8. Sa structure extérieure.

Voyez le chapitre & les pages indiquées dans l'explication précédente.

PLANCHE XV.

Elle repréſente différens vices de conformation, qui ont fait croire qu'il y avoit des perſonnes qui réuniſſoient les deux ſexes, c'eſt-à-dire, des hermaphrodites.

FIGURE 1.re

Elle repréſente la première eſpèce d'hermaphrodites, ou crus tel par les anciens. C'eſt exactement un homme à qui rien ne manque des parties naturelles de ſon ſexe ; on obſerve ſeulement un défaut de conformation qui fait voir une fente, ſans profondeur, ſituée entre les teſticules & l'anus.

FIGURE 2.

Dans cette eſpèce, les parties natu-

relles de l'homme ſont comme dans la précédente. On obſervoit ſeulement que les teſticules écartés de chaque côté, laiſſoient voir auſſi une fente ou enfoncement du ſcrotum à l'endroit de la ligne que l'on nomme le *raphé*.

Rien ne prouve mieux combien les anciens aimoient à trouver du ſingulier, dans les choſes les plus ſimples, que l'erreur dans laquelle ils ont été en regardant comme hermaphrodites les perſonnes qui ſe ſont trouvé conformées comme dans les deux figures ci-deſſus.

FIGURE 3.

On voit dans cette figure la conformation extérieure des individus, qui, de femmes ſe ſont métamorphoſés en hommes. Il eſt aiſé de voir, par ce qui a été dit à ce ſujet, que ces changemens n'ont rien de contraire aux loix

de

de la Nature, lorſqu'ils ſont dépouillés du merveilleux dont on les accompagne ordinairement.

Voyez le chapitre VI de la ſeconde partie, pag. 339-346.

F I G U R E 4.

Elle repréſente les parties naturelles des femmes connues des Grecs ſous le nom de *Tribades*, & dans leſquelles on s'obſtinoit à prendre pour la partie diſtinctive de l'homme, le clitoris exceſſivement allongé.

Voyez le chapitre V de la ſeconde partie, pag. 248 & ſuivantes, & le chapitre VI, pag. 345 & ſuivantes.

F I G U R E 5.

On doit placer cette eſpèce de conformation avec la précédente. Elle n'en diffère qu'en ce que le clitoris, par ſon volume, peut s'oppoſer aux

approches de l'homme & rendre la copulation presqu'impossible. C'est dans ce cas que les anciens regardoient un individu comme réunissant les deux sexes, sans pouvoir tirer parti d'aucun.

Voyez les pages indiquées dans la figure précédente.

Fin de la description anatomique des Planches.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
Contenues dans cet Ouvrage.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

lière

K.

L.

M.

N.

O.

P.

PHYSIQUE

T.

U.

V.

W.

X.

Z.

Fin de la Table des Matières.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT ; Notre amé le Sr. J. B. HENRY, *Imprimeur-Libraire à Lille*, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *de l'Homme & de la Femme, considérés physiquement dans l'état du mariage*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dé-

pens; dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU: qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le premier jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent soixante & onze, & de notre règne le cinquante-sixième. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numéro 1576, fol. 475, conformément au Réglement de 1723, A Paris, ce 4 Mai 1771. J. HERISSANT, Syndic.

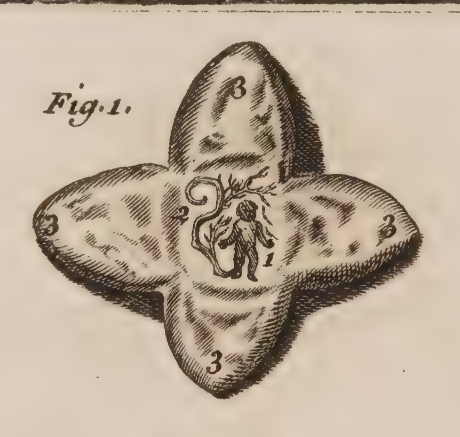
APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage manuscrit, ayant pour titre *de l'Homme & de la Femme, &c.* & j'en crois l'impression très-utile. A Paris ce 24 Mars 1771.

GARDANE.

Pl. 1re

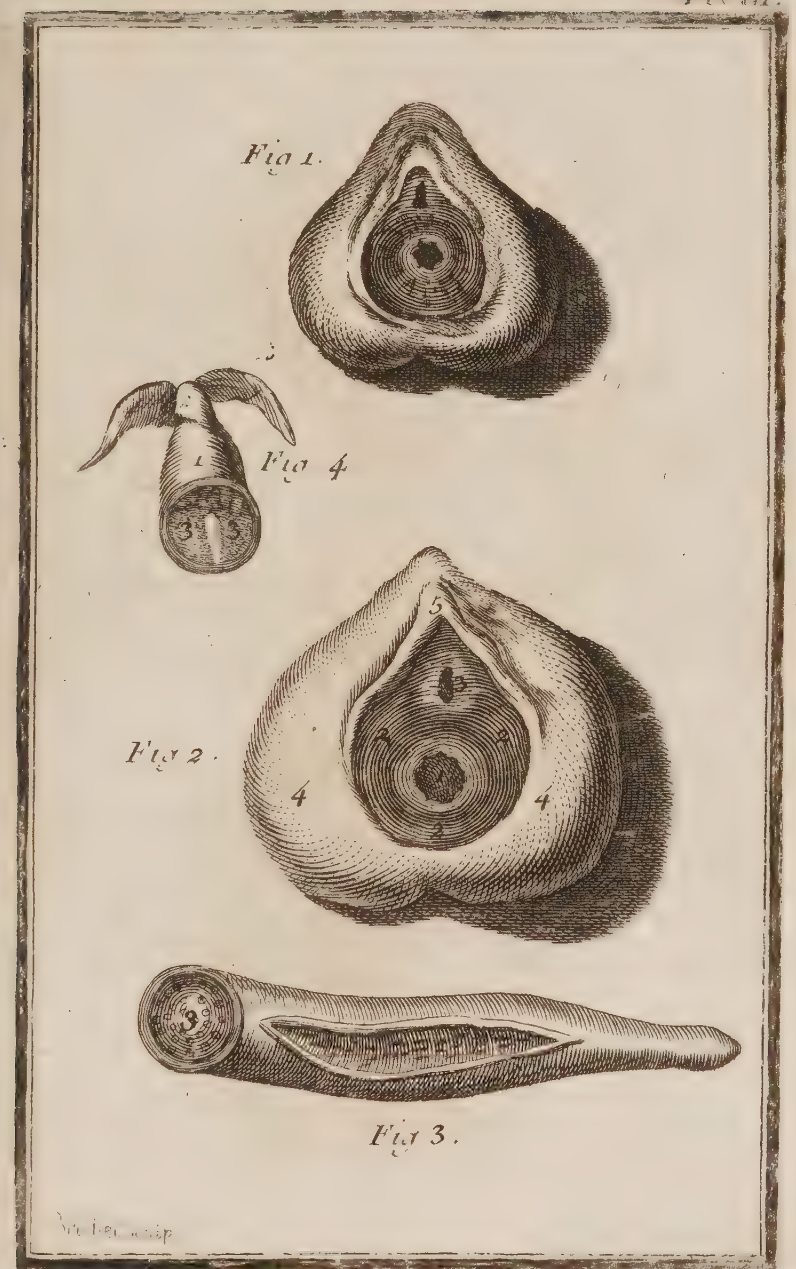


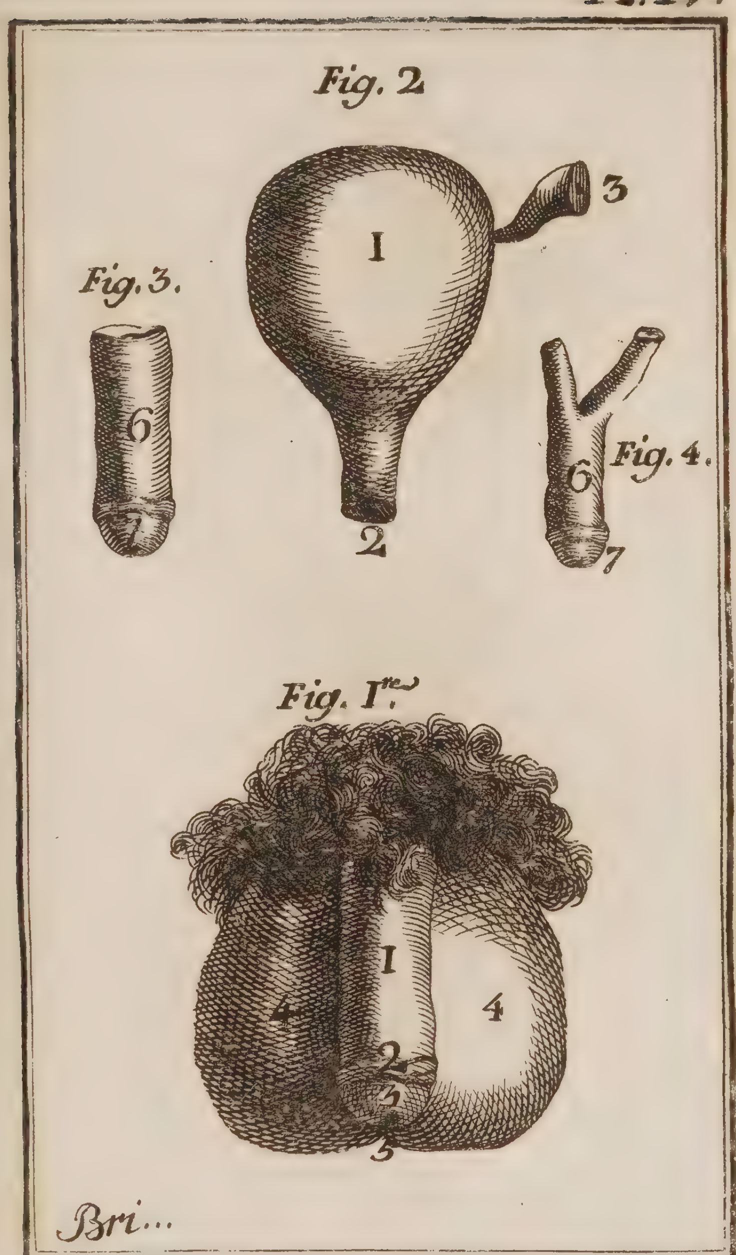




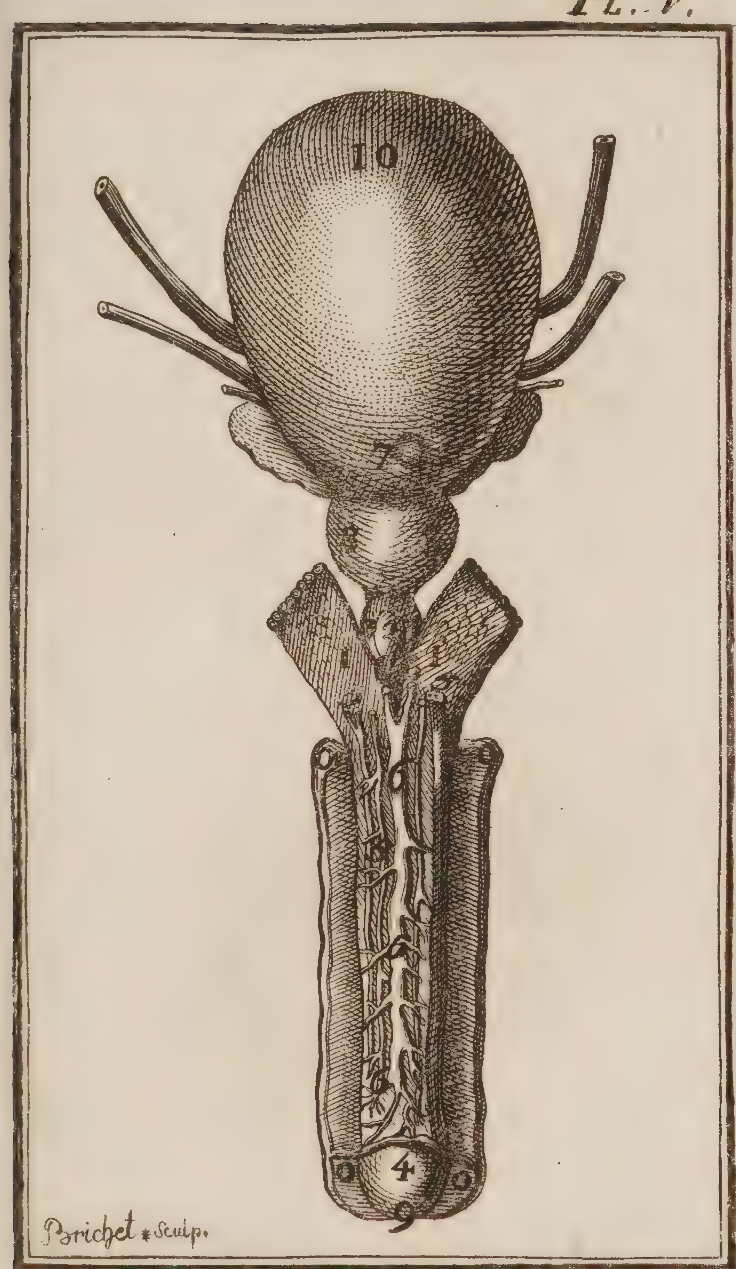


Brichet. sculp.


Fig 1.
Fig 4
Fig 2.
Fig 3.


Fig. 2
1
2
3
Fig. 3.
6
7
Fig. 4.
6
7
Fig. Ire.
1
2
3
4
4
5
Bri...

PL. V.




PL. VI.
3
3
8
4
4
7
7
6
6
2
2
I
I
Brichet Sculp

PL. VII.

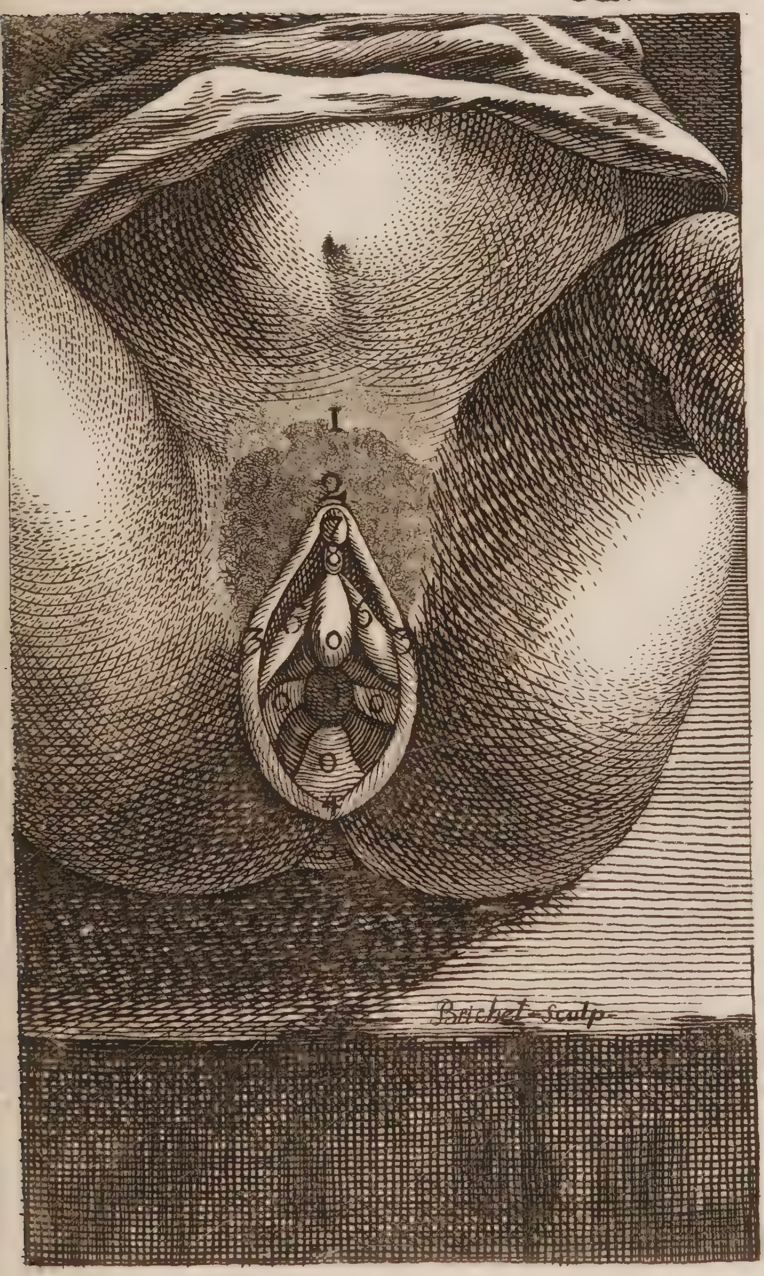


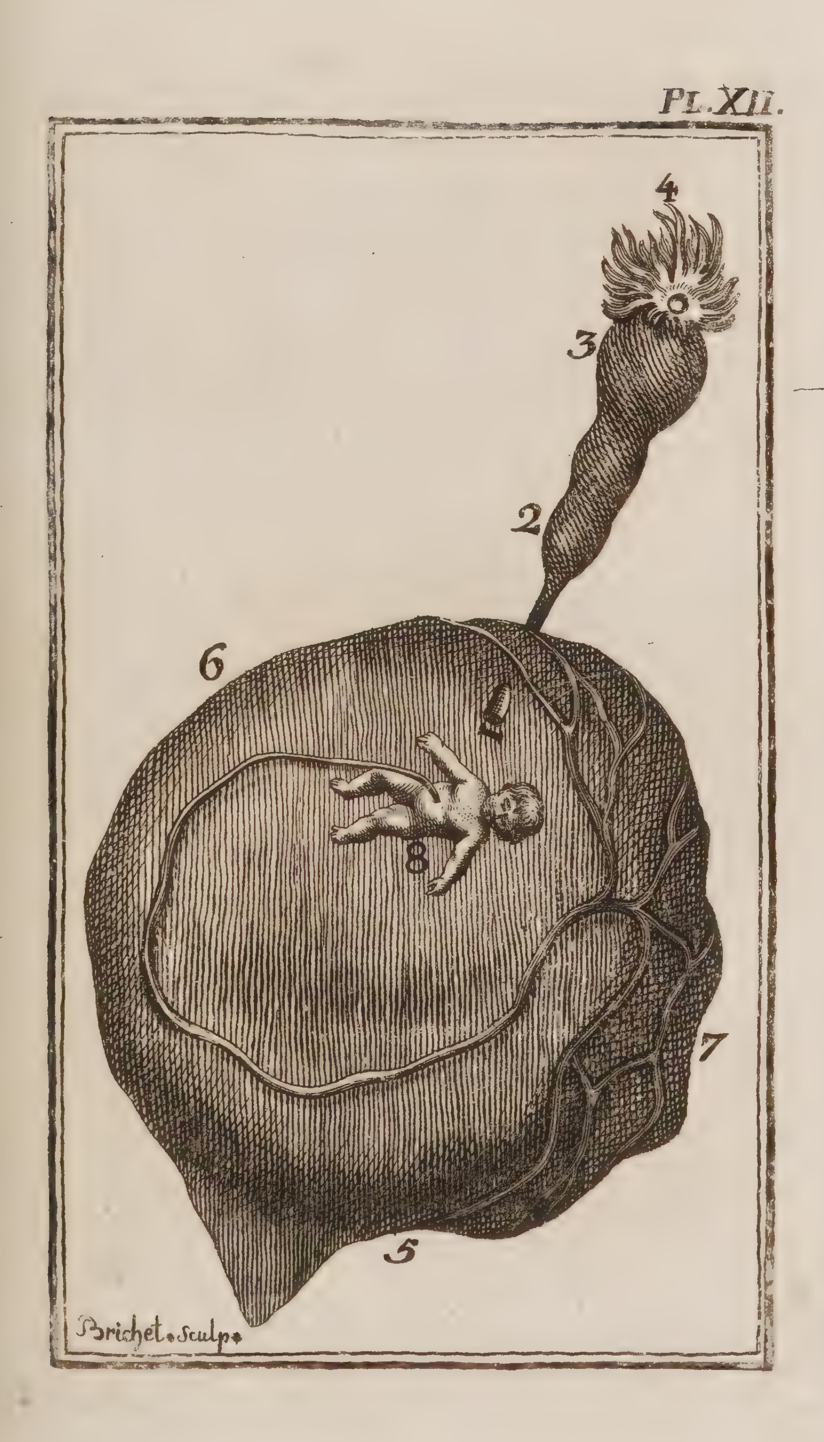

6
4
I
2
6
5
3
I


Pl. IX.
4
6
6
3
6
1
2
5
Brichet Sculp.


Pl. X.
4
2
2
1
1
3
5
Brichet Sculp.

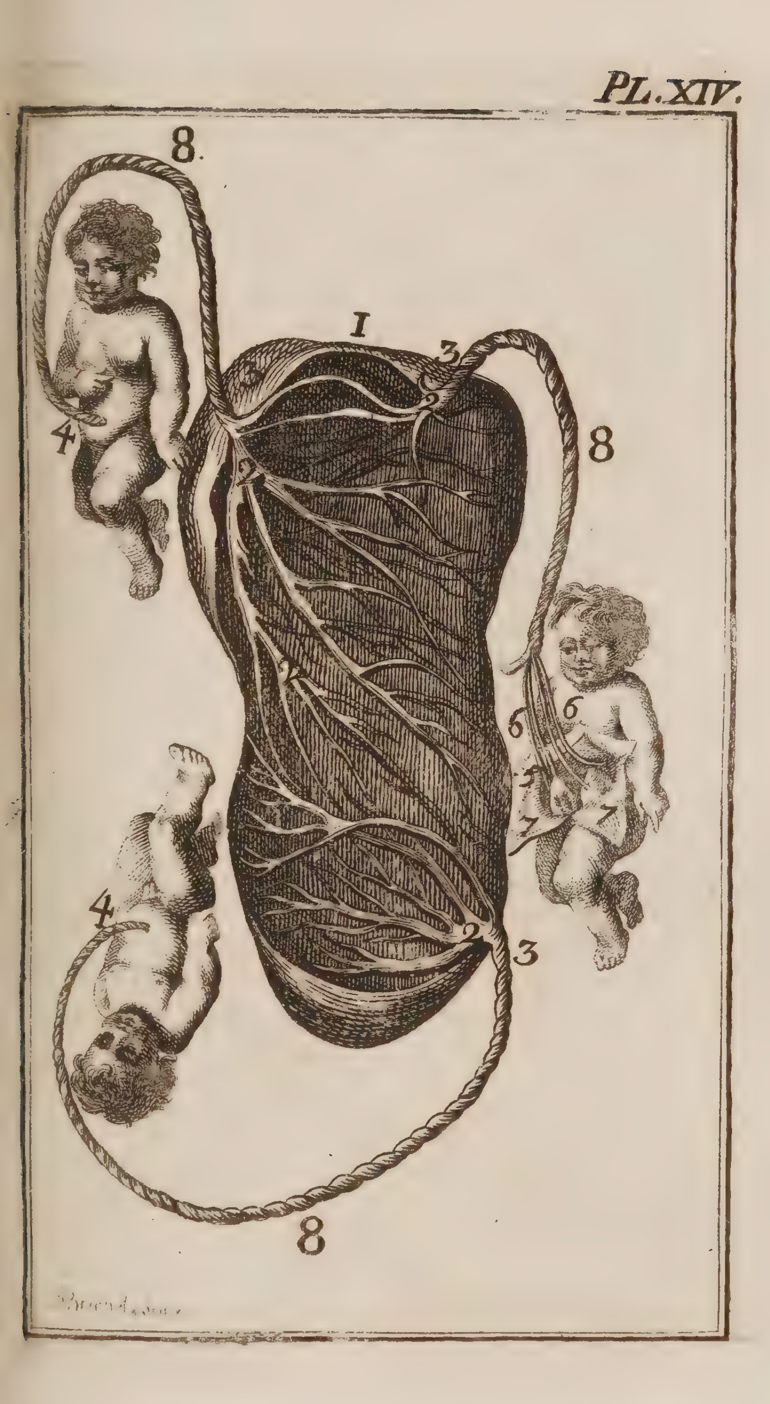
PL. XI.




Pl. XII.
4
3
2
6
1
8
7
5
Brichet. sculp.


Pl. XIII.
Fig. I.
Fig. 2.
6
4
5
2.
Brichet Sculp

PL. XIV.



Pl. XV.

